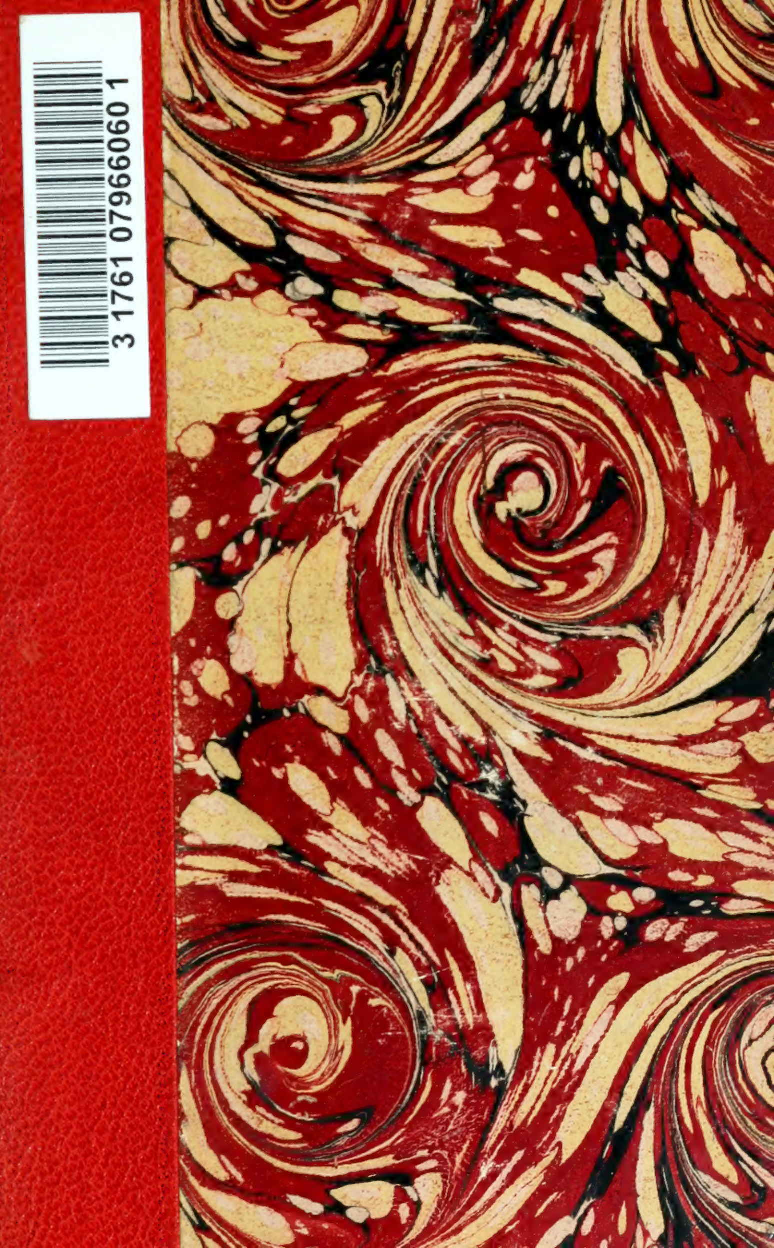
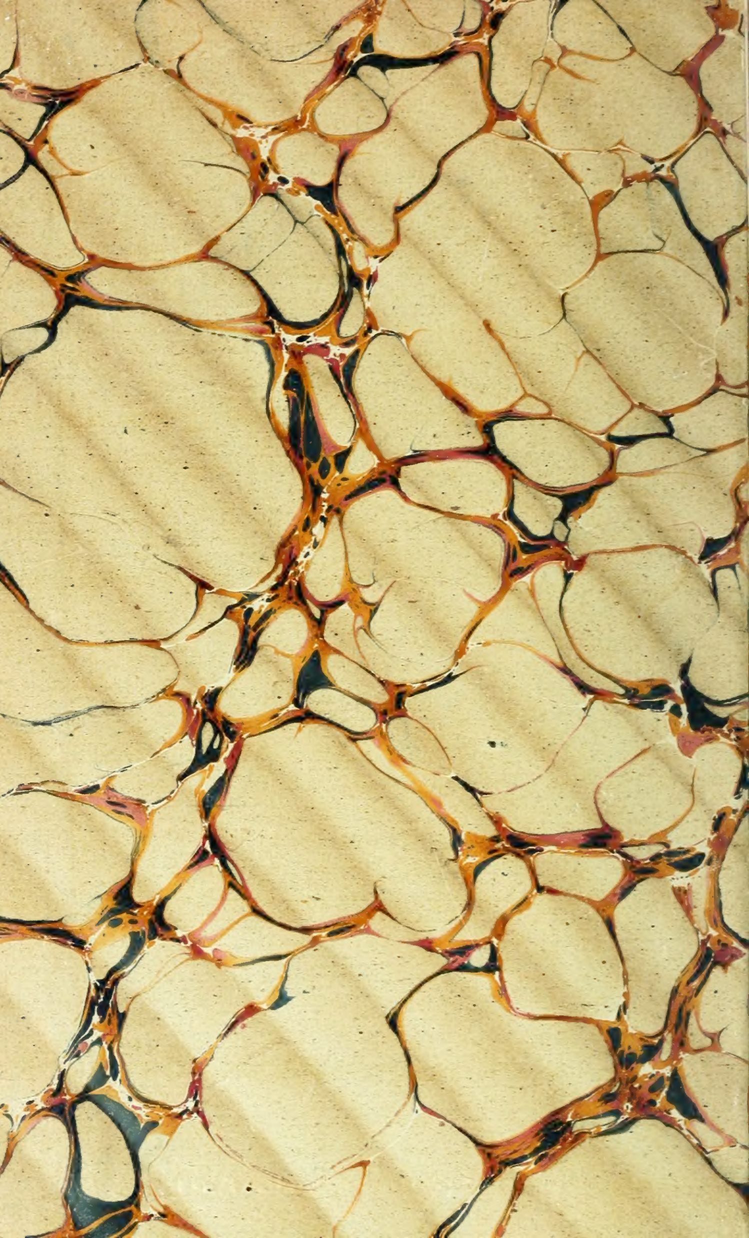
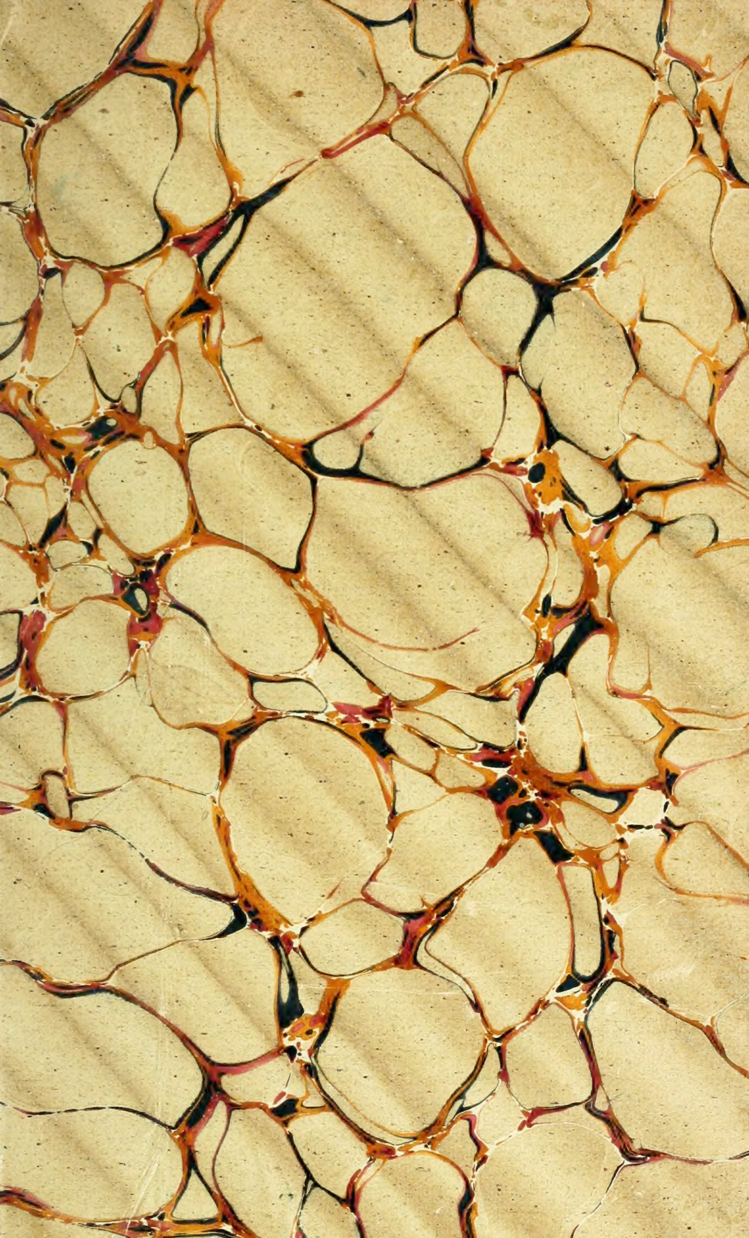
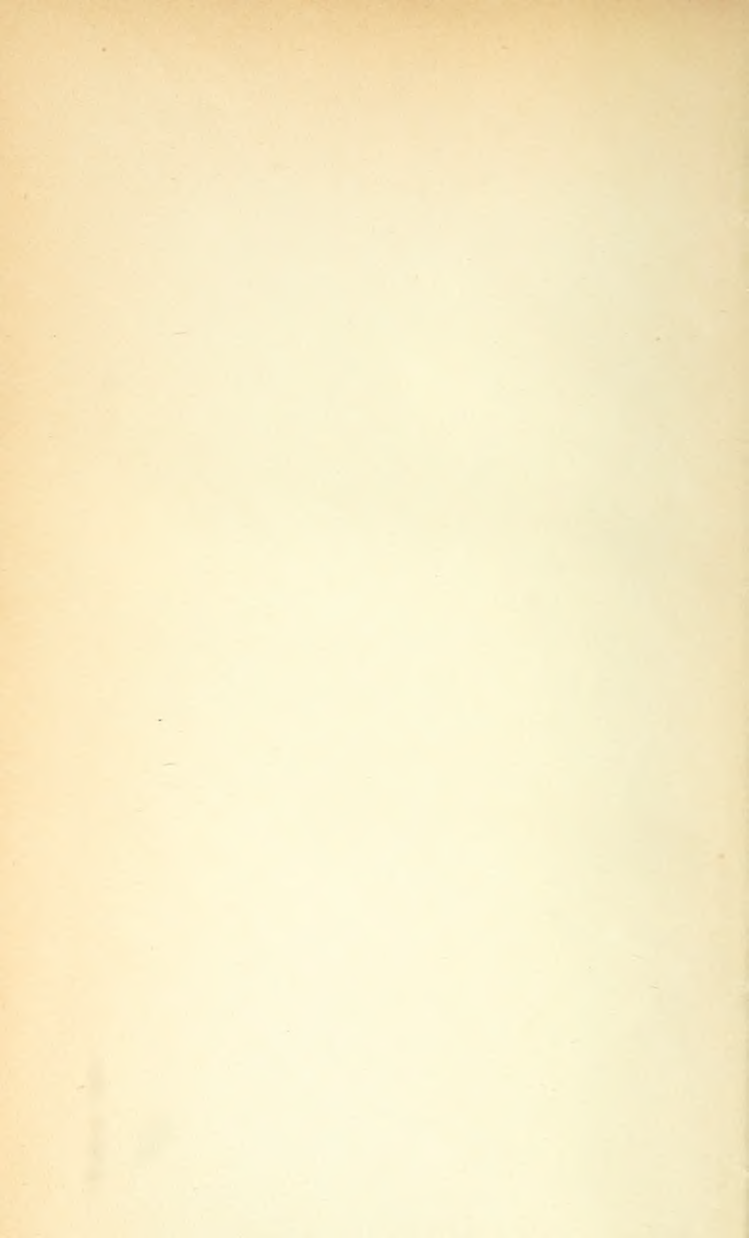










LES MASCRAN

DU MÊME AUTEUR

Format in-18

LOUIS DELZONS
(LOUIS ESTANG)

LES MASCRAN



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

LES MASCRAN

I

Ayant achevé son potage la première, madame Abel Mascran déclara sentencieusement :

— Des soirs comme celui-ci, notre salle à manger est la plus fraîche de toute la ville.

Ces paroles, en rappelant une discussion ancienne et habituelle, sollicitaient évidemment l'attention d'Abel. Il répondit avec un sourire :

— C'est vrai. Il fait délicieux.

— La journée a été terrible, reprit-elle.

A sa gauche, M. Mascran, le père, s'écria :

— Il faut ça! Les récoltes ont besoin d'une forte poussée de chaleur; nous sommes en juin.

Sous les cheveux gris, entre les courts favoris blancs, le visage rasé de M. Mascran, le père, offrait. parmi les rondeurs du nez et des joues, jusqu'aux oreilles, un mélange de rouges sombres et vifs, où le soleil ni le froid ne pouvaient plus mettre une brûlure ; vigoureux et dru, les épaules massives, il portait allègrement des habits de gros drap, les mêmes qu'en hiver. Sa belle-fille tourna la tête vers lui : leurs yeux se rencontrèrent, un instant, et aussitôt madame Mascran baissa les siens. Il en était toujours ainsi : involontairement, la jeune femme cherchait le regard indifférent ou réfléchi, qui filtrait sous ces lourdes paupières, et, dès qu'elle le sentait sur elle, cordial cependant, mais trop chargé d'expérience, elle ne pouvait le soutenir.

Elle considéra ses deux enfants, Henri et Anne, frais, jolis dans la toile de leurs costumes d'été, et tout appliqués, en ce moment, à humer l'arome des blancs de volaille que leur Allemande achevait de leur découper.

Anne, l'aînée, avait été conçue dans l'enivrement du troisième mois de mariage ; et ses yeux rayonnaient d'une caressante lumière bleue qui

vivait toute pareille dans les yeux de cet homme souriant, Abel, le père, l'époux. Madame Mascran le contempla, lui, ses traits réguliers, sa légère moustache rousse, avec adoration. Après dix ans, cette adoration restait ainsi candide et neuve devant l'aisance souveraine, un peu ennuyée, affable d'ailleurs, qui faisait, d'habitude, tout le caractère de ce visage; même, ce que chacun appréciait, mais une fois pour toutes, en cet homme, l'élégance affinée de ses mains très blanches et de ses ongles polis, ses gestes et sa manière de manger, madame Mascran ne se lassait point de le découvrir pour l'admirer encore.

Mince, grand, Abel Mascran était merveilleusement habillé d'une jaquette moulée à ses épaules: entre les revers de l'étoffe presque noire, le gilet de coutil avait des nuances safranées sur un fond clair, et la cravate de soie blanche, nouée habilement, piquée d'une très belle perle, étalait une douceur charmante, quasi-féminine, sous le menton : sauf que ses cheveux blonds n'étaient plus assez fournis, cet homme de quarante ans avait conservé une jeunesse de visage qui justi-

fiait du moins l'admiration persistante de sa femme.

Les clartés du couchant, avant de pénétrer jusqu'à cette salle à manger, s'assombrissaient aux feuillages des arbustes plantés dans la cour ; par les deux portes-fenêtres, grandes ouvertes, c'était une perspective prétentieuse et médiocre : entre le corps de la maison, les deux ailes, et le mur d'une maison voisine, un espace encombré, une façon de jardin anglais, — pelouse, corbeilles, bassin, — où se dressaient ces arbustes trop maigres pour orner, assez touffus pour obscurcir. Jadis, quand M. Mascran le père était seul à commander, cette cour recueillait sur ses pavés en têtes de chats les piles de bois pour la provision de l'année, les vieilles barriques, tout le rebut d'une maison de province, où il faut bien que les choses s'usent comme ailleurs, mais où l'on se garderait de rien jeter. Le jardin anglais était l'œuvre d'Abel ; et, par la même volonté de rajeunir l'antique demeure, il avait fait percer les portes-fenêtres, il avait fait repeindre dans toutes les pièces les plafonds, les boiseries, tendre des papiers riches, changer les meubles

pour ce que le meilleur tapissier de la ville fabriquait de plus luxueux : la maison entière, la vieille maison jadis embuée de poussière et de fumée, maintenant trop reluisante, témoignait assez que le goût d'Abel Mascran ne s'exerçait avec bonheur que pour la parure de sa personne.

Il y eut une dispute entre les enfants, à propos d'un morceau de pain : l'Allemande apostropha Henri :

— *Böses Kind! Sie sind böse*[1]*!*

Madame Mascran prit sa voix de sévérité, qui était fausse et suraiguë. Son mari regardait la dispute avec tranquillité. Comme le petit garçon, forcé de céder, allait fondre en larmes, son grand-père lui lança une boulette de pain qui l'atteignit au nez. Ils rirent tous les deux : à de tels moments, l'œil trop expérimenté de M. Mascran le père devenait limpide autant que celui de l'enfant.

— Vous avez eu du monde pour votre partie ? demanda madame Mascran à son mari.

1. « Méchant enfant! Vous êtes méchant! »

Elle voulait qu'Abel la sentît toujours attentive à ce qui l'intéressait lui-même.

— Mais oui, dit-il avec bienveillance; et plus que d'ordinaire. On est arrivé déjà pour la foire de demain. Paul de Buret est venu dans sa nouvelle voiture, une trente chevaux : il a mis juste une heure et quart depuis Buret.

— C'est à se casser le cou ! grommela M. Mascran.

— Cela ne fait que du quarante. Mais, avec les côtes, c'est joli.

— Et la marquise? interrogea madame Mascran.

Elle prenait un plaisir touchant à dire : « la marquise »: cependant sa voix trahissait un peu d'inquiétude. Et peut-être son mari l'avait-il remarqué; il répondit, très détaché :

— Paul lui enverra l'auto demain matin; bien entendu, ils déjeuneront ici.

Il ajouta :

— Si cela continue ce soir et demain, il laissera au cercle la forte somme. A nous quatre, Emmanuel de Terremont, Aymar et Georges de Risac et moi, nous lui avons gagné

tout à l'heure près de cent louis. C'est sa faute, aussi : il ne connaît pas le poker.

— Il ne connaît pas grand'chose, affirma M. Mascran.

— Tu te le rappelles dans la succession de son oncle, le comte de Buret-Tourdes, te donna-t-il assez de mal, et à moi aussi!

Le vieux Mascran eut un rire muet : tout le pays avait vanté naguère l'adresse de M. Mascran père, l'ancien notaire, et de son fils et successeur à tirer le marquis de Buret des broussailles épineuses de cette affaire. Madame Mascran s'empressa de répéter ces louanges. Abel souriait vaguement, sachant bien qu'elles ne lui étaient point dues. Son père, le dos un peu voûté, les fortes joues plissées de volupté, ronronnait, comme un chat.

— Onze cent mille francs, dit-il enfin, onze cent mille francs qu'il n'a eus que par nous. Ma plus belle affaire!... Et, ma foi, je fus heureux pour monsieur le marquis Paul autant que pour moi. Car, s'il n'est pas fort, il n'y a pas de plus brave garçon, et, somme toute, il représente honorablement la plus grande famille du pays.

Il dit avec conviction le prestige ancien et glorieux de cette famille, la succession de services, d'emplois, de dignités et d'alliances, qui depuis trois siècles maintenaient les marquis de Buret à la tête de cette vieille province d'Auvergne. Ses paroles étaient éloquentes, sincères, et ses yeux s'humectaient d'émotion déférente. Abel n'aurait eu garde de protester; mais son acquiescement ne s'exprimait que par des signes imperceptibles, et sa bouche se tendait assez vilainement d'une moue envieuse. Le lyrisme religieux de son père lui représentait, en un relief trop saisissant, l'inégalité extérieure et, pour ainsi dire, officielle entre la situation de Paul de Buret et la sienne, entre le marquis et lui-même, notaire installé, sans doute, dans la confiance et la familiarité des plus nobles personnages du pays, mais simple notaire, après tout. Cependant il avait par ailleurs tant de réels et précieux avantages sur Paul de Buret! Il maniait à sa fantaisie, non sans cruauté parfois, cet esprit débile et confiant; il se savait le modèle d'élégance et de perfection mondaine constamment copié par le marquis; il entrevoyait enfin que la marquise, si provo-

cante, et belle d'une beauté dont son simple mari n'était pas digne, lui accorderait peut-être la plus savoureuse et la plus définitive des victoires. A une nature fortement trempée d'orgueil, cette réalité dans le présent, un tel espoir pour l'avenir auraient suffi : le reste ne comptait plus! Abel se révélait évidemment médiocre par la sorte de souffrance qui le forçait, en cet instant à tenir ses regards baissés : il souffrait, véritablement, d'entendre proclamer par son père, par sa femme, la seule supériorité du marquis; il en oubliait tout ce qui le faisait, lui, et le ferait vainqueur.

Abel ainsi contracté de sot dépit, ce fut madame Mascran qui fournit à son beau-père l'écho auquel il était habitué. C'était en effet la tradition, dans cette maison, que la haute société du pays fût louée à tout propos, car elle était, par sa clientèle, l'honneur de l'étude, et cela dès longtemps. Toutefois il y avait une différence singulière, un immense progrès du père au fils : M. Mascran, le père, n'avait eu que des clients; Abel avait, dans ces mêmes clients, des amis. M. Mascran, le père, en était émerveillé devant son fils, et il restait, d'ailleurs,

quant à lui, toujours un peu lointain et gêné. Madame Mascran y trouvait un profond délice d'amour-propre. Née dans une famille de riches marchands de drap, qui n'avaient eu ni l'art ni l'occasion de jouir de leur argent, elle était la maîtresse de cette maison si enviée, la maison Mascran; ambitieuse de joies passionnées, mais laide et sans grâce, avec un cœur exigeant, tendre et troublée, elle était la femme de cet Abel universellement aimé. Cette gloire suffisait à sa vie. On pouvait railler son origine : elle était madame Mascran. Elle avait parfois, malgré la prudence d'Abel, de brusques élancements de jalousie : elle était l'épouse, et elle gardait de lui pour elle seule la part qu'elle disait la meilleure, l'homme vrai, faible et sans masque.

L'enthousiasme de M. Mascran, le père, dérivait insensiblement vers des objets moins nobles. Le marquis de Buret, depuis la succession Buret-Tourdes, conservait une reconnaissance effective et loyale à l'ancien notaire qui avait si bien joué à son profit ses cohéritiers. Quand le vieux Mascran disait : « Monsieur le marquis Paul, voici ce qu'il faut faire »,

Paul de Buret exécutait, obéissait. Ainsi, sur des conseils impératifs et respectueux, il s'était hasardé dans une lutte électorale : il avait été, par le zèle ardent et sagace de l'ancien notaire, poussé, tiré, hissé; il était devenu conseiller général. Maintenant, pour les élections législatives, M. Mascran intriguait en tous sens : de ce parti conservateur, que sa forte main savait tour à tour retenir et pousser en avant, il se demandait où il porterait l'effort, à une opposition violente, comme l'y excitaient ses rancunes contre le député sortant, incertain et fuyant, ou à une transaction que lui commandaient son bon sens et son goût des marchés. Il commençait, à tout hasard, par les violences, pareil à un maquignon sûr de lui, qui joue le dédain et feint de s'éloigner pour alarmer le client. Sous ses paupières mi-closes, les prunelles ombrées, presques noires, lançaient des éclairs batailleurs et mauvais :

— C'est assez. Nous en avons trop enduré. Nous n'irons pas plus loin. S'il faut sauter, nous sauterons : du moins nous n'aurons rien sacrifié de nos principes, de nos croyances, et ceux qui auront notre peau sauront ce qu'elle leur coûte;

C'était la menace d'un drame révolutionnaire, inévitable, prochain : les enfants, les domestiques, madame Mascran frissonnèrent d'allégresse et de terreur. Abel, qui connaissait chez son père ces emportements et les retours lucides, avait gardé son calme. Par tendance naturelle, d'ailleurs, et par snobisme altier, il était plus intransigeant encore : il approuva donc les résolutions extrêmes. Le vieillard, animé par de grands coups de vin, épandit sa verve puissante : il s'excitait lui-même à la véhémence des mots, à l'enthousiasme effaré de sa belle-fille, de ses petits-enfants, du domestique Antoine dont les yeux puérils s'écarquillaient : il était en cet état heureux où le comédien s'émeut lui-même, sincèrement, par le choc en retour de l'émotion que son jeu a créée.

Il y eut un coup de sonnette à la porte d'entrée : — sans cesse, dans cette maison où tant de clients venaient consulter l'ancien notaire et son fils, tant de pauvres solliciter madame Mascran, la cloche retentissait, très bruyante sous la voûte sonore de l'allée : dans la salle à manger, personne n'y prit garde.

— C'est la Dejou qui revient pour madame, annonça Antoine.

— Ah! bien : qu'elle attende un peu, fit madame Mascran.

Et elle expliqua :

— Je lui ai promis des vêtements pour son petit.

— Quelle Dejou? demanda M. Mascran le père. La femme du cordonnier?

— Oui.

— Ma chère Amélie, vous me ferez le plaisir de dire à cette femme, puisque son mari déclare que les réactionnaires, « les amis au père Mascran », sont des salauds, eh bien! que les salauds ne peuvent rien pour elle.

— Oh! mon père, commença madame Mascran, elle n'est pas responsable...

— Des bêtises!... Si vous ne lui donnez rien, elle fera une scène à son animal de mari, qui se le tiendra pour dit. Pas de sentiment avec ces gueux-là. Prenez-les par leur intérêt... Je vous en prie.

Il avait parlé sèchement, rudement. Madame Mascran fit signe qu'elle obéirait. Abel avait eu un léger sourire : il n'aimait point ces procédés,

et il savait qu'Amélie, en cachette, avec toute sorte de craintes et de remords, n'écouterait que ses propres et pitoyables inspirations.

Il s'était fait un silence triste. Comme si l'on eût été en cérémonie, avec des étrangers, Abel intervint pour dégager les esprits de cette fâcheuse contrainte : ses paroles roulèrent, aisées, banales ; bientôt les paroles de sa femme suivirent, puis celles des enfants, de son père. Il se tut alors : on n'avait plus besoin de lui.

— Je pense que tu ne vas pas ce soir à la Prade? disait-il ensuite à son père, comme on quittait la table.

— Mais parfaitement si! répondit le vieillard.

Dans le salon encombré de sièges, dont les velours et les soies faisaient une disparate de tons un peu criarde, le vieux Mascran avait installé ses petits-enfants, chacun sur un de ses genoux. Il leur chantait en patois une bourrée, et du pied marquait la mesure : les enfants, secoués en cadence, se cramponnaient à lui ; il riait avec eux et le rire lui faisait prolonger en cascade les mots sonores : « *pécaïré* », « la *maïré* » [1].

1. « Pauvre », « la mère ».

— A quelle heure seras-tu ici demain matin? reprit Abel.

— J'irai jeter un coup d'œil aux récoltes en me levant. Je partirai vers six heures : je serai donc ici avant sept heures et demie.

— Oh! mon père, objecta madame Mascran, vous savez comme les journées de foire sont pénibles pour vous, avec tous ces gens qui viennent vous consulter, du matin jusqu'au soir. Et vous allez vous lever à quatre heures! Ne serait-il pas plus prudent de renoncer pour ce soir à la Prade et de coucher ici?

— Baste! fit le vieillard rondement, j'en ai supporté bien d'autres!... Si je ne me montrais pas demain matin aux maçons qui montent les murs de la grange, ils perdraient toute leur journée... Va voir, petiot, si la voiture est prête.

Henri revint annoncer que la voiture était attelée.

— Et ma pipe? fit M. Mascran.

L'enfant cachait ses mains derrière son dos :

— Quelle main voulez-vous, grand-père?

— La bonne.

Henri tendit une main vide, puis l'autre.

vide aussi; mais sa sœur, se glissant derrière lui, enleva prestement la pipe, qu'elle remit à son grand-père. Les deux enfants se disputèrent ensuite à qui frotterait une allumette. Anne eut la permission de frotter, puis Henri posa l'allumette sur le fourneau; les bouffées jaillirent à ses yeux qui pleurèrent un peu.

— Bonsoir, dit M. Mascran.

Il serra les mains de sa belle-fille, de son fils. Les enfants l'accompagnèrent par la cour, par l'allée, vers la voiture arrêtée dans la rue. En passant devant la porte de la cuisine, où Antoine lui donna son chapeau de paille aux vastes ailes, il aperçut une femme en tablier bleu, nu-tête. Il la dévisagea :

— C'est vous la Dejou? dit-il brusquement.

— Oui, monsieur Mascran.

— Vous direz à votre mari, de ma part, de la part du père Mascran, que, s'il a du poil, il vienne me répéter en face ce qu'il a raconté de moi aujourd'hui.

— Oh! monsieur Mascran, c'est des menteries! commença la femme.

Mais le vieillard avait disparu : on entendit

sa forte voix proférer quelques jurons, puis presque aussitôt s'égayer en paroles câlines pour les deux enfants. Il y eut enfin un :

— En route, Chilpéric!

La voiture roula; comme la rue tournait après la maison, le bruit du roulement s'atténua tout de suite, se perdit.

Un peu plus tard, les enfants couchés, la Dejou congédiée avec tout le paquet promis, qu'elle fut suppliée de dissimuler de son mieux, madame Mascran rejoignit son mari.

— Quel homme surprenant que votre père! dit-elle.

Abel, étendu sur une chaise longue de paille, dans la cour plantée, fumait son cigare, en rêvant à la complaisance prochaine de madame de Buret. Il revint à lui :

— Prodigieux! fit-il.

Il chercha si quelque événement extérieur ou les dispositions de sa femme lui laisseraient la liberté de ses agréables visions : il reconnut qu'il devait se sacrifier aux exigences conjugales; et il consentit son sacrifice de bonne grâce, car il était déjà, par la magie de son espoir, assez riche en joies d'orgueil et de

sensualité, pour faire, sans s'appauvrir, quelques générosités de lui-même.

Madame Mascran reprit, en phrases hésitantes, respectueuses et craintives, l'éloge de son beau-père.

— Vous avez donné à la Dejou ce qu'elle demandait, fit Abel en souriant.

— Oh! comment savez-vous?... N'en dites rien!

— Tu as très bien fait, répondit-il affectueusement.

Il avait tendu sa main, où madame Mascran mit la sienne, molle et chaude.

— Il ne faut pas en vouloir à mon père de ses rudesses.

— Je ne lui en veux pas; seulement...

— Oui, seulement, tu en souffres. Il est un peu dur pour les autres, parce qu'il est extrêmement dur pour lui-même. A soixante-quinze ans, il travaille comme à vingt-cinq. C'est à lui que nous devons notre confort, notre luxe; dans l'étude, j'ai le titre et il a les corvées; c'est lui, en somme, qui fait tout. Et cela se trouve bien, puisque cela nous arrange tous les deux. Qu'importent les manières un peu brusques?

Il sourit davantage : il ne découvrait autour de lui que des êtres et des événements qui conspiraient à le rendre heureux. Il dit ce bonheur, ce qu'il en pouvait dire :

— Vraiment, quand nous sommes ainsi tous les deux, par une belle soirée d'été, je remercie la Providence de tout ce qu'elle a fait pour moi : j'ai une santé excellente ; mon père, respecté de tous, me donne l'aide de son expérience et de son labeur ; les produits de l'étude, assurés par lui, sont magnifiques ; nos deux enfants sont des amours ; et j'ai enfin la femme la meilleure, la plus aimante...

Sa main quitta celle de madame Mascran pour lui caresser les joues qui s'étaient tout à coup empourprées de plaisir.

Emporté par un mouvement de belle charité, il ajouta :

— La plus aimante et la plus aimée.

Elle murmura :

— Mon Abel !

Son visage amoureux se pencha, se cacha sur l'épaule de son mari.

Soit que la charité eût été excessive, soit qu'il tînt à réunir dans sa pensée toutes les

causes de son bonheur, Abel se souvint, avec une vivacité plus précise, de madame de Buret.

— Dites-moi, petite femme, fit-il soudain, demain, n'est-ce pas ? un déjeuner à hauteur!... Que toutes ces dames soient jalouses de vous et proclament, une fois de plus, la bouche pincée : « Madame Mascran est la maîtresse de maison incomparable!... »

Madame Mascran s'était redressée. Avec un sourire de pitié, elle déclara :

— Sois tranquille! Jamais chez les Buret on ne mangera comme ici... La marquise se contente de commander : quand quelque chose est manqué, elle ne saurait dire pourquoi, si même elle s'aperçoit que c'est manqué. Moi, au contraire, je dis à Eugénie : « Voilà ce que vous ferez et voilà comment vous le ferez. » Comprends-tu la différence?

Abel comprenait très bien. Mais elle goûtait à ce parallèle un tel plaisir que, par deux et trois fois, elle le répéta en termes à peu près identiques. Abel eut des : « Oui », des : « C'est bien vrai... » Il était convaincu des mérites de sa femme, et cette conviction le dispensait d'écouter dans le détail ces paroles abondantes.

Quand elle parut à peu près satisfaite de sa démonstration, il reprit :

— Tous les Terremont viendront, les Risac, Georges de Lanoue, peut-être les Nérandières... Il faut compter une vingtaine de couverts, plus l'imprévu.

— Bien, fit madame Mascran.

Elle réfléchit, une minute, avec gravité :

— Je leur donnerai ces tourne-dos à la provençale, tu sais, dont tu m'as envoyé la recette de Paris, au mois de mai, après ce dîner au restaurant...

— Ah! oui, parfait... Joli dîner, ma foi!

— Avec un grand-duc, et deux princes!... C'est chic, ça, mon homme!

Elle tira légèrement la moustache d'Abel. Mais il resta sérieux. A cet instant, il la trouvait stupide et bourgeoise, démesurément. Il n'en avait ni colère, ni gêne. Seulement il sentait davantage, très loin, très au-dessus d'elle, la maîtrise d'éducation et d'élégance qui lui valait, dans tous ses séjours à Paris, aux villes d'eaux, aux stations d'hiver, l'estime amicale et familière du monde le plus difficile et le plus fermé. Il ne s'était cependant point appliqué,

par des efforts dont quelque trace eût subsisté, à se faire ce personnage particulier : il était doué, simplement, et il avait à peine besoin de regarder ceux qu'on citait comme modèles, pour les égaler, avec la sorte de grâce qui était son secret.

Aussi évidemment qu'il était doué, madame Mascran ne l'était pas ; mais de cette indigence même, qui la laissait à tout jamais humble et soumise devant lui, résultait pour Abel une profonde et précieuse sécurité. Incapable de séduction mondaine, elle lui abandonnait tout le soin de recevoir, de causer, de plaire ; incapable de séduction féminine, elle ne troublait d'aucune inquiétude les intrigues, les aventures dont il ornait, comme d'une broderie ininterrompue, la toile solide et grise de sa vie conjugale. Que fût-il devenu avec une femme aussi coquette que la marquise de Buret ? Et n'était-il pas un triple sot, ce pauvre Paul, qui avait choisi cette trop séduisante créature pour lui confier son bonheur ?

« Quand on épouse une si jolie femme, on se marie pour les autres. Quand on épouse une femme laide et aussi bonne que peut l'être

une femme, on se marie pour soi... Je me suis marié pour moi. »

Il apprécia vivement les inélégances de madame Mascran, pour ce qu'elles donnaient d'inébranlable fermeté aux bases mêmes de sa vie et de liberté sûre à ses délicieuses fantaisies.

La nuit tombait peu à peu : derrière les époux, dans le salon, Antoine avait allumé les lampes. Madame Mascran, accoudée à la chaise longue, le menton touchant aux cheveux d'Abel, avait les deux mains jointes sur son épaule : elle se taisait, étonnée. Et cet étonnement venait de ce qu'à cette heure il était encore là : chaque soir, après le dîner, il retournait au cercle, suivant l'habitude de tous les hommes de la ville, célibataires ou mariés ; ce soir, où quelques châtelains étaient arrivés pour la foire du lendemain, la réunion, plus nombreuse, le jeu plus animé auraient dû l'attirer. Cependant il restait étendu, à demi rêveur, souriant, heureux. Et madame Mascran se demandait si cette merveille lui serait accordée qu'il passât près d'elle, ainsi, en causeries, en menues caresses, cette soirée, où elle était résignée d'avance à l'habituelle solitude. Elle en

avait une joie timide, elle n'osait plus parler. Dans ce silence, ils tressaillirent au bruit de la cloche qui tinta vigoureusement.

— Tiens! fit Abel, à cette heure!

— Tu n'attends personne?

— Mais non, naturellement!

Ils écoutèrent : le pas pesant d'Antoine retentit sur les dalles de l'allée, de l'autre côté de la porte qui la séparait de la cour; la porte de la rue s'ouvrit; des voix bourdonnèrent. Puis Antoine remonta l'allée. Il traversa le salon, où il cherchait ses maîtres, et parut dans la cour.

— Monsieur...

Sa voix était hésitante, car il ne distinguait pas dans l'obscurité les visages ni les formes.

— Qu'est-ce? dit Mascran.

Antoine s'approcha.

— C'est monsieur Vidal, le quincaillier, qui aurait voulu parler à monsieur Mascran père.

— Eh bien, vous lui avez dit... mon père est à la Prade : il rentrera demain matin.

— Je lui ai dit, monsieur. Mais c'est qu'il dit aussi que c'est très pressé, et qu'il voudrait bien alors parler tout de suite à monsieur, pour une affaire de l'étude.

— Oh! murmura madame Mascran.

Le charme rompu, elle comprenait qu'Abel ne penserait plus qu'à retourner au cercle.

Déjà il s'était levé, ennuyé lui-même. Mais il obéissait à la nécessité du métier, qui faisait agir en lui ce qu'on pourrait appeler le réflexe professionnel.

— Mettez une lampe dans mon cabinet, et faites monter monsieur Vidal... C'est dommage, ajouta-t-il en souriant, on était si bien ici!

Madame Mascran avait pris sa main, qu'il lui retira doucement, non sans un peu de peine. Elle le regarda, tristement, s'éloigner vers l'allée, où, un instant, la porte ouverte, sa silhouette svelte, infiniment « chic », se dessina en ombre sur la lumière; la porte se referma. Avec un soupir, madame Mascran rentra dans le salon, et reprit son ouvrage de chaque veillée, — un « chemin de table », que tant d'autres avaient précédé, et que tant d'autres, sans doute, devaient suivre.

— Bonsoir, Vidal! Qu'est-ce donc de si pressé que vous avez à me dire?

Abel était entré dans son cabinet, avait

tendu la main à Vidal, et, le faisant asseoir, assis lui-même à son bureau, il lui imposait la gêne révérentielle de sa familiarité, avec la hauteur exacte qui convenait entre Abel Mascran et le boutiquier considérable qu'était Vidal. Il écouta, un moment, regardant ses ongles, les excuses copieuses du visiteur : il les acceptait comme dues.

— Bien!... mais venons au fait.

Vidal, le teint fleuri, l'œil attestant sans malice le plaisir de sa santé vigoureuse et la fierté d'un commerce prospère, déclara tout franchement :

— C'est pour un service, monsieur Mascran... A propos du billet... de la reconnaissance, je veux dire... enfin, des intérêts.

— Quel billet? fit Abel.

Il considérait, un peu indifférent, la face placide de Vidal, qui frotta sa moustache et répondit :

— Je sais bien que je n'ai droit à mes intérêts que le 20 ; dans cinq jours, par conséquent. Aussi, c'est un service que je demande, monsieur Mascran.

— Mais, mon brave Vidal, si je peux vous rendre ce service, la chose est faite. Seulement,

je vous dis : « Quel billet? » parce que j'ignore de quel billet vous parlez.

— Oh! vous savez bien, monsieur Mascran : vous avez tant d'affaires que vous pouvez ne plus y penser! mais ça s'est fait dans le temps, d'accord avec monsieur Mascran père, qui vous a demandé la somme et donné décharge.

Abel était absolument sûr de sa mémoire, d'ailleurs peu encombrée. Son père avait donc oublié de lui parler de cette affaire : il en fut un peu ennuyé, à cause de l'opinion que Vidal pourrait concevoir de sa négligence : mais, en même temps, il jugea meilleur de prendre l'oubli à son compte.

— J'ai en effet beaucoup de choses en tête. Mettons, si vous voulez, que j'ai oublié, et rappelez-moi l'affaire d'un mot.

— Eh bien, vous vous rappelez la liquidation qui s'est faite ici, pour la communauté avec ma défunte femme et la succession. Sur l'avis de monsieur Mascran père, on a vendu le pré au bord de la rivière qu'elle avait apporté en dot. Il a été acheté quarante mille francs : c'est Plantecoste, qui a acheté, et même il a fait un bon marché, car...

Ici Vidal étala copieusement ce qui était le regret, le seul, de toute sa vie, que Plantecoste eût profité, non pas lui, de l'expropriation qui, un peu plus tard, avait haussé la valeur du même pré à cinquante-cinq mille francs.

— Mais alors on ne pouvait pas prévoir. Le pré vendu, la liquidation faite, il m'est revenu pour mes droits dans la communauté soixante-dix-sept mille francs. J'ai touché trente-sept mille : et il y avait toujours les quarante mille du pré. Monsieur Mascran père, à qui je demandais conseil pour les placer, me dit : « Donne-les-moi, je te les prends pour quelqu'un de tout repos... » Et c'est alors, monsieur Mascran, que vous avez remis cet argent à monsieur Mascran père : et il m'a fait faire une reconnaissance par monsieur le marquis de Buret... J'aurais bien aimé une hypothèque, mais la signature de monsieur le marquis de Buret, il n'y a pas d'hypothèque qui vaille ça... Vous vous rappelez bien, maintenant?

Abel, silencieux, fit un geste vague.

— Comme vous savez, les intérêts sont payables en une fois, le 20 juin, à cinq, deux mille francs. Mais j'ai demain deux échéances;

une rentrée sur laquelle je comptais vient de me manquer. C'est pourquoi je vous demande comme un service de m'avancer ces deux mille francs.

Il y eut une pause. Abel ne pensait pas à répondre. C'est à une autre question : « Pourquoi mon père ne m'a-t-il rien dit de cet emprunt? » qu'il cherchait et ne trouvait pas la réponse. Il fallut que Vidal, plaintif, ajoutât :

— J'ai toujours été un bon client de l'étude, et, avant moi, mon père, toute ma famille... Deux mille francs, pour vous, ce n'est pas une somme. Si vous ne voulez pas, je m'adresserai ailleurs, je ne sais trop où, par exemple...

Abel s'éveilla :

— Mais bien sûr que je veux! fit-il, enchanté de vous obliger.

Il alla à la caisse, dont son père et lui avaient chacun une clef, et il remit les deux mille francs à Vidal.

— J'avais apporté le reçu... J'espérais bien...

Vidal, qui n'avait pas naturellement la satisfaction discrète, déborda en protestations. Doucement, Abel le poussait vers la porte, vers l'escalier, le congédiait enfin. Il rentra

dans son cabinet, songeur. Le reçu des intérêts, écrit de la belle écriture de Vidal, qui avait été brillant élève des Frères, s'étalait sur la table. Abel prit ses gants, qu'avant le dîner il avait posés là : il se gantait lentement en relisant le papier; puis, un peu plus songeur, il voyait entre ces figures connues, — son père, Paul de Buret, — quelque chose d'inconnu, et qu'il était comme agacé de ne pas connaître...

— Bah! fit-il.

Le reçu enfermé dans un tiroir de la caisse, il coiffa son chapeau de paille, et souffla sur la lampe.

« C'est assez amusant de bluffer avec lui... »

Il pensait à un coup de poker où, sans une carte dans son jeu, rien que par son aplomb, il avait eu raison d'un *full* du marquis.

II

En quittant la salle à manger, les convives des Mascran avaient reflué hors du salon, dans la cour plantée.

M. Mascran, le père, et quelques hommes d'âge apaisaient au grand air les ardeurs d'un musigny, fameux dans le pays. Écarlates, mais graves, autour du vieillard, lui-même un peu plus empourpré, ils proféraient tous ensemble des opinions sur la politique, — mots violents, idées faibles, — pour lesquelles chacun espérait évidemment son approbation. Il se contentait de hocher la tête, avec une moue. Quand il voulut bien parler, tous se turent et l'écoutèrent. Leurs voix, puis la sienne résonnaient durement, avec l'accent âpre de la montagne; cependant, parce que ce pays avoisine

le Midi, elles avaient sur certaines diphtongues les vibrations modulées d'une sorte de chant : — le chant restait rauque comme celui que les bergers se renvoient en notes traînantes, le soir, sur les hauts plateaux.

Plus loin dans la cour, c'était aussi comme un chant, le murmure frais des voix de femmes, et, sur la voix un peu sourde d'Abel, des rires qui roulaient ou fusaient, aigus. Il avait groupé sans les en prier, parce que c'était la nécessité de leurs goûts, à lui et à elles, les trois femmes de cette réunion qui étaient vraiment femmes par le désir de plaire, et, en ce moment, de lui plaire chacune un peu plus que les deux autres. Avec la marquise de Buret, grande, épanouie, les yeux noirs luisant dans un teint magnifique, la petite vicomtesse de Terremont faisait le contraste le plus agréable pour la satisfaction d'Abel, car elle était menue, presque maigre, le regard joueur, la lèvre retroussée d'ironie, et elle avait le charme d'une vivacité constamment retenue, qui pourrait, quelque jour, pour quelqu'un qui en vaudrait la peine, flamber en passion. Madame Varignot, femme d'un officier de la garnison, ses très beaux che-

yeux un peu roux habilement arrangés de manière qu'elle parût à peine coiffée pour le jour, déjà décoiffée pour la nuit, s'abandonnait, comme passive et anéantie, — de toute la langueur de ses yeux, de ses épaules tombantes d'où le corsage était prêt à glisser, de la souplesse de sa taille perpétuellement lasse, — à des forces nécessairement dominatrices, en particulier à la convoitise des hommes. Avec cette apparence toutefois, dont le vulgaire plaisantait grossièrement, personne ne pouvait lui reprocher une intimité masculine : le petit capitaine Varignot, intelligent et sec, veillait : — cette surveillance est encore possible dans une petite ville : madame Varignot la subissait, attendait...

Auprès de ces trois femmes, Abel goûtait un plaisir de délicate sensualité par où il comptait préluder à des joies rares et complètes. Seul dans la cour, tandis qu'elles étaient sur le pas de la porte-fenêtre, — la marquise, très droite, les deux mains à la taille, madame Varignot enlacée à la petite vicomtesse qui jouait avec une fleur de jasmin, — il recueillait les caresses de leurs yeux : toute cette lumière de leurs

regards, noire, grise et bleue, l'étourdissait un peu, et, par instants, sa tête se penchait si près de leurs corsages légers qu'il y pouvait percevoir, nuancé d'odeurs fines, le parfum même de leur chair. Et le geste était si naturel qu'elles auraient été ridicules de s'en fâcher. Sans doute parce qu'elles comprenaient ce ridicule, aucune d'elles ne songeait à faire la toute petite retraite d'un pas dans le salon, qui, en décourageant le geste, eût montré qu'il avait une importance.

Entre elles trois, c'est à la petite de Terremont qu'Abel donnait l'attention prompte et vive de sa galanterie; il y avait, de lui à elle, comme un assaut à fleurets légèrement mouchetés, où trop souvent la vicomtesse, agacée de le voir si beau et sûr de lui, abusait de son esprit plus alerte, en faisait durement sentir la pointe. Il ripostait par des mots assez libres pour embarrasser la jeune femme ou d'assez jolie comédie sentimentale pour l'émouvoir une seconde. Devant cette lutte, madame Varignot s'alanguissait davantage, et, à chaque parole d'Abel qui l'y associait directement, ses yeux chaviraient tout à fait. Quant à la mar-

quise, son rire avait des sonorités stridentes, ses yeux luisaient d'une flamme de colère. C'était bien pour qu'elle éprouvât cette colère qu'Abel s'était mis aux prises, quitte à s'égratigner un peu, avec madame de Terremont. Certes cette petite femme, ses hanches minces, son ardeur secrète, le tentait par les ressources de passion qu'il devinait en elle : mais par là aussi elle l'inquiétait. Il ne souhaitait rien d'elle, et ce « flirt » n'était qu'un jeu. De toutes ses forces, avec un appétit d'orgueil et un emportement de sensualité qu'il n'avait jamais connus, il voulait précipiter sa victoire sur madame de Buret. C'est pourquoi, simpliste toujours et porté par son expérience d'homme à succès vers les ruses élémentaires, il jouait cette vieille comédie d'exciter le dépit de la marquise par ses empressements auprès de madame de Terremont.

La marquise était mariée depuis trois ans. Tout de suite, il avait senti qu'entre lui-même et son mari elle faisait de ces comparaisons instinctives où la fidélité morale d'une femme commence de s'ébranler. Il avait longuement observé ; ses soins pour elle étaient de la cor-

rection la plus aisée; mais en tête à tête, à la dérobée, toujours incomplètement et comme à regret, il avouait une admiration trop forte, combattue par son amitié ancienne pour Paul de Buret. La marquise, dont l'ennui était extrême, sans enfant, auprès de ce mari d'esprit court l'écoutait avec plaisir; à mesure qu'elle se prenait au jeu, Abel marquait davantage l'excès de son enthousiasme et les scrupules de son amitié. Il se voyait enfin tout près du triomphe. Et peut-être aurait-il pu épargner à madame de Buret l'agacement presque cruel de cette dernière comédie ; mais il avait aperçu que la colère même de la marquise lui donnerait dans cette journée le prétexte d'explications qui seraient naturellement plus émues et d'aveux qu'elle aurait comme violentés. En attendant, le dépit de madame de Buret animait sa beauté d'un éclat irrésistible : Abel, qui était pourtant un médiocre poète, se rappela soudain qu'un jour de cet hiver, durant sa semaine de Cannes, la mer souriante s'était animée de la sorte, par une brève et brusque bourrasque, d'éclairs sinistres qui la firent plus belle. Justement, alors, il avait pensé à madame de Buret, avec

la joie violente d'une victoire possible. Maintenant, la victoire plus proche, il lui plaisait extrêmement de sentir la jeune femme indignée, révoltée, dans le moment précis où les forces lui manquaient pour soutenir sa révolte. Il fallait qu'il eût une longue et parfaite possession de lui-même, l'habitude de suivre sans défaillance un plan dessiné de sang-froid, pour garder à madame de Terremont l'attention de son esprit, tandis que tant de flammes qui voulaient être méprisantes, qui n'étaient qu'amoureuses, jaillissaient au hasard des yeux de la marquise.

A une autre porte du salon, Paul de Buret s'expliquait longuement sur les mérites de sa voiture. Il avait instauré dans le pays la hardiesse de l'auto : depuis, il avait été beaucoup imité, mais point par des gens de son monde. Ses amis lui enviaient sa gloire et l'aisance de ses déplacements à travers toute cette contrée dont les côtes ralentissent les chevaux les plus vites. Mais, habitant presque tous avec un père, un beau-père, qui restaient rebelles à un tel progrès, ils auraient dû, de leurs seules ressources, payer la voiture, les réparations, le

chauffeur, l'essence, tandis que les chevaux paternels ne coûtaient rien. Bon pour Paul, qui jouissait de toute sa fortune, et si considérable, de ne point regarder à ces dépenses! Eux y regardaient. Oui, mais ce Paul était terriblement excitant, avec ses histoires, la brièveté de ses trajets :

— De Buret ici, j'ai mis hier une heure et quart. Ce matin, mon homme est retourné au château... Je lui avais dit de partir à sept heures. Il y avait des écrous un peu desserrés, et puis je crois qu'il a flâné : bref, il n'a démarré qu'à huit heures... Eh bien, le trajet aller et retour, le temps que ma femme s'apprête... elle n'est jamais prête, ma femme!... il arrivait sur la place à onze heures tapant.

Il tira sur son cigare, jovial et très bienveillant. Il avait, dans sa médiocrité intellectuelle, un sentiment fort de son rang, le premier dans le pays : et, de même qu'on trouvait sa bourse ouverte pour toutes les générosités, il agréait au marquis d'avoir la plus grande taille parmi les hommes de sa génération, et que son auto défiât toute rivalité. Il riait : ses dents étaient solides et larges sous la moustache blonde.

Ses cheveux se dressaient en brosse ; il ne portait, dans ses yeux de couleur indécise, nulle ironie, nulle méchanceté : à vrai dire il n'y portait rien.

Les deux frères de Risac, cavaliers passionnés, se vengèrent en l'accablant de facéties familières : il ne montait plus à cheval, il engraissait prodigieusement. Paul protesta, avançant le ventre, demandant à être tâté. Mais les Risac, tous les autres insistèrent avec mauvaise foi :

— Si, tu es gros, énorme !

Le petit capitaine Varignot, éperdument *snob*, faisait sa cour aux femmes âgées : on l'écoutait avec plaisir, car il ne disait que ce qui pouvait faire plaisir. Diverses d'apparence et d'humeur, ces femmes se ressemblaient par la stricte uniformité de leur éducation irréprochable, par leurs habitudes de vie à demi féodales encore, la pureté absolue de toute leur conduite d'épouse, et enfin leurs préjugés. Varignot se révélait fort intelligent par le choix de ses sujets et la manière alerte d'amener tour à tour à parler — comme il l'eût invitée à entrer dans la danse — chacune des respectables dames dont il formait le cercle attentif.

En face de lui, Amélie Mascran souriait faiblement. Elle était de ces femmes que, chez elles, la préoccupation du service et la surveillance des domestiques absorbent, tout le temps du repas, au point qu'il leur est impossible de causer ou d'écouter. Heureusement, l'habitude était prise de ne lui dire que les paroles de la plus banale politesse, et de ne lui jamais demander l'effort d'une conversation : même, cette habitude la suivait et l'isolait un peu, hors de chez elle, dans toutes les réunions où cependant, souvent, on aurait goûté certains mots de raison, de sensibilité juste, qu'elle était prête à dire, qu'elle ne disait pas. Après ce déjeuner, qui avait été de tous points irréprochable, elle se sentait un peu détendue, mais fatiguée aussi : car, sur pied depuis le grand matin, elle avait trop consommé, en allées et venues, en inquiétudes, de sa force musculaire et nerveuse. Tout avait bien marché. Abel, son père, seraient contents. Elle-même avait sa joie que la réception eût été digne de cette élite assemblée à sa table, et qu'en ce moment ce fût autour d'elle, assise dans son fauteuil de maîtresse de maison, à l'angle de la cheminée, que se groupât le

cercle de ces femmes, la vieille comtesse de Terremont, la douairière de Risac, les autres, — « tout ce qu'il y avait de mieux dans le pays ». — Mais elle souhaitait, son attention à peine attachée aux phrases du petit capitaine, que tous et toutes fussent partis : elle savait bien que sa joie d'amour-propre ne s'en irait pas avec eux, et même serait meilleure dans la solitude, où nulle gêne ne la pourrait diminuer. Dans l'engourdissement qui la gagnait, le bien-être, pour l'instant, lui venait plutôt de ce que, pas une fois, durant le déjeuner ni après, il n'y avait eu, d'Abel à la marquise de Buret, de ces regards trop vifs, trop durs de désir, qu'elle avait surpris, certains jours, qui l'avaient suppliciée. Plus tard, peut-être s'étonnerait-elle, jusqu'à l'inquiétude, de ce changement. Maintenant, sans y réfléchir, elle en était allégée.

Une petite heure seulement s'était écoulée depuis le déjeuner; mais on avait commencé tard, on était resté longtemps à table : il était près de trois heures. La plupart des invités n'avaient pas terminé le matin leurs achats, leurs courses dans la ville, et ils ne pouvaient guère retarder au delà de cinq heures la retraite

vers les châteaux lointains. Le comte de Terremont, long indéfiniment, avec une petite tête blanche et rose, exprima cette nécessité en présentant à la maîtresse de la maison ses félicitations et ses remerciements. Il lui avait pris la main qu'il tapotait; il l'appelait tour à tour « ma bonne amie » ou « chère petite madame » : il avait en effet royalement déjeuné, et il estimait que la sincérité de ses paroles payait avec largesse l'hospitalité. Après lui, ce fut un défilé cérémonieux; la main molle de madame Mascran se laissa toucher par toutes ces mains qui ne la serraient point. Il semblait que, pour lui faire plaisir, ses hôtes se missent en frais de toute leur solennité et d'un peu de raideur. Entre eux, presque tous parents, alliés, comme il arrive dans ces villes de province anciennes et intactes, ils étaient au contraire familiers et simples : de même ils marquaient à Abel, en écartant avec lui toute cérémonie, qu'ils le tenaient pour un des leurs. Maintenant, sur le point de le quitter, les femmes âgées avaient chacune pour lui un sourire. Il savait, par des douceurs câlines, encourager la confidence des petites rivalités, des toutes menues intrigues qui

animent un peu la vie trop unie des châteaux; et il avait avec elles tout un jeu de paroles délicates, de flatteries, d'attitudes admiratives, par où il leur rappelait, lui seul, qu'elles avaient été femmes : elles l'adoraient.

— On te reverra en ville? — demanda le marquis :

Abel répondit que cela était probable. Un moment après, il trouvait moyen de dire à la marquise.

— Je serai dans un quart d'heure au bas du foirail : il faut que je vous parle; il le faut absolument.

Elle eut un éclair passionné dans les yeux : on n'aurait pu dire si c'était de colère encore, ou de triomphe. Elle ne répondit pas.

Tout le monde parti, Abel songea que sa femme avait droit à ses compliments. Il les fit importants, variés, nombreux. D'ailleurs, sa dette acquittée, il ne se prêta point aux épanchements maladroits où l'amour-propre de madame Mascran cherchait un peu sottement à enfler sa joie, au risque de la diminuer. Il était resté debout. Il regarda sa montre, prétexta des gens à voir et sortit enfin.

Par les ruelles étroites et fraîches, où traîne dans l'ombre une odeur de cave et de moisissure, il gagna la rivière, franchit un pont et s'arrêta sur une large promenade plantée d'ormes et de tilleuls.

Au-dessus de cette promenade, sur le foirail, grouillait la multitude bariolée des bêtes et des gens : dans l'éblouissante lumière, les tons rouges, profonds et riches, de la robe des bœufs vibraient vigoureusement sur la masse uniforme des vestes noires, des jupes noires, dont hommes et femmes s'étaient parés pour ce jour de fête ; des blouses bleues, des rubans verts ou jaunes aux bonnets, des fleurs à quelques chapeaux, émaillaient d'un peu de douceur et de gaieté, pareilles à celles des bleuets et des marguerites dans les prés, l'ampleur sombre ou riche de tout ce noir et de tout ce rouge.

Du champ de foire, le mouvement, le bruit dévalaient sur la pente jusqu'à la belle promenade ombragée, le long de la rivière, puis roulaient vers l'intérieur de la ville, laissant déserte à peu près et silencieuse la partie du quai où Abel s'était arrêté. Il attendait, sa canne appuyée au parapet : il regardait vague-

ment l'eau flâneuse, engourdie, qui charriait devant lui les ors à peine amortis du soleil. Il ne réfléchissait point : à cette heure, il n'avait qu'à recueillir le prix insigne de sa patience et de son art; il était simplement pénétré du sentiment de son être, magnifique, somptueux autant que la gloire de cette journée d'été.

Par moments, il tournait la tête à gauche vers le bruit, à droite vers le silence. Sans doute la marquise viendrait par la droite, comme il avait fait. Il aperçut en effet, sur le pont, son chapeau, immense, tout vert, et le foulard blanc à peine teinté de vert, lui aussi, et de rose, dont il avait savouré de si près, sur sa gorge, la légèreté soyeuse et parfumée. Elle était visiblement troublée, le pas hésitant et saccadé : quand elle tourna sur la promenade, son visage était tendu et la flamme de ses yeux noirs toute fixe, dans le teint tour à tour pâli et empourpré. Abel s'avança vers elle. Il était sérieux, presque grave. Elle avait d'abord fait un effort pour ne le point regarder; puis ses yeux avaient rencontré ceux d'Abel, et maintenant ne pouvaient plus s'en détacher. Dans la paix de ce coin de promenade, si proche du

tumulte de la ville, il la sentit aussi sûrement, aussi entièrement à lui, que s'il l'avait tenue dans ses bras, seuls tous les deux en une chambre close.

Alors se manifesta la particulière bonté de son être, et la perfection de sa politesse envers ceux de qui il retirait pour son égoïsme quelque plaisir ou quelque utilité. Dès lors que la marquise s'annonçait vaincue, et prête à le combler de joie, il lui convenait de se montrer lui-même discret, reconnaissant, courtois dans la victoire, de ne point triompher à la façon grossière d'un barbare, et, au contraire, en masquant à madame de Buret sa défaite, de la conduire parmi les illusions les plus doucement enivrantes jusqu'aux actes qu'il souhaitait, qu'elle ne pouvait plus refuser. Cette fin de comédie, habituelle à tant d'hommes un peu délicats, Abel avait peut-être quelque mérite à la jouer : car la vivacité réaliste de ses instincts ne lui permettait guère de perdre de vue l'objet unique de ses efforts et d'ailleurs trop de succès pareils avaient desséché en lui la fleur de la tendresse, laquelle n'avait jamais été qu'une fleur pâlotte et de faible santé.

Il était donc, au rebours des hommes senti-

mentaux, parfaitement conscient et du but poursuivi et des chemins où il avait égaré la marquise afin qu'elle n'y pensât point. Et toutes les paroles qu'il allait dire exigeaient de lui une peine, à l'heure même où il savait cette peine superflue. Mais son éducation, à défaut de son cœur trop sec, lui fournissait à point des ressources. Aucune de celles, déjà nombreuses, de qui il avait obtenu les bontés ne pouvait lui reprocher la moindre insuffisance : toutes, elles restaient convaincues, comme sans doute la marquise allait être, que, passionnément aimées, elles avaient eu pour lui la faiblesse pitoyable de la plus tendre charité, et que plus tard elles avaient eu le courage de le restituer à tous ses devoirs : ainsi séduites, puis abandonnées par lui, elles devaient à l'ingéniosité de sa courtoisie de croire qu'elles l'avaient un instant consolé du plus médiocre mariage.

— Je me demande, en vérité, pourquoi je suis venue, déclara la marquise en arrivant près de lui. C'est absurde, ce mystère, cette solitude. Qu'avez-vous à me dire que vous ne puissiez me dire devant tout le monde, devant mon mari, devant votre femme?

Le ton était sec, mais le regard demeurait ardent et fixe. Abel observa que cette dissimulation était d'un art misérable quoique très féminin. Comme il eût été plus simple de se dire tout de suite l'un à l'autre pourquoi ils voulaient se rencontrer, et que de cette rencontre allaient résulter des résolutions qui leur agréeraient à tous les deux! Du moins son habileté, à lui, et sa dissimulation passeraient celles de la marquise.

— Je sais que ma prière a pu vous paraître audacieuse jusqu'à l'inconvenance, mais, dussé-je entendre de votre bouche les paroles les plus sévères, il faut que je vous dise, moi, des paroles que j'ai trop retenues, que je ne peux plus retenir.

Elle essaya de sourire, elle fit seulement :

— Ah!...

Elle se mit à regarder devant elle, par-dessus la rivière, l'étrange et pittoresque écroulement des toits. Tous, de hauteurs inégales, se précipitaient en pentes raides, bossués de renflements, percés de lucarnes, coiffant de leurs lourdes carapaces en briques, en ardoises de chiste, d'infâmes masures qui plongeaient droits

dans l'eau dorée. Sur toute l'étendue de cet autre quai, ces toits se présentaient accolés dans la plus amusante fantaisie de proportions et de formes. Mais, à cette heure, madame de Buret était incapable de goûter ce désordre charmant, ou le dessin capricieux et joli que la ligne de ces faîtes découpait sur la pureté bleue du ciel : — il est possible, d'ailleurs, qu'à tout autre moment elle eût été incapable de cette sorte d'impressions, pour lesquelles ni sa propre sensibilité, ni aucune autre ne l'avaient préparée. — Elle écoutait Abel. Il disait dans la perfection, avec un émoi contenu qu'il ne jouait qu'à peine, car il était vraiment ému de désir, les luttes qu'il avait cru pouvoir engager contre une passion dès longtemps éclose. Trop disposé, par une vie conjugale dont il indiquait très légèrement la plate vulgarité, à chercher et admirer chez une autre femme que la sienne, la beauté, l'élégance, tout ce qui était puissance de séduction et d'amour, il avait trouvé ces dons mêmes, et irrésistibles, chez la marquise. Avec l'énergie de son désir, il louait en elle l'éclat des yeux, la finesse de la chair : un frémissement cambrait la taille de la jeune femme.

et sur sa gorge le foulard léger se soulevait plus vite ; il lui disait que la beauté rayonnante de son visage se complétait merveilleusement par la beauté de son corps, des reins arqués sur ses jambes longues et fines, des épaules larges et pleines, des seins hardis et harmonieux...

A la voir si troublée de ces louanges, une fois encore il la sentit toute prête à succomber. Il se reprit aussitôt et poursuivit, sûr de lui-même, l'œuvre de mensonge poli qu'il croyait devoir à sa propre courtoisie. Cette femme accomplie dans son charme et sa splendeur n'était-elle point, par infortune inouïe, celle qu'il n'avait pas le droit d'aimer, la femme de son ami? Comment avait-il pu accepter l'idée de cet amour, ensuite la lui avouer? Il eut des phrases de roman sur la passion plus forte que le devoir ; il apercevait que cela n'était à cette heure d'aucune importance : madame de Buret devait se contenter de la plus acceptable excuse. Et laquelle eût été plus acceptable que ces phrases éternelles que justement elle pouvait se souvenir d'avoir lues? Il précisa davantage les torts évidents du marquis; mais il les précisa par ce

procédé commode qui consiste à exalter certains mérites, exclusifs de mérites plus précieux : en vantant chez le marquis la franchise, la force, la jovialité, le sentiment de l'autorité virile, il rappelait très vivement à madame de Buret que Paul était dépourvu jusqu'à la plus cruelle indigence de subtilité sentimentale, de mélancolie, de douceur, de toutes ces qualités que beaucoup de femmes goûtent ou s'imaginent qu'elles goûteraient en leur époux. Il sentit que madame de Buret s'attendrissait : elle eut vers lui des regards confiants et libres. Ils étaient absolument seuls : comme par distraction, il prit sa main : elle la lui laissa par une distraction semblable. Il lui demanda humblement :

— Me pardonnez-vous de vous avoir avoué tout cela?

Elle eut la grâce et l'indulgence d'une bienfaitrice pour répondre :

— Mais oui, je vous pardonne.

Ils restèrent un moment silencieux, tout à la satisfaction de leurs désirs complices, elle d'ailleurs se mirant, avec la naïveté d'une alouette, dans l'illusion qu'il avait su lui donner de goûts, d'aspirations, de rêves et de généro-

sités qu'elle n'avait que si peu. Encore une fois elle considéra par-dessus la rivière les toits des masures qui bordaient l'autre quai. Entre l'azur éclatant du ciel et les flammes mouvantes de l'eau, dans l'air embrasé et vibrant, c'était le mélange le plus doucement harmonieux : sur le rouge pâle et délavé des tuiles, sur la grisaille noircie des ardoises, des mousses se décomposaient; quelques poutrelles moisies s'avançaient; un balcon de bois jaune était par places mangé, verdâtre ; cette misère offrait aux yeux le régal de ces nuances qui ne se voient qu'aux choses finissantes ou mortes, telles que les feuilles d'automne à la surface d'une eau qui dort. Indéfiniment, on aurait contemplé, aimé le charme de ces couleurs agonisant dans la violence glorieuse du soleil de juin ; à quelques fenêtres, de pauvres loques, jupons de femmes, robes d'enfants, posaient des taches somptueuses, violettes et rouges.

Madame de Buret regardait, Abel regardait aussi. Pour la première fois, ils comprenaient vaguement le dessin amusant de ces toits, l'harmonie exquise de ces nuances. Un avenir plein

de délices se combinait pareillement dans leurs esprits. Et soudain Abel dit :

— Cet aveu m'a fait tant de bien! Mais il faut que je l'achève, que je vous dise encore tant de mécomptes et de désirs que j'ai. Pour cela, il faut que je vous voie.

— Je vais bientôt partir, — fit-elle.

Et sa voix exprimait le plus sincère regret.

— Oui, Paul doit faire une période de service, et vous allez à Luchon. J'ai pensé que, dans la cohue d'une ville d'eaux, nous pourrions avoir des heures précieuses d'isolement...

Il s'arrêta : que dirait-elle, accepterait-elle, avec toutes les suites possibles, du moins qu'il était possible qu'elle découvrît, l'aventure ainsi clairement proposée? Mais, justement, tandis qu'elle sentait entre elle et lui un délicieux et secret accord, ce qui la tentait, c'était l'aventure, le jeu éternellement séducteur du mensonge, les rendez-vous pareils à celui-ci, sa main furtivement serrée par celle d'Abel: le projet de se retrouver à Luchon, où ils iraient chacun suivant une décision officielle, enregistrée par le monde, et en réalité avec le ferme propos de se donner l'un à l'autre des joies

défendues, c'était tout de suite la perfection de cette plaisante comédie. Elle répliqua :

— Oui, nous pourrions... Pourquoi ne pourrions-nous pas? qui vous empêche de venir?

Pour dissimuler un mouvement de joie trop brutal, il imagina des difficultés, — sa fonction, les soupçons de sa femme, — que d'ailleurs il se fit fort d'aplanir.

— Il faut rentrer en ville, avait dit la marquise.

Ils allèrent vers le bruit et la foule, à pas lents. Abel imaginait et racontait le délice de ces journées, de ces soirées, longues heures où il n'aurait plus la peine irritante de ne la voir un peu que pour se séparer d'elle aussitôt. Elle souriait : elle agréait, et goûtait elle-même ce délice. Il disait déjà ce qu'il lui dirait alors : il annonçait des confidences, sollicitait des consolations, et mêlait à ces phrases de sentiment léger des éloges avisés de son élégance. Quel plaisir de se montrer parmi le luxe de la ville d'eaux, avec une femme de ce chic!

— C'est surtout vos chapeaux... Il est vrai que, quand on a ces cheveux-là, on est facile-

ment coiffée. Mais vous savez ajouter à la beauté de vos cheveux : c'est une merveille!

Il avait le souvenir exact, depuis près de deux ans, des chapeaux dont elle avait été le plus satisfaite : un tel souvenir paraît flatteur, il s'était appliqué à le fixer.

— Et puis, ajouta-t-il, vous avez, de plus élégant que ce qu'on voit... comment dire?... ce qu'on ne voit que par hasard, des dessous tellement souples, légers, jolis!

— Qu'en savez-vous? dit-elle.

Il ne lui déplaisait pas qu'il eût cette curiosité et cette audace, avec ce ton et cet air de plaisanterie.

— On sait quand on veut savoir, fit-il. Moi, il y a longtemps que je veux... Il faut guetter les moments propices... quand vous montez en voiture... Tenez, aux courses, l'an dernier, vous étiez dans le grand break de Risac... vous aviez une robe toute en guipure d'Irlande, et un jupon en taffetas rose : il très haut, ce break : pour atteindre au dernier marchepied, il vous a fallu un effort : il y a eu alors une envolée de choses blanches, roses, vaporeuses... étonnant!

Elle protesta, vaguement Il crut pouvoir, une fois encore, prendre ses doigts, les serrer : une pression pareille, qu'elle se permit, scella eur entente.

Maintenant ils étaient en pleine cohue. Plus que le va-et-vient des bestiaux, des paysans, des gens de la ville, ce qui obstruait la promenade, puis les places où ils arrivèrent, c'était l'immobilité stupide de certains groupes, pesamment arrêtés pour de lentes conversations que ne dérangeaient point le passage des voitures, les cris des conducteurs. Les figures étaient divertissantes : tel fermier, solide et majestueux sous le vaste chapeau noir, dans la courte veste, avait à l'ancienne mode un collier de barbe grise cerclant les vives couleurs d'un visage réfléchi. Tel autre paysan, de trente à trente-cinq ans, grand, massif, les yeux très bleus dans le teint bistré, la moustache et les favoris noirs, offrait un exemplaire de parfaite beauté rustique. Et les femmes, aux tailles lourdes, la face attentive et fermée, avaient aussi des yeux très bleus, très noirs, où il eût valu la peine de démêler un assemblage de candeur, de ruse, de volonté patiente, de jalousie et d'orgueil. Abel

et la marquise s'amusaient de ces types. Mais c'étaient eux surtout qu'on regardait. Hommes et femmes restaient bouche bée devant le chapeau vert de la marquise; Abel était suivi de la sympathie étonnée des filles, des femmes jeunes. Et à tous les deux l'hommage de ces simples admirations plaisait.

Parfois on les saluait; parfois aussi, dans la foule, ils remarquaient un visage connu, et, s'il n'était pas de leur monde, la marquise ne lui ménageait pas ses dédains. Sur la grande place, qu'on appelle le square, ils retrouvèrent dispersés au hasard des rencontres, tous leurs amis : les principaux groupes, d'ailleurs, en étaient réunis du même côté du square, près de l'hôtel où tous avaient coutume de déjeuner, ces jours-là, à défaut de maisons amies, en tout cas de remiser voitures et chevaux.

Déjà plusieurs voitures étaient attelées : les cochers finissaient de boucler un trait; ils restaient nu-tête, causant aussi. Tous étaient fils de paysans, et la plupart avaient là quelqu'un de leur village; sur le siège, leur chapeau attendait; ils tardaient à s'en coiffer, jusqu'à la dernière minute : car, le plus souvent, simple

mise bas de leur maître, le haut de forme, à demi chauve de ses soies, les coiffait douloureusement.

Abel avait été entouré ; la marquise bavardait dans un cercle d'officiers, de gens de la ville : elle annonçait pour l'été toute sorte de réjouissances, surtout une « matinée », qui serait prétexte, dans ce pays fanatique de danse, à danser douze ou quatorze heures, tout un après-midi et toute la nuit.

D'un mouvement lent, sur la chaussée, les passants contournaient, examinaient les voitures. On se montrait ces personnages considérables : Paul de Buret, les Terremont, les frères de Risac. La bonne humeur de Paul et sa générosité étaient fort appréciées : mais, plus que ces mérites de caractère, sa très grande fortune s'imposait au respect. Il se détacha des groupes formés près de l'hôtel et remonta le trottoir vers le haut de la place, comme pour rejoindre quelqu'un qu'il avait aperçu. On le vit, un moment après, descendre aux côtés de M. Mascran, le père. Ils descendaient très lentement, l'ancien notaire faisant tous les trois pas une longue pause. Il devait tenir un discours

plein d'énergie, le vieil homme, car ses yeux s'animaient d'une flamme impérieuse ; pour appuyer ses paroles, il avait des gestes presque violents, non pas des mains enfoncées dans ses poches, mais du menton qu'il jetait en avant comme un carnassier qui mord sa proie. Il ne répondait qu'à peine, d'un hochement de sa tête lourde, aux chapeaux qui, à chacun de ses pas, se soulevaient autour de lui. On regardait beaucoup ces deux hommes qui représentaient les puissances les plus estimées, celle de l'argent et celle de l'intelligence. Quelqu'un déclara :

— Voilà les deux maîtres du pays. Mais le marquis n'a que sa bourse : le père Mascran, en plus qu'il est riche, est la plus forte tête d'ici et de tout le département.

La « forte tête » intimidait visiblement la foule. Il n'en était guère, parmi les promeneurs de toute condition, qui eussent supporté certains regards de ces pesants yeux bleus.

Décidément, on partait. Comme le marquis acquiesçait, suivant son habitude, aux conseils vigoureux de M. Mascran, son auto parut, toussant, grondant. Il y eut des saluts. L'ancien

notaire, campé sur ses courtes jambes, contemplait la machine. Une défiance comique, qui semblait celle d'un chat qu'on installe en chemin de fer, tirait sa grosse face colorée en une moue cependant joviale.

— Et vous n'avez pas peur, monsieur le marquis, de trimbaler votre jeune femme dans cette affaire-là?

La voix était retentissante : des rires lui firent écho parmi le cercle des curieux qui environnaient la voiture.

— Mais c'est moi qui n'ai pas peur, monsieur Mascran! dit madame de Buret.

Abel venait de l'installer : ses mains souples, arrangeant les plis du manteau, promenaient sur elle des caresses ingénieuses et satisfaisantes. Elle souriait comme si déjà il eût été son amant.

— Madame la marquise, fit l'ancien notaire, si le ciel m'eût octroyé le précieux bijou de femme que vous êtes, je l'aurais plutôt mis dans une boîte, avec beaucoup de coton, que de m'exposer à en casser quelque chose.

Des rires encore, plus étouffés, approuvèrent cette galanterie.

— Quant à moi, poursuivit M. Mascran, je préfère Chilpéric, mon vieux Chilpéric... C'est mon cheval... Il n'est pas tout jeune...

— Mais c'est un Mérovingien! dit la marquise.

La voiture démarra, et, au même instant, d'un seul élan, emporta le regard éclatant, le rire sonore de la jeune femme.

III

Par les rues où retombait la paix habituelle, et qu'encombraient seulement de fâcheux débris, paille, papiers d'emballage, fruits écrasés, les Mascran, père et fils, regagnèrent silencieux la vieille demeure. Sur le pas des portes, des boutiquiers réparaient le désordre de cette fructueuse journée. Et ce fut ainsi qu'en arrivant à la place de l'Hôtel-de-Ville les deux hommes trouvèrent le quincaillier Vidal très affairé avec ses commis, hâtant la rentrée d'un étalage exceptionnel, instruments aratoires, grillages de toutes formes, rouleaux de fils de fer.

Vidal s'interrompit de gourmander les commis en longues blouses blanches.

— Ah! monsieur Mascran! fit-il.

Abel et son père, occupés chacun de réflexions

fort étrangères à la joyeuse personne du marchand, s'arrêtèrent d'un même mouvement, et l'ancien notaire, tout de suite, eut sur le visage de Vidal un regard malveillant. A l'épanouissement de ce sourire confiant et sot, son scepticisme pressentit une considérable bévue.

— Il faut que je vous remercie encore, avec mes excuses, messieurs : grâce à votre obligeance, j'ai pu payer ce matin ma traite.

— Qu'est-ce qu'il dit? fit le vieux Mascran.

— Je n'ai pas eu le temps de te raconter! répondit Abel. Vidal est venu hier soir, après ton départ pour la Prade, me demander de lui avancer les intérêts de sa reconnaissance Buret.

— Ah! oui, dit M. Mascran.

Il était immobile; ses lourdes paupières s'étaient abaissées sur ses yeux jusqu'à ne plus laisser filtrer qu'un mince rayon bleu.

— Naturellement, je lui ai donné la somme! reprit Abel. C'est peu de chose, mon brave Vidal.

— Possible, pour vous, monsieur Mascran! riposta le quincaillier. Mais pas pour moi.

Et, à la veille d'un jour comme celui-ci, vous m'avez rendu un fier service que je n'oublierai pas.

— Bien, bien! dit Abel. Au revoir!

— Au revoir, messieurs

Le père et le fils poursuivirent leur chemin, silencieux comme avant. Cependant ce court entretien avait réveillé dans l'esprit d'Abel son étonnement de la veille, oublié dans les soucis trop exclusifs de ce jour, les affaires, la conquête de la marquise. En lui laissant ignorer l'emprunt, la reconnaissance, son père l'avait exposé à paraître en cette posture fâcheuse d'un homme, qui, chargé des plus graves intérêts, ne sait pas, dans son étude de notaire, l'emploi des sommes importantes qu'il a reçues pour ses clients. Par son sang-froid il avait su empêcher qu'aucun soupçon ne s'élevât dans l'esprit de Vidal. Mais l'instant avait été désagréable. En se le rappelant, Abel conclut aussitôt qu'il ne fallait pas que pareille surprise se renouvelât, et il décida qu'il s'expliquerait là-dessus avec son père.

Cette décision fut prise avec une promptitude toute instinctive. Elle satisfaisait parfaitement

au besoin de correction absolue qui dominait la nature d'Abel; elle s'était imposée par l'effet d'une irritabilité que l'humeur égale de cet homme n'aurait pas laissé soupçonner, mais qui agissait avec une soudaineté vive, si parfois quelque ennui grave, surtout quelque ridicule, le menaçait. Cependant il y avait en lui une très douce habitude de la vie commode que lui faisait l'activité de son père : — pour M. Mascran tous les tracas des affaires; pour lui, la représentation et les profits. — A la pensée qu'il allait troubler peut-être, par une telle démarche, l'ordre confortable de cette existence, il eut un émoi bref et profond; son égoïsme paresseux, ennemi des embarras, s'épouvanta, et une sorte d'engourdissement le fit hésiter. A quoi bon cette explication qui lui apprendrait simplement ce qu'il savait, — un service rendu au marquis par M. Mascran, un oubli ou une excusable dissimulation du vieillard qui lui avait tu ce service? — Enfin, de toutes manières, à quoi bon infliger à son père le désagrément d'un reproche dont aussi bien cette nature entière pourrait garder quelque rancune?

L'hésitation ne dura pas. Pour tout autre

nom que celui de Buret, la curiosité d'Abel eût été désarmée, sans doute, par son indifférence, par son goût de la vie facile et son respect envers son père. Mais, en ce moment, toute son attention, tout son intérêt étaient trop vivement attirés vers ce nom de Buret qui était celui de la marquise. Il convient d'ajouter que, parmi les idées et impressions qui se succédaient un peu confusément dans son esprit, ce nom de Buret fit apparaître, avec une exceptionnelle énergie, la nécessité de l'irréprochable et constante correction.

Ils étaient arrivés chez eux. Sur le palier du premier étage, s'ouvrait à droite une large pièce simplement meublée de tables et de chaises nombreuses; par deux portes opposées, elle communiquait au cabinet du père et à celui du fils. Comme M. Mascran, l'escalier lestement gravi, entrait dans le sien, il eut un coup d'œil rapide vers Abel, qu'il vit derrière lui, prêt à le suivre. Souvent ainsi, pour lui rendre compte des affaires, pour prendre ses avis, Abel pénétrait dans le cabinet de son père. Rien n'était plus naturel, surtout après cette journée laborieuse de la foire, où, de huit heures à midi, le

notaire avait reçu, sans désemparer, ses clients. Pourquoi donc, sur la face vigoureuse de M. Mascran, y eut-il, à cette simple vue, — son fils derrière lui, — un tremblement, comme celui que le vent d'orage fait courir par les feuilles d'un chêne? Abel vit clairement cette émotion. Cependant, la minute d'après, il doutait de l'avoir vue. D'un mouvement familier, son père s'était écroulé dans le fauteuil de cuir, devant le vaste bureau noir, avec un « ah! » de satisfaction, et il offrait, sur ce même visage puissant et autoritaire, le repos d'un bon travailleur à la fin d'une journée bien remplie. Tout le passé, alors tous les sentiments qu'il avait eus depuis son enfance, crainte, admiration, reconnaissance, respect, s'imposèrent irrésistiblement à l'esprit d'Abel. Son père lui demanda :

— Quoi de nouveau aujourd'hui?

Abel répondit, comme il eût fait une autre fois :

— J'ai deux affaires embarrassantes, où j'ai bien besoin que tu m'aides.

Puis, s'interrompant, avec un sourire de confiance qu'encourageait ce milieu familier, — les cartons poussiéreux tapissant les murs, la

cheminée et le plafond noircis par les feux intenses de l'hiver et par la fumée perpétuelle du tabac, la table chargée d'un désordre de papiers et de livres, — Abel sollicita l'explication, sûr, à ce moment, qu'elle serait la plus simple et la plus satisfaisante du monde.

— Dis-moi, sans reproche, tu aurais peut-être dû me mettre au courant de cette affaire de Vidal : la reconnaissance signée de Paul. Quand Vidal m'en parla, hier soir, je fus d'abord ahuri, et, pour un peu, il aurait compris que je ne savais rien de ces quarante mille francs prêtés à Paul.

Son pot à tabac entre les genoux, M. Mascran bourrait sa pipe, et il regardait les cendres de l'hiver amoncelées dans le vaste foyer de la cheminée.

— Bah! fit-il.

Il replaça le pot sur la tablette de la cheminée et frotta une allumette.

— Mais, reprit Abel, cet argent avait passé par mes mains. C'était le produit de la vente du pré de Vidal, dans la liquidation qui suivit la mort de sa femme. La liquidation terminée, j'avais toute raison de croire que

Vidal avait reçu cet argent et donné décharge. Cela remonte à quatre ans !

— Eh bien! fit M. Mascran, qui n'avait cessé de contempler en fumant les cendres du foyer, c'est tout à fait ainsi que les choses se sont passées. Seulement, il fallait de l'argent au marquis pour la succession Tourdes, sans doute pour les droits de mutation, et j'ai proposé à Vidal, qui ne savait que faire de ses quarante mille francs, de me les donner pour le marquis... Comment ne l'as-tu pas su?... Tu devais être absent... oui, il me semble, c'était l'hiver, tu étais à Cannes... Ma foi, j'ai oublié de te le dire à ton retour. J'avais bien d'autres soucis en tête, et cela était de peu d'importance.

Il avait parlé d'un ton uni, comme il convenait pour une opération qui n'était en effet que de peu d'importance. Abel se sentit pleinement satisfait. Tout cela était aussi simple et naturel que possible. Le vieillard, qui avait tiré quelques rapides bouffées, cracha parmi les cendres, et reprit :

— Oui, je me rappelle très bien... Tu venais de partir, et Henri avait justement un peu de

fièvre. Sa mère s'inquiétait : elle vint me demander s'il ne fallait pas appeler le médecin. Puis Vidal arriva avec sa décharge. Je lui fis la reconnaissance que le marquis avait signée d'avance... Il neigeait très fort... Henri eut alors la rougeole...

Abel se souvenait à merveille de ces circonstances : sa fugue annuelle vers la Méditerranée, et, pendant son absence, la maladie de son fils, dont il n'avait eu qu'au retour, toute inquiétude passée, la révélation entière. Il se souvenait aussi de sa vague honte, lors de ce retour, à écouter, soit de sa femme, soit de M. Mascran le récit des heures de peine vécues par eux au chevet de l'enfant, tandis que lui-même vivait loin d'eux des heures de plaisir. Cette honte lui revenait maintenant. Une honte plus forte le troubla : comment se permettait-il, à propos de cette opération si simple, le doute le plus léger sur ce père, qui alors, à sa place, avait veillé sur son enfant et pris soin de ses affaires? Il y eut en lui un mouvement d'humilité et de regret.

— En somme, c'est ma faute si je ne sais rien de cette affaire! déclara-t-il en riant un

peu. Je te demande pardon. D'ailleurs, l'essentiel était que Vidal ne vît pas que je ne savais rien. Il n'a rien vu.

Tout de suite, pour effacer dans l'esprit de son père, et surtout dans le sien, cette mauvaise impression, il parla des affaires du jour. Pendant plus d'une heure, M. Mascran lui dispensa, avec sa coutumière précision, les bienfaits de son savoir, de sa vaste expérience, singulièrement inclinée d'ailleurs vers la ruse plutôt que vers la nette simplicité, et vers les solutions qui préparaient obscurément des difficultés nouvelles, plutôt que vers celles qui terminaient tout. Abel l'écoutait encore quand Antoine annonça le dîner.

Le temps de passer dans son cabinet, Abel, en descendant, entendit vers la salle à manger des exclamations de joie. Il reconnut, en approchant, le rire sonore de son père, la voix de sa femme, les cris aigus des enfants. Ouvrant enfin la porte, il aperçut, devant la table, madame Mascran debout, qui balbutiait confusément, les enfants collés à elle, M. Mascran, les mains derrière le dos, secouant la tête, avec des gestes de fausse colère et de protestation.

— Oh! Abel, voyez ce que je viens de trouver... N'est-ce pas que cela ne vient point de vous?

Elle tenait dans ses doigts un long billet bleu, et les enfants répétaient :

— Mille francs. papa!... c'est un billet de mille francs qui était sous la serviette de maman...

Ils disaient : « mille francs », avec respect, car leur mère les élevait, comme elle avait été élevée, dans la dévotion de l'argent.

— Certainement non, cela ne vient pas de moi! répondit Abel.

Il désigna son père d'un signe affectueux.

— Oh! je savais bien! fit madame Mascran. Vous êtes trop bon, mon père. Pourquoi un si beau cadeau? Ce n'est pas ma fête.

— Il faut bien que vous profitiez, vous aussi, de cette bonne journée, dit rondement M. Mascran. Vous aussi, vous avez bien travaillé : votre déjeuner était parfait.

Il coupa court aussitôt aux remerciements éperdus de sa belle-fille :

— Allons, à table! à table! Le déjeuner était parfait; mais il est loin!... Et puis il faut que

je parte de bonne heure pour la Prade... d'abord parce que je veux me coucher tôt, ensuite parce que je vous enlève vos enfants.

Les cris de joie d'Henri et d'Anne accueillirent cette parole, promesse d'une fête toujours désirée : madame Mascran ne consentait à quitter la ville, c'est-à-dire à s'éloigner d'Abel tout le jour, qu'à la mi-juillet; s'en aller ainsi le soir, seuls avec leur grand-père, et durant le trajet, au trot régulier de Chilpéric, se bercer du mouvement de la voiture, des récits plaisants ou sombres du vieillard; puis, à la Prade, s'endormir dans les chambres si fraîches, se réveiller le lendemain dès l'aube, et se promener, la main dans celle de M. Mascran, par les prés, les bois, à travers l'allégresse de la lumière matinale et des chants d'oiseau, tout ce temps enfin être choyés, gâtés, loin des yeux sévères de l'Allemande, par Isabellou, la « castillère » [1], gardienne et gouvernante de la maison, c'était la partie de plaisir que les enfants préféraient à tout.

Abel s'était bouché les oreilles, riant.

1. « Gardienne du château », femme de charge.

Madame Mascran, de nouveau, se perdit en effusions de gratitude, et, de nouveau aussi, son beau-père l'arrêta :

— Préparez leur baluchon, dit il à l'Allemande.

Comme tous les enfants, Henri et Anne appréciaient vivement les mots d'argot populaire : « baluchon » redoubla leur joie. Parmi leurs rires, celui de M. Mascran le père, et les paroles empressées de madame Mascran, le dîner se poursuivit. Abel ne disait rien, mais ses yeux bleus, un peu ternes quand son désir de plaire aux femmes ne les animait point, s'étaient attendris. Ce qui précipitait les phrases abondantes et maladroites de madame Mascran, le même sentiment renouvelé de gratitude, la même émotion vive le transformait : il y avait en lui une joie, simple autant que celle des enfants, telle qu'il l'avait connue, jadis, lorsque, enfant lui-même, il sentait tout à coup une amitié chaude contre son cœur, ou surtout lorsque de beaux élans l'emportaient à s'offrir, à se donner aux êtres aimés. Son égoïsme, plus tard, avait désappris, jusqu'à les mépriser, ces ivresses sentimentales. C'était

pourtant à cette heure une griserie de cette sorte qui tremblait dans ses yeux, et, s'il n'avait plus les mots pour la manifester à la manière de sa femme, son silence lui laissait aussi forte, plus forte peut-être, la sensation même.

Après le retour sur soi et sur les torts de son égoïsme, que lui avait imposé l'explication de M. Mascran, les bontés du vieillard portaient en lui des coups pénétrants.

Là, nulle comédie de langage, nul étalage de mots : des réalités, de celles qui prouvent. Pour sa belle-fille, pour ses petits-enfants, pour son fils, cet homme qui aurait eu le droit de s'absorber dans le travail et le souci des affaires, trouvait, comme pour se distraire, à donner encore de lui-même, de sa peine, de son temps, de son argent. Tout cela, Abel en était si directement touché, par delà les défenses ordinaires du scepticisme et de l'habitude, qu'il restait occupé uniquement à sentir : ses regards étonnés, heureux, allaient de ses enfants, de sa femme, à son père. Et toujours à cette joie se mêlait ce regret : « Comment ai-je pu m'irriter, si peu que ce fût, contre lui, pour cette misère, un prêt, un emploi d'argent que je lui

reprochais de m'avoir laissé ignorer, sans m'être demandé d'abord si ma propre faute n'était pas cause de mon ignorance. »

Comme beaucoup de caractères dont l'inconsistance dépasse l'ordinaire, Abel avait besoin pour se trouver à l'aise pleinement, même dans un plaisir présent, d'être assuré de le prolonger dans un autre plaisir très prochain. Si heureux de constater, comme s'il la découvrait, la générosité de son père, il porta cette joie à sa perfection en se souvenant qu'il allait avoir au cercle une soirée de précieux divertissement, les émotions et peut-être les profits de la plus forte partie de l'année. Un frisson d'allégresse courut en lui. A ce moment, il achevait un blanc de volaille, en chaud-froid, dont la sauce, prise en gelée et criblée de légumes, acheva son délice, et il exprima cet état superlatif de tout son être en s'écriant :

— De ma vie, je n'ai rien mangé de comparable à ce chaud-froid!

Madame Mascran rougit : toute la gaieté de la famille dériva en exclamations de gourmandise satisfaite.

— Oui, conclut M. Mascran; mais le chaud-

froid demande le bourgogne. Sur cette froidure, qui est bien bonne, c'est vrai, il faut se réchauffer avec un grand coup de chambertin. Reste-t-il pas une bouteille qu'on n'a point débouchée ce matin?

Il restait une bouteille. M. Mascran força sa belle-fille à laisser emplir son verre; quant à ses petits-enfants, il les fit boire dans son propre verre, qui était large et haut : avec quelques grimaces, les enfants déclarèrent que « c'était comme du feu ». Du feu, en effet : Abel le sentit dans ses veines, alerte et fort. Il posséda la vie, alors, d'une étreinte puissante et sûre. Comme il eût voulu sans attendre, et non pas dans huit ou quinze jours, mais ce soir même, le glorieux, le savoureux triomphe, — la marquise dans ses bras, cette chair éclatante sous ses baisers, toute à lui !...

Chilpéric, aux cris d'encouragement des enfants, entraîna la voiture un peu plus lourde que d'habitude, où Henri tenait le bout des guides, assis entre les jambes de son grand-père. Aussitôt Abel fut impatient de partir pour le cercle. Sa femme, qui vit cette impatience, se serait bien gardée de rien faire pour le retenir.

Elle était, d'ailleurs, enchantée du cadeau de son beau-père, et elle en dit les raisons à Abel :

— Nous avons eu de grosses dépenses, ce mois-ci, beaucoup de dîners, et tu sais que la viande de boucherie, la volaille ont augmenté depuis l'hiver : j'étais un peu gênée, j'aurais dû demander de l'argent à ton père, et cela m'ennuie tant!... Quand il m'a donné, au commencement de chaque mois, les quinze cents francs pour la maison, lui qui paie encore le vin et le chauffage, il me semble toujours que c'est ma faute si je ne peux pas joindre les deux bouts... Cependant je regarde à tout. Enfin, heureusement, je suis hors d'affaire, grâce à ces mille francs.

Elle tournait et pliait dans ses doigts le billet bleu avec une touchante volupté. Abel respecta sa joie. Et, satisfait de la laisser si contente, il s'en alla, léger, heureux, vers le cercle.

On avait joué la veille, mais médiocrement : — le poker habituel. — Le marquis de Buret avait bien proposé une banque : les pontes manquaient, surtout les plus enragés, deux propriétaires d'un arrondissement voisin, le vieux de Maltiges et le comte de Chatignay,

colonel retraité, ainsi qu'un riche marchand de fromage, Jean Saffre. En arrivant, Abel les aperçut. Ils se saluèrent joyeusement.

— On vous attend! le colonel met cent louis en banque, dit Saffre tout de suite.

Saffre, grand et lourd, avait des yeux verts, intelligents et mauvais, dans un teint très sombre, la courte barbe et les cheveux extrêmement noirs. Il passait pour le plus fort buveur du pays, et cette vertu jointe à son habileté commerciale, à son flair, à son dédain des ordinaires scrupules, en faisait un personnage éminent qui préférait sans doute à l'estime de ses compatriotes leur crainte. Sur la cheminée, où il s'appuyait, un « demi » était déjà presque vide. On l'avait vu, un même soir, en absorber, très calme, une vingtaine. Au jeu, il était hardi, et par là il se faisait apprécier des habitués du cercle, presque tous d'une éducation très différente, qui le méprisaient vaguement et ne l'auraient jamais reçu chez eux.

Abel serrait des mains. Les sympathies qui l'accueillaient avaient peut-être, ce soir, une vivacité plus active que de coutume, ou bien c'était lui-même qui s'offrait à elle plus libre-

ment : il les sentait neuves et précieuses, comme il avait senti la bonté de son père. Une force subtile et douce allégeait ses membres. Par les larges portes-fenêtres de la salle de jeu, le jardin du cercle, dans l'ombre, mais animé des causeries de quelques consommateurs, plus loin les lumières de la place avaient une vie amicale. Il avança jusqu'au pas d'une porte et regarda cette nuit. Le plaisir du jeu qui l'attendait tout de suite, la possession de madame de Buret qui l'attendait un peu plus tard, le plaisir de sa vie même exaltée, vibrante, bouillonnèrent en lui. Il se retourna, impatient.

— Eh bien, colonel, commençons-nous?

Des voix répétèrent à travers les salles : « On va commencer la banque... » Mâchonnant son cigare, Chatignay s'installait, droit et raide, au milieu de la longue table préparée : il avait gardé, de sa vie militaire, cette raideur assez commune chez les anciens officiers, et aussi une sveltesse qu'il entretenait par la chasse et le cheval. Son visage très affable, avec un long nez sur la courte moustache, et ses yeux souriants attestaient l'équilibre d'un caractère admirablement indifférent, et d'une santé qu'au-

cun accident n'avait jamais troublée. Près de lui, Maltiges était déjà à grogner : il grognait sur l'installation du jeu, la table trop longue, la lumière mal répandue ; sa face très large, salie de barbe rare, telle que le mufle d'un dogue qui eût été vilain, se plissait, et sur un ventre ridicule, tout rond, comme postiche, ses mains aux ongles noirs se crispaient ; par instants, il se grattait rageusement la tête. On ne prenait point garde à ses grognements : outre qu'on y était habitué, l'émotion, à cette heure, eût suffi à distraire. Pour tous ces hommes, citadins ou propriétaires de la campagne, avocats, médecins, fonctionnaires, marchands, rentiers, hobereaux, cette partie offrait le régal rare, attendu, en somme, d'une année à l'autre : on jouait, sans doute, les soirs des autres foires ; mais une tradition réservait pour celle de juin la vraiment belle partie. Chacun le savait, et chacun aussi aimait à rappeler telle de ces nuits de juin, vingt ans plus tôt, où l'oncle du marquis de Buret, le fameux Buret-Tourdes, avait perdu cent cinquante mille francs. Le chiffre était certain ; on le citait avec quelque orgueil : pour un peu, on l'eût mis dans le guide avec la

biographie des enfants célèbres de la ville, un intendant et un juriste, et le récit d'une défense héroïque contre les protestants.

Chatignay regardait autour de lui, attendant que tout le monde fût prêt. Les chaises, les fauteuils contre la table avaient été tout de suite occupés par les vrais joueurs; debout, en un cercle qui se faisait de plus en plus épais, les simples amateurs, les curieux épiaient les yeux souriants de Chatignay : Abel s'était mêlé à eux. Il n'aimait point à ponter. Il se réservait pour la banque; et il voulait seulement observer comment s'ordonneraient les fantaisies de la chance pour ou contre Chatignay.

Sans quitter son cigare, qui lui faisait une voix nasillarde et toussotante, Chatignay prononça enfin :

— Messieurs, faites vos jeux.

La partie s'engagea assez vivement, puis, sur des coups favorables à la banque, il y eut de la timidité chez les pontes. Les tableaux ne dépassaient guère quinze, vingt louis chacun. Le banquier ramassait à droite, puis à gauche, ou, perdant un coup, se refaisait sur le suivant. Après une demi-heure, les différences étaient

insignifiantes : un inspecteur des contributions fut admiré d'avoir gagné cent francs. Le vieux Maltiges parla de s'en aller. Abel tirait ses longues moustaches : il s'irritait du temps gaspillé, et que Chatignay, ne gagnant et ne perdant pas, fût obstiné à sa banque. Mais Chatignay tint à épuiser les cartes.

Cependant, quand la banque fut de nouveau mise aux enchères, Abel qui avait d'abord poussé contre Maltiges, cessa tout à coup. Il se rappelait, de l'année précédente, que son enchère avait été couverte précisément par Maltiges, lequel perdit terriblement, tandis que lui-même, prenant la banque aussitôt après, avait eu une série de mains fructueuses. Maltiges n'avait-il pas alors le même gilet blanc, et, à la boutonnière où passait la chaîne, la même petite déchirure? N'était il pas à la même place, à gauche du banquier, et, pour prendre le fauteuil, n'était-ce pas d'un geste pareil, les deux poings sur la table, qu'il avait soulevé sa grasse personne? Ces faits exactement reproduits rétablirent dans l'esprit d'Abel la réalité complète de l'année précédente, la perte de Maltiges, ses propres gains qui avaient succédé.

Tout de suite, en effet, Maltiges perdit. Saffre n'avait pas cessé de ponter; Chatignay, sur l'autre tableau, soutenait les enjeux : en cinq coups la banque sauta, et, remise, sauta encore. On s'était animé. Maltiges jurait contre le sommelier qui lui avait servi une glace insuffisamment froide. Saffre, près d'Abel, lui dit :

— On va s'amuser...

Son regard proposait une lutte. L'amour-propre d'Abel se ramassa, comme un muscle qui se tend. Et, entre deux grognements de Maltiges, il dit de sa voix lente et basse :

— Je mets trois cents louis.

Enfin! Il s'était assis dans le fauteuil de paille; il tirait de l'étui un cigare, que longuement il allumait, puis, l'œil vague, il fumait, un moment, tout en battant les cartes. Chacun de ses gestes avait eu une perfection d'élégance; il le savait et il en jouissait délicatement, de même que des regards par où tous ces hommes, autour de la table, reconnaissaient, étudiaient, admiraient cette élégance. Il y était d'ailleurs assez naturellement aisé, il était assez sûr de lui, pour que ni la conscience de son mérite ni l'admiration de ce public ne lui fissent exagérer

jusqu'à l'affectation les mouvements paresseux de ses mains longues et blanches, l'immobilité de sa tête, l'atonie recueillie de ses yeux. En lui-même, il sentait ses nerfs frissonner, bourdonner d'attente devant l'inconnu du hasard. Il était indifférent tout à fait, en cette minute, au gain ou à la perte : il frémissait seulement de l'émotion qui allait le posséder.

On passa les cartes. Il trouva courageux de faire couper par Saffre, qui s'était assis, attentif et résolu, en face de lui. Puis, avec la même lenteur lassée que pour allumer son cigare, il donna. Ce fut une série de secousses violentes et rapides. Des abatages, des six, des sept, un tirage à cinq, qui réussit : en moins d'un quart d'heure, il avait ramassé à droite, à gauche. Brusquement les enjeux des pontes découragés tombèrent à quelques louis.

Chatignay déclara :

— Je n'ai jamais vu pareille veine !

— C'est dégoûtant ! grogna Maltiges.

Cependant Saffre se leva, disant simplement :

— Zut !

Abel alors, comme pour constater cette défaite et sa victoire, prononça :

— Messieurs, il y a une suite...

Il prit les billets et l'or étalés devant lui, une douzaine de milliers de francs, et sortit sur la terrasse, vide maintenant. Il s'était fait apporter une citronade, il buvait à petites gorgées. Il avait au cerveau, dans tous ses membres, dans son cœur même, une ardeur singulière; mais cette ardeur toute sèche ne le sollicitait plus, comme avant la partie, aux émotions violentes; elle lui donnait, au lieu de la conscience d'une personnalité exaltée, le sentiment d'une satiété trop vite venue, comme si ses forces, non son désir, eussent été épuisées. Il resta un moment à subir ce malaise qu'il n'avait d'ailleurs aucunement l'envie d'analyser. Il continuait de boire, et regardait les lumières de la place, les terrasses vivement éclairées des cafés. Des images, des idées s'assemblaient, à leur gré, dans son esprit : toutes, elles étaient de cette sorte particulièrement désagréable et pénible même, qu'on a dans la fièvre morne d'une insomnie... C'était fini, c'était déjà fini, et ce n'était que cela! Par trop de chance, il avait étouffé l'entrain des adversaires, et eux, en se retirant, enlevaient tout aliment à son désir. Il

ne voyait que cela : maintenant la partie était achevée ou bien se traînerait lamentablement.

Onze heures venaient de sonner. Faudrait-il donc rentrer? Il n'avait nulle envie de dormir. Sa femme s'éveillerait, à son arrivée, comme elle avait coutume. Des images disgracieuses, ridicules, surgirent devant ses yeux : madame Mascran se coiffait très mal pour la nuit, ses cheveux peu abondants diminués encore par une natte qui les tirait en arrière; il vit le front ainsi dénudé. les yeux ahuris, le visage trop pâle. Et cette vue l'irrita extrêmement. Tout ce qu'il connaissait d'excellent ou de profitable dans le bon sens et le dévouement de madame Mascran disparaissait. Il compara à ce visage disgracié la beauté de madame de Buret. Mais. précisément, ce fut dans la même intimité de chambre conjugale que se dressa cette autre image, la flamme des yeux plus veloutée sous les cheveux dénoués, la chair des épaules brillante et douce, avec, près d'elle, l'honnête et solide carrure de l'époux. Les dents d'Abel grincèrent; de dépit, il eut des gestes saccadés et sots : son coude fit rouler à terre son chapeau, son pied heurta une chaise qui tomba

bruyamment Il se reprit, avec un rire bref. En somme, cette image n'avivait que mieux son désir.

Mais d'autres images, pénibles encore, défilèrent. Il vit sa femme trouvant des raisons péremptoires pour empêcher son voyage à Luchon. Il aperçut que les affaires en train, celles qui exigeaient sa présence, le pourraient retenir. Il fit un effort d'examen, il chercha, pour les vaincre, à préciser ces difficultés, disant toujours : « Ceci, mon père le fera » ; et soudain, alors, avec cette précision qu'il voulait donner à sa pensée, l'histoire brève de la reconnaissance Buret se présenta entière et nette. Elle n'avait guère occupé en deux fois plus d'une heure de son existence : la veille, la démarche de Vidal ; ce jour même, après la rencontre du quincaillier, l'explication avec M. Mascran ; Abel en voyait clairement tout le détail, entendait toutes les voix, la sienne, celle de Vidal, celle de son père, retrouvait exactement ses impressions. Mais, dominant, puis absorbant tout, ce fut un seul souvenir, le souvenir d'une seule minute, qui lui parut enfermer toute l'histoire ; un éclair lui sautait

aux yeux : dans la nuit, il vit, il vit avec la certitude de l'évidence, le frisson de peur qui avait couru sur le visage de son père tourné vers lui, comme il le suivait dans son cabinet. Tout le reste n'était rien; il n'y avait plus que cela : M. Mascran avait tremblé parce que son fils avait découvert cette reconnaissance. Abel tressaillit. L'éclair avait été si brusque, si intense, qu'il restait aveuglé, étourdi ; il y avait dans cette affaire Buret une réalité fâcheuse, plus que fâcheuse, vilaine. C'était cela, l'éclair, la vérité. Et c'était intolérable.

« Quoi! comment? pourquoi? » se demanda Abel. L'insuffisante révélation l'exaspérait en l'épouvantant. Mais déjà la lumière rapide et vive avait disparu; ce n'était plus en lui que pénombre, puis obscurité, ténèbres. Cessant de subir la violence de cette lumière, Abel s'estima raisonnable : il rassembla sagement tous ses autres souvenirs; il se rappela les réponses si simples de son père, la prudence si connue de M. Mascran et son habileté; de tout le poids de ces certitudes, il écrasa en lui l'illusion mauvaise, qui lui avait fait entrevoir une autre

réalité. Il n'eut un peu de trouble encore qu'en se remémorant les dernières bontés de son père, le cadeau à madame Mascran, les enfants emmenés à la Prade. Contre ces bontés même, une défiance ne se levait-elle pas en lui sournoisement? N'était-il pas étonné qu'elles eussent été accumulées ce soir, juste après l'explication? N'apercevait-il pas enfin que peut-être elles préparaient ce résultat qu'elles avaient atteint, de faire disparaître tout soupçon? Cette fois, il s'indigna contre lui-même :

« Je n'y suis plus!... Cette citronade gâte ma digestion, ou bien c'est la partie trop rapide qui me porte au cerveau... »

Il rentra dans la salle. Au silence qu'il y trouva, il comprit que la partie était sérieuse. Saffre, à sa troisième banque, commençait à se refaire d'une perte abondante. Abel s'assit, et se mit à ponter. Reprenant contre Saffre la lutte qui lui avait été si favorable, il voulait de nouveau la mener rude et prompte. Il perdit, tout de suite, tout son gain; avant que la banque fût achevée, il avait même perdu de son argent. A son tour, il prit la banque. La nuit s'avançait. Toute la ville reposait mainte-

nant dans le silence et dans l'ombre. Autour de la table une douzaine de joueurs seulement étaient restés : sur tous ces visages, la lumière tombant crûment des lustres, absorbée par le tapis vert, plaquait des ombres dures, se décomposait en teintes cadavériques. Cette lumière de gaz était chaude extrêmement. Malgré l'ouverture des portes-fenêtres, l'air devenait brûlant : Abel dut essuyer son front mouillé de sueur. D'ailleurs il offrait à tous les regards la même impassibilité souveraine qu'au début de la soirée, mais où il n'avait plus à dominer un tumulte intérieur. La fièvre qui le brûlait le laissait lucide, dédoublait étrangement sa personne. Il désirait les émotions de sa première banque, celles qui avaient été trop promptes, qu'il n'avait pu savourer. Mais dans l'alternance des pertes et des gains, où tour à tour il voyait la masse des billets et de l'or s'éloigner de lui, puis revenir, il restait inassouvi, presque indifférent. Et cependant, avec le malaise de son désir qui se fatiguait sans se satisfaire, il se déroulait en lui une chaîne lourde, grinçante. de pensées : parmi l'incohérente succession de tous les souvenirs désagréables, de tous

les pressentiments d'ennuis, les uns et les autres si menus, mais défigurés, grossis, le visage de Vidal surgit encore.

Cette fois, ce ne fut pas, comme sur la terrasse, le retour saisissant d'une impression instantanée, le souvenir du regard de M. Mascran, de sa peur, de ce qui avait paru être une peur; — ce qui revenait à l'esprit d'Abel dans le malaise de tout son être, c'était simplement une circonstance qu'il sentait déplaisante : Paul de Buret, l'ami, le client, dont il connaissait dans le détail toutes les affaires, lui avait tu cet emprunt. M. Mascran avait oublié, soit! Mais comment Paul avait-il oublié aussi? C'était Paul cependant, bénéficiaire du prêt, qui en payait les intérêts. Et ces deux mille francs, chaque année, étaient par lui versés aux mains de M. Mascran, chez qui Vidal venait toucher. Pourquoi Paul n'avait-il jamais parlé de ce versement? Abel s'en étonna, s'en irrita... Sans doute, il trouvait son plaisir à n'être notaire que le moins possible. Mais, en ce moment, au souvenir du rôle piteux que cette stupide affaire avait failli lui donner devant ce sot bavard de Vidal, son amour-propre s'en prenait au mar-

quis : lui, lui seul était responsable, puisque M. Mascran, question réglée, devait être excusé.

La colère précipita un peu les gestes de ses doigts. Justement Saffre abattit deux, trois fois : il avait remarqué la nervosité d'Abel, et comme, sur le dernier coup, la banque était près de sauter, il manifesta bruyamment :

— Le banquier a peur… c'est bon signe !

Cette provocation de la sorte la plus vulgaire eut ses effets habituels. Un instant, toute la personnalité d'Abel fit bloc, s'amusa prodigieusement que cet être douteux eût la prétention de lui faire peur. Peur à lui, ce Saffre, comme sans doute à tels de ses rivaux, dont il fixait les prix, à ses vendeurs, les fermiers et propriétaires, qu'il menaçait de laisser avec l'embarras de leurs produits, à ses acheteurs, qu'il tenait par un habile système de ventes à crédit ! — Tout le pays avait connu l'aventure du plus ancien négociant en fromages, du chef de la vieille et bonne maison Couderc, forcé, par les mauvais tours de Saffre, à une alliance, où le nouveau venu entendait se donner un faux brillant de probité. On avait plaint Couderc, méprisé Saffre un peu plus ; Abel, les yeux sur

les yeux du marchand, se rappelait cette histoire.

— Peur de vous, monsieur Saffre? fit-il avec un sourire. Je ne m'appelle pas Couderc.

Cette parole fut rudement approuvée, autour de la table. Saffre protestait :

— Oh! Couderc!... Il a fait ce qu'il a voulu, Couderc.

D'ailleurs, parmi les rires, où, toute politesse tombée, ces hommes se soulageaient de leurs rancunes contre le redoutable parvenu, Abel confirma la victoire de sa vanité et sa réelle défaite en disant :

— Chatignay, prêtez-moi cinq cents louis. Je remets la banque.

La lutte recommença. Il apparut tout de suite qu'elle serait désastreuse pour Abel. Il fut le dernier à le comprendre, lorsque sa perte était énorme. Il avait mis tout son effort à dominer la chance contraire, et il se maintint vraiment beau jusqu'à la fin. Tandis que Saffre entassait les gains, il ne cessa de l'accabler : avec les plaisanteries qui sont de tradition à ce jeu, il rappela tous les potins, toutes les mauvaises histoires qui couraient sur le marchand.

Les autres joueurs riaient; mais il n'échappa point à Abel que, sur sa déveine persistante, tous, pour en profiter, avaient fortement grossi leurs enjeux. Vers trois heures, il perdait plus de cinquante mille francs. Il se déclara fatigué : cette fois, Saffre se contenta, sans aucune remarque, de ramasser son argent.

IV

Dans la ville, madame Mascran était des trois ou quatre femmes de qui l'on disait qu'elles « voyaient » tout le monde. Tenant au Palais par la fonction de son mari, elle avait des relations avec les femmes de magistrats, et, par elles, avec les femmes de tous les fonctionnaires, même avec certaines préfètes, « du moins celles qu'une éducation possible faisait accepter ». Recevant beaucoup, elle était recherchée en outre par le groupe nombreux, homogène, des ménages et des célibataires du régiment.

Par cette quantité de visites à recevoir et à rendre méthodiquement, il ne lui restait pas l'abondance de loisirs qui est cause, dans ces petites villes, que les femmes se retrouvent

chaque jour plusieurs heures et forment, suivant leurs affinités, des cercles parfaitement indépendants. Elle passait d'un cercle à l'autre, sans s'arrêter dans aucun. Il plaisait à Abel qu'il en fût ainsi.

Cependant elle avait une intimité, mais qui était celle de toute la ville, dans la personne d'une vieille fille aux yeux vifs et aux mauvaises dents, mademoiselle Devaluy. Chaque après-midi ou chaque matin, mademoiselle Devaluy apparaissait. Et, de madame Mascran comme de tant et tant d'autres amies, elle était habituée à un sourire quand elle arrivait, à des efforts pour la garder encore, quand elle voulait partir : car à la femme du notaire, à toutes les femmes de la ville, elle distribuait, chaque jour, heure par heure, le merveilleux antidote de l'ennui, les nouvelles qu'elle était toujours la première et la seule à savoir, — douceurs pour les vanités souffrantes, friandises pour les curiosités, quelques méchancetés acides pour certaines envieuses.

— J'admirais ce coussin, dit-elle à madame Mascran qui la trouvait plantée près de la cheminée dans le salon trop plein.

— N'est-ce pas qu'il fait bien?

— Je l'avais vu quand vous y travailliez; mais je ne croyais pas qu'une fois achevé il serait si joli.

Dernière des œuvres de tapisserie qui occupaient les soirs de madame Mascran, le coussin offrait un bariolage criard de jaunes, de verts et de roses. Après de copieuses louanges, mademoiselle Devaluy demanda, très intéressée, comment se portait Abel.

— Mais bien, lui répondit-on. Il est rentré un peu tard, cette nuit. Vous savez, après les jours de foires, ces messieurs font leur partie au cercle avec tous leurs amis des environs. Mais, ce matin, il était à son cabinet à l'heure ordinaire.

— Ah! fit mademoiselle Devaluy.

Elle eut une petite pause et regarda madame Mascran, dont la large figure avait sa pâleur coutumière, et les yeux doux, leur habituelle inertie.

— Je ne vous ai pas aperçue, ce matin, à la messe : je me demandais si vous étiez souffrante... ou monsieur Mascran... ou les enfants... ils vont bien?

— Oui. Ils sont partis hier soir avec leur grand-père, pour coucher à la Prade, enchantés, comme toujours... La messe? oh! tout simplement, je suis allée à celle de huit heures. J'ai paressé; j'étais lasse : tout ce monde, hier...

Mademoiselle Devaluy avait ouï dire des merveilles du déjeuner; elle les rapporta fidèlement, puis, tout de suite :

— Aimiez-vous la toilette de la marquise?

Madame Mascran ne l'avait pas aimée : il n'arrivait guère qu'elle appréciât ni les robes ni les chapeaux de la « femme la plus élégante du pays ». Mademoiselle Devaluy fit préciser la critique, suivant son habitude, en la combattant à peine. Elle conclut elle-même :

— Ah! par exemple, je n'ai pas trouvé de très bon goût son manteau pour l'automobile, tout rouge : ça tire l'œil. Il paraît que c'est très chaud : du drap de soldat, une pièce qu'elle a eue pour rien, et où il lui reste encore de quoi garnir plusieurs fauteuils.

Madame Mascran prit plaisir à marquer par des comparaisons sa supériorité sur la marquise, qui n'était pas une « femme sérieuse ». Mademoiselle Devaluy connaissait ce jeu, et toutes

ces histoires qui ne se renouvelaient guère. Cependant elle écouta, et son attention était si sincère qu'on l'eût pu croire encourageante. Seulement, à une fin de phrase, elle glissa :

— Madame de Nérandières était à la messe, et madame Sarban aussi. Elles se sont à peine saluées.

La querelle de la « colonelle », madame de Nérandières et de la « sous-intendante », madame Sarban, amusait et passionnait tour à tour la ville. Le colonel de Nérandières, vieux garçon, avait épousé, l'année d'avant, à cinquante-deux ans, une jeune fille, pas toute jeune, du pays, mademoiselle de Malissier, et, très lié jusque-là avec les Sarban, — on disait même trop lié, — il avait d'abord continué ces relations après son mariage. Puis, sur une lettre anonyme avisant sa femme qu'il avait été l'amant de l'intendante, des scènes s'étaient succédé, connues, grossies par toute la ville. Sous un prétexte, — le petit chien de la colonelle mordu par le gros chien de la sous-intendante, — il y avait eu comme une brouille entre les femmes. Madame Sarban avait poussé son mari à solliciter un changement; mais Sarban, placide, —

et acoquiné, disait-on, avec une petite modiste, — ne voulait rien entendre. On en restait là. La ville observait. Les deux femmes se déchiraient à toute occasion. Lorsque, dans un salon, personne ne savait plus que dire, c'était une ressource de demander :

— Quel est le dernier tour de la colonelle ou de la sous-intendante, ou de toutes les deux?

Cependant la rupture n'était pas complète : réduites à n'être qu'officielles, du moins les relations duraient.

— Mais je ne crois pas, ajouta mademoiselle Devaluy, que la sous-intendante soit invitée à cette partie qu'organisent les Nérandières, pour visiter les ruines de Tresles. Il y aura plusieurs de ces dames du régiment, mais pas toutes, précisément pour qu'on ne soit pas obligé d'avoir les Sarban.

— Nous sommes invités, fit madame Mascran; mais je ne sais pas ce que nous ferons. Je n'ai guère envie d'y aller : des ruines, cela n'est pas bien intéressant, et Abel ne m'a rien dit.

Sur ce nom d'Abel, qui revenait à l'improviste, mademoiselle Devaluy regarda de nou-

veau, avec une espèce de fixité, madame Mascran. L'envie de s'informer était combattue chez elle par la crainte de déplaire : l'envie triompha.

— Vous savez qu'il est le héros du jour, dit-elle enfin.

— Qui? mon mari? pourquoi?

— Eh bien, une telle perte supportée avec un tel sang-froid! Et même, c'était mieux que du sang-froid : il a amusé tout le monde aux dépens de monsieur Saffre; il a eu des mots terribles.

Madame Mascran devait à l'épaisseur de sa peau, à ses yeux très myopes, à sa bouche trop mince et rentrée, une immobilité de visage où ses émotions, qui étaient parfois violentes, ne paraissaient jamais. Aux premières paroles de mademoiselle Devaluy, sa jalousie s'était vivement inquiétée. Une perte d'argent, même forte, ce n'était auprès d'une aventure amoureuse que peu de chose. C'était quelque chose : c'était un ennui, mais auquel madame Mascran, rassurée maintenant, opposa la fermeté de son esprit pratique, dès longtemps mûri par le gouvernement habile et prudent de sa maison.

— C'est très bien, fit-elle, de perdre avec sang-froid, mais il vaut mieux ne pas perdre du tout... D'ailleurs, cela ne le préoccupe guère : il n'a pas l'habitude de me cacher quoi que ce soit de ses affaires... tout ce qui est en dehors de l'étude, bien entendu... et il ne m'a rien dit.

— Cela prouve que l'étude marche joliment bien !... C'est ce qu'on a pensé, du reste : pour qu'il ait pu perdre ainsi près de quatre-vingt mille francs sans broncher, tout le monde dit ; « Faut il qu'il en gagne, de l'argent !... »

Mademoiselle Devaluy s'était levée; levée aussi, madame Mascran arrangeait du pied un coin du tapis, la tête un peu penchée ; elle dissimula ainsi une grimace qui avait tordu sa bouche, à ces mots fantastiques : « quatre-vingt mille francs ». Était-ce possible, cette somme énorme ! Mademoiselle Devaluy, debout, semblait attendre. L'habitude qu'on la sollicitât de rester lui faisait partager de la sorte le temps de chacune de ses visites : une moitié de ce temps, elle était assise; l'autre, debout, prête à s'en aller, se laissant retenir. Cette fois, madame Mascran ne fit aucun effort pour la

garder. Elle était calme, mais silencieuse. Mademoiselle Devaluy répéta deux ou trois fois :

— Eh bien, je m'en vais...

Il n'y eut pas de protestations, et elle partit en effet.

Tout de suite, madame Mascran demanda si son mari avait du monde : il avait un client. Elle dut attendre, et cette attente lui permit de bonnes réflexions. Elle n'avait eu d'abord que le désir de se faire confirmer la déplorable nouvelle, et, sans doute, aussi, obscurément, d'exhaler une colère qui, très vite, était montée en elle. Or sa raison lui disait soudain : « A quoi bon? » Étonnée que son dépit s'apaisât, elle cherchait à s'irriter en se répétant : « Un homme qui est marié, qui a des enfants, perdre cette fortune!... » Mais son bon sens s'en tenait au fait accompli. A quoi serviraient la colère, les reproches? Abel ne devait-il pas être tourmenté d'un dépit plus fort que le sien? Et des reproches venus d'elle auraient-ils l'utile âpreté de ceux qui lui étaient certainement venus de lui-même? « Non! songea-t-elle, ce serait une bêtise d'y ajouter quoi que ce soit. »

Elle apercevait qu'il lui restait mieux à faire. Avant tout, il ne fallait pas que cette perte, connue de toute la ville, agît sur la réputation du notaire, sur la prospérité de l'étude. Heureusement, et madame Mascran en eut, dans sa satisfaction, un peu de colère encore, le charme séduisant de cet homme tournait à son avantage ce qui eût été funeste à tout autre. Mais, si la gloire d'Abel se trouvait comme rehaussée, aux yeux de ses compagnons de jeu, et des femmes, et de tous les gens frivoles, ses intérêts vrais n'auraient-ils pas à souffrir? Que diraient les hommes sérieux, les clients, de ce notaire qui perdait en une nuit le prix d'une moyenne étude? Oui, qu'il gagnait beaucoup d'argent, qu'il était assez riche pour se permettre une si forte perte : telles avaient été les paroles de mademoiselle Devaluy, interprète toujours exacte de l'opinion. Ce souvenir apaisa madame Mascran, et même lui donna au cœur une plaisante chaleur d'orgueil, — l'orgueil qu'on dît sa maison si riche. — Elle se fixa dès lors à cette conclusion : de la perte stupide, absurde, douloureuse, il fallait tirer profit pour le bon renom de l'étude et de la maison; c'est

là ce qu'Abel devait savoir, mais en même temps il aurait à comprendre qu'une pareille comédie se joue une fois, non pas deux, et donc que ces désastreuses parties lui étaient désormais interdites.

Elle avait attendu assez longtemps. Antoine, qu'elle interrogea, ne put lui dire si le client était parti. Elle monta au premier. Du cabinet d'Abel, par la porte qui venait de s'ouvrir, la voix de son mari lui arriva ; il parut, reconduisant le client, qui semblait un fermier cossu :

— Nous terminerons ainsi, dit-il. Maintenant, si j'avais besoin de votre signature, je la ferais prendre chez vous par mon clerc. Quinze kilomètres, ce n'est rien pour un cycliste comme Durieux... n'est-ce pas, Durieux?... Entendu! Ah! vous voulez parler à mon père, oui, je sais, pour le bail de votre gendre avec le marquis de Buret... Tenez, vous pouvez entrer... Au revoir!...

Le fermier introduit chez M. Mascran père, Abel aperçut sa femme qui regardait vers lui, hésitante. Madame Mascran s'avança :

— Tu es seul?

— Oui... c'était Vermenouse, le fermier du

Chaumeil : il a recueilli une petite succession, d'un cousin, avec son frère, et je vais aboutir, je pense, à un partage amiable, sans frais d'aucune sorte.

Abel détailla les difficultés qu'il avait su vaincre. Il parlait avec une abondance inaccoutumée. Cependant sa femme restait debout devant lui, silencieuse, puis pénétrait dans son cabinet. Et, brusquement, elle l'interrompit :

— Je voulais te dire un mot au sujet de ta perte au jeu, cette nuit...

Le visage d'Abel se glaça; sa réponse, qu'il tenait prête, jaillit aussitôt :

— Oh! je vous en prie, n'ajoutez rien à un ennui qui est assez lourd, et que je dois avoir l'air, pour le public, de porter en souriant.

Elle continua cependant, et, tout de suite, il l'écouta. L'opinion de mademoiselle Devaluy, c'est-à-dire de la ville entière, l'enchantait : il était l'homme du jour; après tout, sa faute, — cette perte énorme et disproportionnée à sa fortune, — dont le furieux regret le lancinait, avait conféré un brevet d'élégance suprême à son personnage; il commença de se la pardonner. Mais, en même temps, attentif aux paroles

de sa femme, il subissait la force de ce raisonnement : le malheur doit porter profit, et le profit serait pour l'étude, pour la maison, que l'on induisît leur prospérité de son aisance à supporter une perte de quatre-vingt mille francs.

Il sourit :

— On exagère toujours : ce n'est pas quatre-vingt mille francs que j'ai perdus, mais seulement un peu plus de cinquante... A l'heure qu'il est, j'en dois cinquante, exactement : vingt-huit mille à Maltiges, et le reste à Chatignay.

— C'est encore bien trop! murmura madame Mascran. Et, n'est-ce pas, tu vas rembourser tout cet argent?

— Naturellement!

— Je veux dire : tu vas rembourser tout de suite... Il faut rembourser tout de suite...

— Voilà. Maltiges et Chatignay sont repartis : ils ne reviendront que samedi. C'est aujourd'hui mercredi : j'ai donc trois jours entiers pour me retourner.

Madame Mascran secoua la tête.

— N'attends pas samedi. Crois-moi, rem-

bourse tout de suite, aujourd'hui même, demain.

— Où rembourser? Tu ne veux pas que je me transporte chez Maltiges, à un bout du département, et puis chez Chatignay, à l'autre bout!

— Ils doivent avoir un compte ici, dans une banque : tu verseras l'argent à leur compte, en les avisant par lettre.

Abel ne répondit pas. Le banquier de ses deux créanciers était précisément le sien : la solution lui plaisait par son élégante et correcte rapidité; mais il restait une difficulté, il en fit l'aveu.

— Je n'ai pas les fonds : quelques milliers de francs seulement en compte courant chez Verdage, banquier. Ta fortune est dotale : ce seraient de longues formalités pour en tirer de l'argent liquide, et je ne songe pas à y toucher. Mes économies, depuis dix ans que j'ai l'étude, s'élèvent à une centaine de mille francs, mais qui sont trop bien placés, en commandite, chez Verdage justement et ailleurs, qui me rapportent de huit à dix. Je ne voudrais pas, je ne pourrais pas tout de suite réaliser là-dessus

cinquante mille francs... Ce n'est pas commode... J'avais pensé à emprunter à mon père.

Il s'arrêta, et attendit l'avis de sa femme, qui écoutait, silencieuse et grave. Elle le regardait attentivement, — regard droit, un peu sévère, mais sûr.

— Eh bien, fit-elle, pourquoi pas?

— En somme, reprit-il, j'ai besoin d'un prêteur discret. Je n'en peux trouver de plus discret. D'ailleurs, je ne suis pas au courant de la fortune de mon père : il n'aime pas qu'on lui en parle; mais je suis convaincu qu'elle doit être belle. Si j'ai pu économiser en dix ans sur l'étude, avec la vie que nous menons, à peu près cent mille francs, mon père, qui a eu l'étude environ quarante ans, et qui vivait, lui, je le sais bien, avec une extrême, une excessive simplicité, a réalisé quatre ou cinq fois autant. Je ne crois pas exagérer... Sans compter que, même après m'avoir passé l'étude, il a continué de donner des consultations, de gérer certaines affaires, celles, par exemple, de Paul de Buret : tout cela rapporte. Tu l'as bien vu, hier, par son cadeau : mille francs, c'est un joli cadeau. Certainement il

doit avoir au moins sept ou huit cent mille francs, et, en plus, la Prade, qui en vaut bien deux cents.

Madame Mascran approuva ces évaluations, qui lui parurent raisonnables.

— Le tout est de savoir, poursuivit Abel, comment cette fortune est employée. Tel que je connais mon père, par les conseils qu'il donne à nos clients, son portefeuille ne doit contenir que des valeurs de tout repos, rentes sur l'État, obligations de chemins de fer, le tout aussi facile à réaliser que des billets de banques. Une dépêche de Verdage à son agent de change de Paris, et, ce soir, je peux avoir mes cinquante mille francs. Seulement, il faut que mon père donne son ordre à Verdage, et pour l'y décider, comme cela, ce matin même...

Il souffrait évidemment d'une appréhension, d'une honte, à la pensée de l'aveu qu'il devrait faire à son père. Avec le même regard droit et sûr, madame Mascran lui remontra qu'il devait, sans faiblir et sans tarder, subir cette meurtrissure. Hésiterait-il devant la douleur d'une opération dont le résultat certain serait de le sauver? Elle prononçait des mots graves :

« courage », « réparation », « dignité »; d'ailleurs elle n'y mettait pas plus d'emphase qu'elle n'avait de ménagements pour l'amour-propre un peu hérissé d'Abel. Il se taisait, les yeux vagues. Il eût souhaité plus de douceur dans ces paroles; mais leur rudesse même répandait peu à peu dans tout son être moral une liberté souple et forte, analogue à celle que donnent aux membres les vigoureuses frictions du crin.

— J'y vais, dit-il soudain en se levant. Je vais chez mon père. Attends-moi, je te raconterai...

Moins d'un quart d'heure après, il revenait, la mine épanouie :

— C'est fait. On ne peut pas être meilleur. Pas un mot de reproche, à peine de l'étonnement : « Fichtre! a-t-il dit, tu vas bien! » Tout de suite, il a été de votre avis : il faut payer sans retard. J'aurai les cinquante mille francs ce soir.

— Il va vendre des titres.

— Je ne sais : il ne m'a rien dit et je ne lui ai rien demandé. J'aurai l'argent, ça suffit. Deux mots échangés, et voilà tout. Il m'a aussitôt parlé de l'affaire de Vermenouse... A propos...

Il ouvrit la porte de son cabinet. et appela le clerc :

— Durieux !

— Monsieur?

— Mon père désire avoir la signature de Vermenouse à tout hasard, pour la liquidation. Cela peut décider son frère à accepter le partage. Allez donc à l'Hôtel Saint-Martin, où descend Vermenouse : il doit y être encore. Vous lui ferez signer une feuille de timbre.

— Bien, monsieur.

Le clerc décrocha son chapeau, changea d'habit, et partit rapidement. ses jambes un peu torses se démenant d'une manière cocasse, comme toutes les fois qu'il s'essayait à la vitesse.

— Tu dois être content, fit madame Mascran.

Elle sourait, émue de pitié tendre pour les souffrances qu'il venait d'endurer. Mais ces souffrances, sitôt finies, étaient oubliées. Abel avait allumé une cigarette. Il déclara légèrement :

— Très content.

Cependant madame Mascran souhaitait que cette épreuve, par d'énergiques résolutions,

protégeât l'avenir. Elle s'approcha, et, ses mains sur les épaules de son mari, elle lui dit :

— Promets-moi que tu ne joueras plus!

Il fut agacé de cette exigence :

— Mais, bébête, tu sais bien qu'on dit : « serment d'ivrogne »!... Toutes les promesses ne feront pas que mes habitudes et l'occasion ne m'entraînent à jouer. Si je refusais une partie, on ne manquerait pas de murmurer : « Il n'ose plus, parce qu'il a perdu. »

— Et tu préfères t'exposer à perdre encore?

— Ah! non. J'ai eu la sottise de jouer sur parole; mais cela, je te le promets, cela ne m'arrivera plus.

Il était résolu, aisé, souriant. Tout ce personnage qui était bien le sien, celui de chaque jour, fit aussitôt retomber madame Mascran aux faiblesses coutumières de son adoration. Elle n'eut plus la sûreté calme et forte de son regard. Elle trouva qu'Abel était le plus beau des hommes, et elle l'embrassa en soupirant :

— Tout ce que je désire, mon chéri, c'est que tu n'aies plus ni chagrin ni ennui...

Toute la journée, ce fut le même visage sou-

riant un peu, si parfaitement affable, et l'aisance souveraine du geste, de la parole, qu'Abel fit admirer de tout le monde. Au cercle, où il était d'usage de se retrouver, après le déjeuner, durant une heure, on le félicita. Il se laissa féliciter, il laissa aussi bien enfler sans mesure le chiffre de sa perte ; aux questions qui voulaient le faire préciser, il répondait évasivement :

— Enfin, c'est la culotte, la belle culotte!

Il joua au poker, qu'il aimait, et gagna. Ce gain, minuscule, lui fit plaisir. Cependant, dans le besoin de réparer son insomnie, à cette heure du milieu du jour, il s'engourdissait : il fut heureux d'un prétexte, — la proposition d'un des Risac d'essayer durant une demi-heure un trotteur nouvellement acheté. — pour ne pas retourner tout de suite à la paix opiacée de son cabinet.

La chaleur trop lourde, un peu orageuse, décida Risac à ne pas atteler le cheval sur une route : il pensa à demander au colonel de Nérandières, qui avait une cour vaste comme un manège, la permission d'y faire trotter le cheval.

Abel le précéda chez le colonel : il y avait entre M. de Nérandières et lui une entière sympathie, faite de tous les goûts qu'ils se savaient communs. Le colonel, qui avait été fort beau, mais de l'espèce un peu brutale, très différente de celle d'Abel, était encore en tenue et en bottes : après l'exercice du matin, il ne s'habillait que vers trois ou quatre heures, pour se rendre au tennis, qui était le lieu de réunion des officiers et de leurs femmes, et d'un cercle assez restreint.

— Comment donc! fit-il, c'est moi qui serai enchanté de voir cette bête.

Il questionna Abel : d'où venait le cheval, quel âge, quelles origines? Fermement campé sur de fortes jambes, le buste un peu trop ample, il tenait très droite sa tête blanchie, élégante de coupe, de traits, avec de larges yeux avides et durs. Abel s'informa de madame de Nérandières. Le colonel, les dents serrées sur l'ambre de son porte-cigare, eut un sourire gouailleur :

— Elle est un peu nerveuse, aujourd'hui : l'orage!...

D'un coin ombreux de la cour, où ils cau-

saient, ils entendirent l'appel bref et sonore d'une trompe d'automobile.

— Ça, c'est la trompette de Buret, fit le colonel, — enrouée comme un vieux coq... Eh bien, quand il vous plaira, mon garçon! cria-t-il au portier en livrée, qui sortait à pas comptés de sa loge pour ouvrir la porte cochère.

Il ajouta :

— Quel empoté!... L'autre semaine, j'ai dû lui fourrer quatre jours de salle de police pour le dégourdir.

— C'est joliment commode d'envoyer son concierge à la salle de police! dit Abel.

L'auto fit son entrée. Paul de Buret y était seul avec le mécanicien : il expliqua qu'il avait rencontré Risac et qu'il venait assister aux essais du trotteur. Abel éprouvait, à le voir, une gêne très légère, mais si nouvelle qu'il dut en prendre conscience : il pensa être victime d'un scrupule enfantin, — le remords ridicule d'avoir à peu près réussi la conquête de la femme de cet ami ancien. — Il réagit, et, d'un ton dégagé :

— Que fais-tu en ville, aujourd'hui? demanda-t-il.

Le marquis aurait dû répondre, en toute sincérité, qu'il fuyait l'ennui du trop vaste et trop lointain château. Mais il ne s'avouait pas cette réalité : il cherchait des prétextes pour monter en auto et venir à la ville. Cette fois encore, il avait un prétexte, qu'il donna.

— J'avais à faire chez Vidal le quincaillier.

Abel frémit imperceptiblement : le marquis de Buret, Vidal !... La lueur vive de son regard trahit un émoi. Paul n'y vit qu'une surprise, et, voulant justifier son voyage, dont le motif paraissait insuffisant, il insista :

— C'est un tourniquet pour arroser les pelouses... J'avais promis à ma femme de l'acheter hier. J'ai oublié. Alors... voici.

Il avait retiré de la voiture un paquet, qu'il tint à déplier. Abel, aussitôt remis, se blâma d'avoir été si sottement troublé par ce nom de Vidal et parce que c'était Paul de Buret qui l'avait prononcé : n'était-ce pas comme le retentissement des pensées absurdes qu'il avait accueillies, un instant, la nuit précédente, dans la fièvre de la salle de jeu? Du moins, cette fois, la tranquillité du marquis, parlant de

Vidal, démontrait, à l'évidence, que l'affaire conclue entre lui et le quincaillier, l'emprunt des quarante mille francs, était de la sorte la plus naturelle et régulière. Abel, définitivement convaincu, en éprouva comme un plaisir qui s'exprima en éloges — et du tourniquet et des pelouses de Buret.

— Elles sont médiocres, avec une telle sécheresse! répondit Paul modestement.

Cependant, par la grande porte qui était restée ouverte, Pierre de Risac parut, menant avec une rare sûreté son nouveau cheval, un alezan très haut. Tout le harnais et la voiture, une légère charrette, étaient de la correction, de l'élégance la plus minutieusement soignée. En s'arrêtant devant le groupe du colonel, de Mascran et de Buret, Pierre de Risac leur offrit, par un contraste qui ne les étonnait plus, l'accoutrement dépenaillé, sali de sa personne, un chapeau percé, un « complet » qui avait été chocolat, maintenant jaune par endroits, ailleurs blanc ou vert avec une infinité de taches; les gants seuls étaient intacts.

— Bonjour! lança une voix de femme, du premier étage.

Levant la tête, Risac salua madame de Nérandières.

— Je descends, dit-elle.

Trop brune, avec d'assez beaux yeux noirs, la colonelle devait à sa longue existence campagnarde et à son autorité sur le régiment des allures frustes et décidées. Sitôt les saluts échangés, Risac rassembla les guides, et commença son essai. Le colonel, amateur aussi passionné que lui, suivait tous les mouvements du trotteur. Madame de Nérandières causait avec Abel. Goûtant très vivement la joie du mariage auprès d'un homme qui était de l'espèce « amant » plutôt que « mari », elle avait des indulgences singulières pour tous ceux et celles qui lui paraissaient en quête de ce qu'elle possédait. Elle pensait bien qu'un jour ou l'autre la languissante madame Varignot secouerait la surveillance du petit capitaine, dont elle détestait la laideur et la verve pointue. Elle avait compté d'abord sur Abel. Mais elle le devinait absorbé par la marquise. Et ce fut sans doute pourquoi, le voyant près du marquis, elle lui rappela l'excursion aux ruines de Tresles.

— C'est demain, vous savez. Vous en êtes, n'est-ce pas?

En serait-il? Son hésitation marqua qu'il était insuffisamment tenté.

— J'ignore les intentions de ma femme, expliqua-t-il, — c'est toute une histoire, chaque fois qu'il faut la tirer de chez elle. Naturellement, je ferai ce qu'elle voudra. Je propose et elle dispose.

En passant devant un tas de cailloux blancs, destinés à l'empierrement de la cour, le trotteur avait fait un écart que Risac réprima de sa main sûre.

— Rien n'est plus stupide qu'un cheval! — déclara le colonel.

Madame de Nérandières regarda, un instant, vers la voiture.

— Quand j'ai vu entrer monsieur de Buret, reprit-elle pour Abel, j'ai eu un regret. Ils sont si loin que je n'avais pas pensé à les inviter, et puis je les croyais au moment de partir pour les eaux. Mais, en somme, ils se déplacent très facilement, avec l'auto, et, puisque leur départ n'est pas si prochain, je ferais sans doute bien de les inviter. Qu'en pensez-vous?

Abel répondit que les ruines de Tresles, curiosité archéologique du pays, ne manqueraient pas de tenter l'esprit si cultivé du marquis. Il ne disait rien de la marquise, et madame de Nérandières n'en dit rien non plus. Seulement, en souriant à son ironie facile, elle eut un regard familier, direct, encourageant, dont il accepta la complicité. Elle ajouta :

— Cette raison me décide. Je vous remercie. Je vais les inviter. Si madame Mascran ne veut absolument pas remuer, peut-être vous permettra-t-elle de venir seul. Demandez-le-lui de ma part.

— Vous êtes bien bonne.

Risac avait mis le trotteur aux allures vives, et un nouveau tour s'achevait, d'une si magnifique franchise que le colonel et Buret crièrent bravo.

Risac s'arrêta devant eux. Le cheval fut examiné, palpé. Madame de Nérandières décerna des éloges, qui étaient motivés et judicieux : elle discutait avec son mari et Risac, en simple camarade de sport, vigoureusement, brutalement. Le ton changea tout à coup, quand elle fit son invitation au marquis de Buret, rappela à Risac et à Abel qu'elle comptait sur eux. Elle

redevenait femme : ils furent respectueux, avec des sourires de politesse galante. Paul de Buret avait accepté sur-le-champ, ravi, pour la marquise et pour lui.

— Hein? fit madame de Nérandières à Abel, voilà un homme qui n'est pas, comme vous, esclave de sa femme. Il accepte tout seul. On voit bien qu'il est maître chez lui.

La raillerie de ses yeux restait caressante. Abel se contenta de sourire. C'était sa ressource et sa force, ce sourire, que chacun pouvait croire réservé à soi seul, et d'un charme, d'ailleurs, où l'on pouvait trouver, à sa guise, de la finesse, de la sympathie, de la moquerie, et jusqu'à de la candeur.

— Voulez-vous que je vous ramène chez vous? avait proposé Risac à Abel.

Abel accepta : les places étaient terribles à traverser par ce soleil mauvais.

— L'orage m'abrutit.

— Je vous trouve encore épatant, après la veille de cette nuit, et les émotions!

Paul de Buret s'étonna :

— Quoi?... il y a eu une partie, hier soir! Si je l'avais su!... On n'avait rien fait avant-hier.

— Demandez à Mascran !

— Tu as gagné beaucoup ?

— Pas précisément !... J'ai eu de la déveine.

— Et de l'estomac, fit Risac. Quel estomac !

— Heureux en amour... commença madame de Nérandières.

— C'est gentil pour ma femme ! interrompit Abel. Je le lui dirai, et aussi notre conversation.

Il était installé à côté de Risac, qui claqua légèrement des lèvres. Le trotteur les emmena rapidement, par les rues, les places désertes à cette heure, jusqu'à la maison du notaire.

Le reste de l'après-midi, Abel eut une besogne, non point de grand effort intellectuel, mais d'application assez minutieuse, qui ne fut coupée que par la visite d'un client. Vers six heures, le clerc Durieux, l'homme de confiance, parut, une large enveloppe à la main :

— Monsieur Mascran père m'a dit de vous remettre ceci.

Abel décacheta l'enveloppe : le paquet de billets de banque lui rappela ses dettes de jeu.

Il regarda la pendule : il avait encore le temps d'aller chez Verdage.

— Bien, fit-il. Mon père est chez lui?

— Non, monsieur Mascran père est parti pour la Prade, il y a bien une heure. Vous aviez du monde.

En effet, vers cinq heures, il y avait eu dans la petite rue un bruit de voiture, qu'Abel se souvint d'avoir entendu en causant avec le client.

— Ah!...

Il aurait voulu tout de suite remercier son père. La facilité de ce paiement, toute sa dette liquidée le jour même, lui était fort agréable. Et, parce qu'il ne s'était donné aucune peine pour se procurer cet argent, il admettait comme naturelle et nécessaire la présence de l'enveloppe bourrée de billets bleus.

— Vous n'avez pas besoin de moi? demanda Durieux.

— Non. Du reste, je sors aussi. Il n'est venu personne pour l'étude?

— Il est venu des gens pour des procurations... (Il les nomma.) Et puis il est venu monsieur Saffre.

— Saffre! fit Abel. Jean Saffre?... Ce n'est pas un client.

— Je sais bien; mais monsieur Mascran père m'avait envoyé chez lui avec un mot très urgent, et, en effet, monsieur Saffre est venu aussitôt. Même, il est venu deux fois : il est sorti, puis revenu.

— Tiens!... Et vous ne savez pas pourquoi, naturellement.

Durieux ne savait pas. Abel maniait d'un geste machinal la lourde enveloppe, et une idée, un soupçon lui passa par l'esprit.

— Mon père n'a pas dû sortir depuis le déjeuner?

— Oh! non, monsieur. J'ai trouvé monsieur Mascran père à deux heures dans son cabinet, et, comme d'habitude, il n'a pas bougé, jusqu'à tant qu'il soit parti en voiture.

— Merci, Durieux. Au revoir! Vous pouvez vous en aller.

Il vit, par la porte ouverte, les jambes torses du clerc osciller à travers la grande salle de l'étude, disparaître, — et il songeait brusquement :

« Si mon père n'a pas bougé, où a-t-il pris

ces cinquante mille francs? Il n'a pu engager ni faire vendre des titres. D'où est tombé l'argent? Pas du ciel... D'autre part, il envoie un mot à Saffre, qui n'est pas notre client : Saffre accourt, sort et revient... Il a dû emprunter à Saffre, évidemment; il lui a emprunté ces cinquante mille francs!... Quelle drôle d'idée!... Oui, Saffre a de l'argent, beaucoup, toujours, en caisse, pour ses paiements, et il tient à faire plaisir à mon père; peut-être même lui a-t-il demandé un plus faible intérêt que Verdage... C'est sans doute cela : mon père n'a pas voulu vendre, et, forcé d'emprunter, il a mieux aimé emprunter à Saffre, à quatre ou cinq, qu'à la banque, qui aurait pris huit... Tout de même, quelle idée! »

La sonnerie précipitée de la pendule — six coups d'un timbre aigu! — le fit lever. Les bureaux seraient-ils encore ouverts? Il se hâta. Dans la rue il répétait :

— Drôle d'idée!

Il ne pouvait trouver à blâmer l'idée de son père, telle qu'il la comprenait, simple et pratique, économisant trois ou quatre pour cent sur les intérêts. Mais il restait étonné : cette

idée d'emprunter à Saffre, il ne l'aurait lui-même jamais eue.

« Ainsi, songeait-il, c'est Saffre qui, après m'avoir gagné une partie de cet argent, me met à même de le rendre à ceux qui me l'ont prêté... Voilà de la circulation... Mais c'est drôle ! »

Là-dessus, il entra à la banque. Il n'avait plus, lorsqu'il en sortit, que le plaisir de s'être si vite libéré.

V

Profondes, étranglées ou larges, les vallées de ce pays montagneux ont toutes des roches cristallines que la gelée et le soleil, le vent et la pluie ont veinées de gris et de roux ; les verdures de leurs prairies, pareilles à des tapis opulents, s'espacent entre les bois touffus ; les verdures aériennes des ormeaux, des chênes et des peupliers frémissent dans les haies qui serpentent sur leurs flancs.

Le passé lointain s'évoque tout à coup, parmi l'activité paisible des faneurs ou des moissonneurs, parmi la tranquille solitude des vieux rocs : sur un promontoire, à un détour de la rivière, en haut, toujours très haut, rousses et noires comme les rochers, les pierres d'une muraille se dressent ; c'est la forteresse féodale,

— château, tour, simple mur en brèche, — avec un pan de ciel qui bouche ses ouvertures ; c'est le témoin ruiné du temps où, maître dans sa vallée, le seigneur guerroyait contre le maître de la vallée voisine. La forteresse tint bon, presque partout, contre les Anglais, et même contre les grandes compagnies. Mais elle ne résista pas aux guerres de religion : canons protestants et canons catholiques eurent raison du basalte de ses murs. Démantelée, ouverte de part en part, elle devait être bientôt abandonnée ; avec elle furent abandonnées les habitudes singulières — excès d'austérité ou d'orgies — qu'elle faisait à ses habitants, pour l'existence unie des villages et des villes, pour la vie ornée et corruptrice de la cour. La ruine, tandis que les hommes, les familles s'anéantissaient, est demeurée solitaire, ironique. Les archéologues l'étudient, les artistes l'aiment, rousse et noire sur la verdure et comme rapiécée de ciel bleu ; les curieux la visitent ; les paysans sournoisement la démolissent pour faire des auges à leurs cochons.

Nulle part plus qu'à Tresles, cette dévastation lente ne se poursuivit avec méthode et

sécurité. Cependant nul établissement féodal n'a laissé de plus complets vestiges, ni de plus imposants. Tresles était très isolé, les voisins qui travaillent depuis des siècles à le démolir étaient trop peu ; et ils avaient trop à emporter : sept châteaux, des chapelles, deux tours immenses, — une ville entière. — C'est donc une ville encore, roussie, noircie, éventrée, comme au lendemain d'un furieux assaut, qui s'allonge du nord au midi sur une formidable presqu'île de granit et domine de sa masse altière les eaux bouillonnantes d'un torrent. La vallée, ici, est une gorge étroite, du fond de laquelle surgissent le promontoire et la ville féodale ; sur le flanc des deux collines abruptes qui l'enserrent, — granit rosé, bruyères plus roses, genêts sombres, — les deux rubans de la route dévalent presque parallèlement, pour se rejoindre au pont qui franchit le torrent, devant l'extrémité de la presqu'île et le pied des hautes tours. Près du pont est tapie la maison du cantonnier, qui est aussi une auberge. Mais il est rare que les touristes descendent jusque-là : ils préfèrent gagner directement les ruines par le promontoire, où la place entre les circuits du torrent

est encore suffisante pour qu'on puisse y laisser les voitures, et surtout y installer sur l'herbe le déjeuner.

Le jour choisi par les Nérandières, il y avait près de la route comme un campement : voitures de toute forme et de tout âge, landaus, charrettes élégantes et tapissières de location, des chevaux dételés, des chevaux de selle, quelques bicyclettes, l'auto du marquis de Buret. Des ordonnances, des domestiques en livrée, étaient occupés aux chevaux, rangeaient symétriquement les voitures; d'autres tiraient des coffres les provisions pour le *lunch* : — car c'était seulement un *lunch*. — Dans un coin, un fourneau était allumé pour le thé.

En habits civils, le colonel, comme disaient les soldats, ne « marquait » pas si bien qu'en tenue. L'ampleur du buste s'accusait, les jambes étaient trop fortes; sous le chapeau mou, les cheveux blancs n'avaient aucune coquetterie. Mais la taille, très droite, gardait une belle allure : avec un peu de laisser aller, M. de Nérandières restait incontestablement « quelqu'un »; et la flamme large, ironique un peu, galante, de ses yeux était bien du

.maître de maison qui sait l'art de traiter les hommes et les femmes, les inférieurs et les égaux, de manière à les contenter tous. Le colonel était satisfait, satisfait que le temps, lourd d'orage, ne se fût pas gâté, et qu'il y eût parmi les groupes posés sur le promontoire, des toilettes claires, des yeux brillants de femmes, des bruits de voix joyeuses, et que cette gaieté fût son œuvre.

Madame de Buret offrait à tous la fête de son rire, la lumière de ses dents éclatantes et de ses yeux qui semblaient, comme le soleil, luire pour tous indistinctement; elle parlait à voix haute; elle disait les choses les plus banales, mais qui paraissaient spirituelles et séduisantes parce qu'elle les disait assurée dans sa beauté. Elle venait d'arriver : elle avait serré aussitôt la main d'Abel, qui, à voix très basse, s'était avoué inquiet de son retard.

— Une petite panne : de l'eau dans le carburateur!

Tout de suite entourée, elle s'était brusquement animée : car elle avait une vivacité de nature qui s'emportait vite, mais sans malice, aux compliments caresseurs des hommes. Abel

l'observait, content de ce succès, jaloux cependant, mais d'une jalousie orgueilleuse.

Il était venu seul, et, tout le long de la route, dans son phaéton, voyant en images exactes et troublantes les beautés de la marquise, il avait souhaité que cet après-midi fût favorable à de premières familiarités, — paroles secrètes, regards libres et longs, serrements de mains, frôlements. — Il se demandait maintenant : « Cette journée sera-t-elle propice? » Il avait le respect aveugle des combinaisons du hasard : il se souvenait que, tel jour où il avait cru toutes les chances réunies pour lui obéir, un accident, le plus stupide, le plus futile, l'avait déplorablement déçu; que, d'autres fois, n'espérant rien, il avait été soudain comblé. Il sentait chez la marquise, dans la sonorité de son rire et la flamme de ses yeux, cette vibration particulière aux femmes qui se savent aimées d'un amour envers lequel elles éprouvent mieux que de la complaisance. Pour ce qui était d'elle, tout s'annonçait bien. Mais les circonstances? comment disposeraient les circonstances? En attendant, il fallait qu'il satisfît, souriant, tous ceux et celles à qui, éternellement, il devait des

choses gracieuses. Les femmes laides, comme les vieilles, adoraient en lui l'illusion d'exister. Il leur fit — et elles étaient plusieurs dans le régiment — ses menues charités habituelles. A quelques amis intimes, il ne put refuser les mots de bonne humeur qu'ils sollicitaient de lui, comme on réclame son dû. Enfin madame de Terremont se serait étonnée qu'il se dérobât à l'assaut qu'elle était toujours prête à lui donner; et il fallait aussi, pour ne pas déranger les habitudes du petit capitaine Varignot, qui s'inquiétait toujours de sa présence, dire aux yeux languissants de madame Varignot des choses violentes comme l'étreinte qu'elle paraissait souhaiter. Il ne pouvait pas être, à cette heure, autre que lui-même. Ce lui-même, dont il était assez content à l'ordinaire, le gêna, cette fois, par la multiplicité des empressements auxquels il avait à répondre.

— On va d'abord goûter! dit le capitaine enchanté du bon prétexte pour rompre le tête-à-tête de sa femme et d'Abel.

Ils se rapprochèrent du groupe central : Abel s'y perdit à la recherche de la marquise, qu'il

réussit à joindre, harcelée, amusée, troublée par la verve taquine du colonel.

— Mais je ne veux pas du tout! disait-elle. j'aime Paul.

— On n'a pas idée de ça... « J'aime Paul!... » Bien sûr qu'il faut aimer Paul... Mais Paul, ce n'est pas assez. Une femme comme vous a droit en outre à un amant... N'est-ce pas, Mascran?

Il expliqua à Abel qu'il croyait bon, une fois de plus, de dispenser à la jeune femme les conseils paternels de sa vieille expérience : il fallait qu'elle prît un amant.

Madame de Buret, très rose, protesta en riant :

— C'est abominable de me pousser au mal, colonel! Quel est donc votre intérêt?

— Hélas! fit-il, pas d'intérêt. Je suis un homme très âgé, et très rangé, ce qui est pis. Ainsi mes conseils, étant tout à fait désintéressés, n'ont que plus de valeur.

Il laissa la marquise à Abel, qui dit hâtivement à la jeune femme :

— Je suis si heureux du hasard qui nous réunit!... Voulez-vous que je reste près de vous pendant le *lunch*?

— Naturellement! fit-elle.

Ils ne pouvaient continuer cet entretien : avec la même exacte promptitude qu'à l'exercice, les ordonnances avaient installé une quantité de tables et de pliants, — transportés dans un fourgon, — que le colonel, pour ces parties, préférait à l'inconfort du gazon. La marquise avait été, au passage, retenue par les politesses de quelques femmes de la ville, — un des cercles : — elle répondait avec une hauteur bienveillante à leurs flatteries qui se bousculaient en paroles confuses. Abel avançait lentement vers une des tables : il ne voulait pas avoir l'air, il n'avait vraiment pas trop l'air de s'attarder exprès. Madame de Nérandières cependant l'appela.

— Je vous ai gardé une place près de moi, et aussi à madame de Buret.

— Je vais faire bien des jaloux! murmura-t-il.

— A cause de moi? Oui, parfaitement! répondit-elle. Vous êtes tout à fait gentil.

Elle n'avait aucune envie de l'enlever à la marquise. Mais il lui plaisait d'avoir de cet homme, à défaut d'amour, la gratitude de ses

passions. Ce fut elle encore qui appela la marquise, et, la faisant asseoir à côté d'Abel, prit à son compte la hardiesse, qu'on eùt remarquée, de ce voisinage.

On fut très gai dans ce coin de table. Mais, justement, cette gaieté, où madame de Nérandières entendait que chacun donnât sa part, ne permettait pas à Abel des paroles de privauté. Il attendait, calme, la fin du repas, les circonstances plus heureuses. Pour tromper son attente, il avait par moments, contre sa main, la caresse de la main de madame de Buret qui se laissait atteindre, au hasard d'un geste, sur la nappe, et qui brûlait; contre son bras, qui, sous la robe de toile, sentait une hanche ronde et pleine, il avait le rayonnement très doux des ardeurs intimes de ce corps jeune. Il prenait ainsi patience, et marquait des étapes à son désir.

Sitôt les dernières coupes de champagne vidées, tout le monde debout, pour qu'on pût desservir et replier les tables, une hésitation partagea les convives. Les plus jeunes, en files, se hissaient déjà, trébuchant parmi les pierres roulantes, sur la pente raide qui avait

été la grande rue de la ville féodale. Les autres regardaient l'escalade avec une moue, et le colonel exprima les opinions de ces sages.

— Vous n'allez pas vous risquer dans ces murs? dit-il à la marquise.

Ce fut madame de Nérandières qui répondit :

— Bien sûr que si! nous serions venues jusque-là, sans tout voir, pierre par pierre?... Ah! non!...

Le colonel eut le regard ironique et déférent par où il acquiesçait, avec réserves, aux fantaisies de sa femme. Madame de Nérandières s'éloigna, flanquée d'Abel, de la marquise, de deux lieutenants qu'elle protégeait particulièrement.

Au bout de la pente, un étrange chaos de murs écroulés les accueillit, les effara : chapelle, salle des gardes, antique cuisine, ils n'auraient su comment dénommer l'espace, fermé par ces murailles, où s'amoncelaient les blocs moussus, et que dominaient encore, suspendues comme par miracle, deux charmantes cheminées du xve siècle.

Ils restaient tous embarrassés, un peu ridicules et vaguement conscients de ce ridi-

cule. Une voix les entraîna plus loin : dans d'autres espaces pareils, les premiers groupes circulaient en toute sécurité, sous la direction d'un avoué retraité, que l'on savait archéologue et qui, en effet, brochure en main, expliquait, individualisait chaque ruine.

— Ici, disait-il, dans ce château, les chevaliers de Malte avaient une commanderie...

A sa suite, comme une classe disciplinée, les touristes franchirent une brèche, et leur cohorte s'étira en longue chaîne, qui se serra, aussitôt après, et se précipita pour ne rien perdre de la voix, maintenant plus lointaine.

— Voyez donc quel abîme, au-dessous de cette fenêtre ! — dit Abel.

Il appelait madame de Buret, prête à suivre, vers le croisillon d'une large fenêtre ; des deux bancs de pierre, qui se faisaient vis-à-vis dans l'embrasure, le regard plongeait tout droit à une centaine de mètres sur le tourbillon furieux du torrent.

La marquise s'était penchée, Abel la soutenant :

— Brr ! fit-elle, je me vois tout de suite en bas, la tête en morceaux.

— Mais non, répondit-il, vous êtes ici en sûreté, et bien intacte. Dieu merci !

— Ce n'est pas gai, cet endroit!... commença-t-elle.

Mais Abel était demeuré immobile, debout derrière elle, après l'avoir soutenue. En se redressant, elle se trouvait tout contre lui, et voilà que, de ses mains qui appuyaient sur les bras de la jeune femme, il l'attirait plus près encore, et il murmurait :

— Qu'importe où nous sommes! Ce qui est bien, ce qui est délicieux, c'est que je vous aime, et que vous êtes la plus belle, la plus exquise...

Des épithètes violentes et fades se pressaient sur ses lèvres. Abandonnée, la marquise fermait à demi les yeux, souriant d'un délice où elle écoutait, non les mots, mais la voix d'Abel qui les disait; et dans ce sourire on aurait pu voir un peu de sensualité, pas mal de vanité heureuse, surtout de la curiosité, une sorte de recueillement attentif, comme si la jeune femme s'était demandé, — ainsi qu'elles se demandent toutes : — « Quel effet cela fait-il?... » Elle se recueillit davantage, et

frémit un peu, au premier baiser qu'Abel appliqua sur la chair lisse de son cou. La curiosité, sans doute, et une ardeur plus accablante de sensualité la laissèrent docile aux bras qui l'étreignaient, aux mains qui très doucement lui renversaient la tête, à la bouche enfin qui prit la sienne d'une caresse avide et gourmande. Abel, alors, eut, quelques secondes, l'envie absurde que tous et toutes pussent contempler le triomphe magnifique de ce baiser, et, du même mot, passionnément répété, il exprimait la véhémence de cette joie d'orgueil :

— Je vous aime, je vous aime.

Toutefois, lucide dans cet emportement, il cherchait comment un si beau succès devait être exploité. Vaguement il le sentait trop prompt et qu'il avait eu trop de hâte à se l'assurer. La marquise allait partir : elle voyagerait, sans doute, deux ou trois semaines loin de lui avant d'arriver à Luchon... Il n'eût pas fallu qu'elle connût si tôt le délice du premier baiser, ni qu'elle épuisât si vite l'émoi de ce premier abandon, — l'abandon de ses lèvres. — Il n'eût pas fallu, après cela, un long intervalle de temps où elle pourrait se distraire,

et même se reprendre par d'autres émotions. Il aurait fallu garder tous les effets qu'il avait vérifiés de cette secousse vive pour les soirs de Luchon, pour les heures de liberté où il aurait pu poursuivre sans relâche et ravir la victoire... Que faire, maintenant, dans ces ruines, guetté par une surprise qui serait un scandale? Et comment toutefois accepter que son imprudence eût compromis l'œuvre patiente de conquête?

La marquise entr'ouvrit ses yeux, qu'elle avait tenus fermés, et il sut ne lui montrer qu'un regard reconnaissant et tendre : elle avait, à ce moment, le sourire de la petite fille qui a fait une grosse bêtise dont elle reste en somme assez contente.

Comme si la même nécessité de ménager l'opinion les entraînait ensemble, ils quittèrent la salle ruinée, et se mirent à la recherche de leurs compagnons. Ils étaient de bonne foi : ils avaient le désir pareil de retrouver madame de Nérandières et les autres. Ils escaladèrent en toute conscience des saillies glissantes de rochers, pour se hisser au premier étage d'un château dont tout le bas était comblé ;

ils se risquèrent plus loin en des sentiers qui brusquement s'effondraient, ne laissant sous leurs pieds que la paroi inhospitalière du roc. Tous ces efforts vers leurs compagnons, ils les faisaient par égard pour la décence sociale qui leur tenait lieu de vertu, mais ils en furent très mal récompensés : car ils se trouvèrent, ayant à peu près épuisé leur honnête énergie, dans le silence, l'isolement, livrés donc à toutes les tentations mauvaises.

— Nous nous sommes perdus, fit la marquise. Que va-t-on dire?

Elle craignait certainement ce qu'on pourrait dire; mais elle accueillait avec plaisir la fantaisie dont le hasard s'était mis en frais pour elle. A vrai dire, ses yeux sur le visage d'Abel cherchaient curieusement comment il saurait se servir du hasard, se révéler plus habile que le hasard, et si cela continuerait d'être, comme le baiser dans la fenêtre à meneaux, amusant et délicieux.

Abel sentit cette curiosité, et la jugea dangereuse pour son désir. Ce n'est qu'étourdie de baisers et de caresses, emportée par un mouvement de colère ou de pitié amoureuse, que

cette femme pourrait céder. A tout prix, il fallait résoudre la fermeté un peu ironique de son attente... Abel n'était point embarrassé pour trouver les mots, tous les mots de tendresse, qui, forts de tant de victoires séculaires, ont raison de la vigilance des femmes. Et, comme il avait une inquiétude vraie devant les dangers imprévus qui menaçaient sa conquête, il parut ému autant qu'il convenait qu'il le fût.

Infiniment surprise de cette douceur un peu plaintive, alors qu'elle avait cru à l'attaque qui presse, qui force, madame de Buret devint assez rêveuse. puis davantage. Elle avait souvent souhaité d'entendre la musique de ces mots : elle les entendait vraiment, dits pour elle; au delà de cette vanité curieuse et vaguement sensuelle qui était comme le tissu élastique et résistant de sa personne, à une petite profondeur au delà, quelque chose vibrait en elle. C'était si nouveau, si charmant, qu'elle se sentit le courage de tous les sacrifices, pour payer une telle joie. Elle s'avoua :

« J'aime! »

Elle pensait avoir dès lors saisi, étreint,

possédé l'amour dans sa souveraine beauté. Abel, qui vit dans ses yeux le reflet de cette extase bienheureuse, cessa de parler : il lui baisait les mains qu'elle abandonnait aux siennes, qu'elle portait elle-même contre ses lèvres. Il se rassura : il avait donc triomphé du danger. Après un moment, il dit d'une voix à peine différente, où l'émoi ne s'atténuait qu'un peu dans la banalité des paroles :

— Il faut que nous cherchions notre chemin.

Elle le regarda : fallait-il chercher le chemin?... Il frémit de ce regard; il sentit qu'elle l'aurait suivi où il aurait voulu. Tout son être eut une secousse. Il sut détourner ses yeux vers l'espace, vers la rivière qui chantait bruyamment au-dessous d'eux.

Il aperçut une sorte de gué, de gros blocs de rochers qui, de leurs têtes noires et luisantes, accolées, faisaient comme un pont entre la presqu'île et le bas de la route.

— Venez, dit-il.

Ils descendirent assez vite jusqu'au bord de l'eau. De près, ce pont informe de larges rochers paraissait très sûr, les blocs joints, enchevêtrés, le passage facile de l'un à l'autre. Il y avait

seulement, à cause de l'écume qui rejaillissait du choc de l'eau, un peu d'embarras à trouver sur chaque pierre la place sèche; et, avant qu'elle découvrît entre les blocs les fissures où se précipiter, la rivière faisait contre eux un tapage presque formidable.

— Vous croyez qu'on peut se risquer!

Madame de Buret n'avait jamais dissimul sa complète lâcheté. Abel eut un sourire ;

— Pour que vous vous risquiez, vous, il faut que je sois dix fois sûr...

Cette parole la décida. Elle avait ramassé ses jupes par un geste d'une savante et magnifique impudeur, ses jambes fines découvertes jusque près du genou dans leurs gaines de soie jaune. l'épanouissement merveilleux des hanches à la fois enveloppé et comme mis à nu par l'étoffe de la robe légère qui s'y appliquait étroitement. Abel frémit encore. Justement. la marquise, qui s'avançait. très craintive, le pied tâtant vingt fois chaque pierre, se retourna un peu, avoua que le bruit de l'eau l'épouvantait. Ses yeux imploraient Abel, en décelant une infinie faiblesse qui voulait être soutenue, emportée, qui se donnait toute à la force de

cet homme. D'un regard de furieux désir, il répondit à cet appel, il la posséda. Sa main étreignit celle de la marquise, et il se rapprocha pour la soutenir en effet, pour l'emporter dans ses bras. Eut-il un mouvement trop brusque? fut-elle étourdie?... A ce moment même, elle glissa soudain des deux pieds. Elle avait poussé un cri de désespoir mortel. Mais Abel la retenait : en glissant, elle s'était trouvée un peu rudement assise sur le rocher, les jambes seules dans l'eau, et tout l'accident se réduisait à cet inoffensif et ridicule résultat qu'elle restait mouillée, ruisselante jusque près de la ceinture.

Cela, Abel le vit en un clin d'œil, et aussi que la marquise était à ce point d'émotion où une femme a le droit de s'évanouir. Il fallait éviter cette extrémité, sans toutefois se permettre un mot qui diminuât l'importance de l'accident, lequel devait rester très grave. Il eut donc l'émotion qui pouvait répondre à celle de madame de Buret, — frayeur, désolation. — En même temps, il soulevait la jeune femme, la mettait debout, pâle vraiment et bouleversée, et tout abandonnée entre ses bras.

Le bord était proche. Il l'y porta presque. Puis, avec des mots très tendres, tout son amour évidemment affolé par un si terrible danger, il la conduisit jusqu'à la maison du cantonnier. Elle s'abattit sur une chaise de paille, au coin du feu lent où chauffait une marmite. Abel bousculait la paysanne, seule au logis, pour qu'elle apportât du bois; lui-même courut en chercher des brassées; quand le feu se mit à flamber, il vit que madame de Buret était pâle encore, mais déjà souriante. La réaction, maintenant qu'elle se sentait intacte, l'animait d'une joie d'enfant à la pensée du danger passé, d'une joie d'amoureuse par l'évidence des émotions d'Abel. Ses yeux eurent une flamme qui s'élançait franche et vive, comme celle du brasier. Abel saisit, baisa ses mains :

— Dieu! quelle peur j'ai eue! Dire que si je n'avais pas réussi à vous retenir, vous étiez précipitée!... Ah!...

Il en fermait les yeux, d'épouvante. Elle eut un beau rire :

— Enfin vous avez eu plus peur que moi!

Il la loua, l'admira d'être maintenant si gaie.

— Oui, fit-elle, mais je suis trempée. Jamais je ne réussirai à me sécher.

A la chaleur du feu, l'eau, qui collait la robe de toile à ses flancs, s'évaporait en nuage autour d'elle.

— Ceci encore..., ajouta-t-elle, en tirant la robe du bout des doigts. Mais c'est le reste!...

Elle avait une mine un peu piteuse dans sa gaieté. Abel pensa que le rhume qui allait nécessairement s'ensuivre serait un néfaste souvenir de cette journée.

— Il faut absolument que vous changiez de vêtements et de linge, dit-il.

— Et comment?... que j'emprunte à la femme du cantonnier?...

— Mais oui, parfaitement! je n'y songeais pas... Bien sûr! elle ne demandera pas mieux.

— Vous êtes fou! Me mettre dans ces habits qui doivent être sales, avec une odeur atroce! Ah! non, j'aime mieux une bronchite.

Abel insista : on pouvait toujours regarder le linge de la paysanne; il serait rude, certainement, mais propre aussi. Quant à la robe, la bonne femme en avait une, sans doute, pour

les dimanches, enfermée dans un tiroir, qui ne serait que vieille peut-être, parfumée au camphre, point dégoûtante et justement presque à la taille de la marquise : car la paysanne était grande et large d'épaules comme elle.

Il parut soudain que l'idée d'un déguisement amusait madame de Buret.

— Moi qui dois danser la bourrée en costume, cet été ! déclara-t-elle vivement.

— Eh bien ! fit Abel. Madame, hé ! madame !...

La paysanne, occupée à des lavages, au fond de la vaste cuisine, s'avança. « Bien sûr qu'elle avait du linge propre, très propre, des chemises toutes neuves, des bas !... »

— C'est gros, madame, mais quant à la propreté, j'en réponds. Je vas vous les montrer, et une robe que je m'ai achetée, y a pas plus de deux ans, qu'est neuve aussi, quoi !

Elle grimpa par un escalier de bois à l'unique chambre, au-dessus de la cuisine. La marquise, décidément enchantée, Abel, réellement satisfait de supprimer jusqu'au petit ennui d'un refroidissement, se regardaient tous deux comme des enfants qui jouent à un beau jeu qu'ils ont

eux-mêmes inventé. L'absence de la femme, quoique brève, permit cependant à Abel de prendre les lèvres de madame de Buret, très légèrement, d'un baiser qu'elle aussi souhaitait, parce qu'en somme il faisait partie du jeu.

— Voilà, fit la paysanne.

Si madame de Buret n'eût été déjà convaincue, elle se serait décidée en voyant le linge, gros et rude à entamer la peau, mais irréprochablement propre, et sentant même assez bon, — une odeur fruitée, que lui donnait la couche de pommes sur quoi il reposait. — La robe ample était brune, sans un accroc, sans une tache, les bas en épaisse laine bleue.

— Allons! dit la marquise.

Abel proposa de lui laisser la cuisine pour qu'elle pût s'y dévêtir devant le feu. Mais elle dit non, tout de suite, un non inconscient : elle n'aurait su expliquer pourquoi. Elle monta lestement le raide escalier de bois; Abel, derrière elle, portait le paquet de linge et la robe : à l'entrée de la chambre. elle les prit de ses mains. Il souriait d'avance de la revoir en paysanne, toute nouvelle et probablement plus jolie : il levait vers elle ce visage souriant,

arrêté à deux marches au-dessous du palier. Elle était en face de lui. Dans la pénombre de ce haut d'escalier, il faisait écran devant elle, il la voyait mal. Soudain, à un mouvement qu'il fit, elle eut les yeux vivement éclairés par la flamme d'en bas : elle montra des yeux singulièrement fixes et brillants, dans un teint qui paraissait comme empourpré. Tout aussitôt elle ouvrit la porte de la chambre et la repoussa derrière elle.

Abel descendit les marches de l'escalier. Il descendit sept, huit marches. Vers le milieu, il s'arrêta. Ce regard, ce visage qu'elle lui avait montrés, réapparaissaient devant ses yeux, éveillaient en lui une clarté vite grandissante, soulevaient en lui un flot impatient, joyeux, déjà vainqueur. Ne se trompait-il pas? Était-ce l'heure des discrétions polies, des réserves d'une bonne éducation? N'était-ce pas plutôt l'heure de l'instinct, l'heure des audaces attendues et sûres de triompher? Son sang courut plus vite. Il avait remarqué — une de ces remarques fugitives qui affleurent à peine à la conscience — que, la porte de la chambre refermée, aucun bruit n'avait indiqué un verrou

tiré, un tour de clef à la serrure. De si près, il aurait entendu le moindre bruit : c'est donc qu'il n'y avait ni verrou, ni clef, la porte simplement fermée au pène. Il remonta quelques marches. En bas, dans la cuisine vide, le feu crépitait; contre la fenêtre, au dehors, les bras de la paysanne, étendant du linge, faisaient comme une croix qui se déployait et se refermait. Abel écouta, quelques secondes, l'oreille à la porte de la chambre; brusquement, d'un geste décidé, il ouvrit cette porte. Il y eut un faible cri, puis, la porte aussi brusquement close, le silence...

Comme la femme du cantonnier achevait d'étendre son linge, elle s'entendit appeler par une voix impérieuse, impatiente.

— Vous n'avez pas vu un monsieur et une dame..., la dame très mouillée?... Ils sont ici?... Sont-ils partis?...

Madame de Nérandières, qui interrogeait ainsi, attendit à peine la réponse.

— Encore ici... Où? Il faut que je les voie.

Elle était entrée dans la cuisine. Elle regardait autour d'elle, parlait très haut. Fût-ce le bruit connu de cette voix, ou qu'à ce moment

même il lui convenait de paraître? Abel aussitôt parut. Il descendit l'escalier comme s'il eût été depuis un moment arrêté en haut des marches; et, de fait, madame de Nérandières n'avait pu l'apercevoir au-dessus d'elle : la porte de la chambre n'avait eu en s'ouvrant et se refermant sur lui qu'un grincement très léger, qui s'était perdu dans le fracas autoritaire de la voix de la colonelle. Il était donc à peu près en droit de montrer à madame de Nérandières cette assurance aisée qu'en effet il lui montra. Il commençait d'expliquer :

— La marquise est là-haut. Je faisais le guet...

Madame de Nérandières l'interrompit :

— J'ai aperçu l'accident. de la tour. J'ai dégringolé le plus vite que j'ai pu. Ce n'est pas commode... J'espère qu'elle n'est pas blessée...

— Heureusement, non! dit Abel; mais j'en ai eu bien peur pour elle...

Madame de Nérandières, en l'écoutant, promenait sur son visage un regard d'interrogation qui semblait à la fois moqueur, complaisant et un peu jaloux. Abel soutint très bien cet examen.

Elle lui dit :

— Maintenant je suis là, si elle a besoin de

quelque chose. Allez donc devant : nous vous rejoindrons.

Il s'inclina et disparut. Il était nerveux et inquiet des suites de sa victoire. Dans ce trouble, au lieu de suivre la route, qui l'eût ramené vers les voitures, il reprit le chemin par où la marquise et lui étaient venus.

La rivière franchie, il dut escalader à revers le promontoire, se hisser à travers les murs écroulés. Plusieurs fois il s'égara. Cependant toutes les senteurs de chair parfumée qui restaient à sa moustache, à ses lèvres, le grisaient étrangement. Il était leste et hardi tel qu'un héros ; il était fort de la puissance singulière de conquête qui venait de mettre la femme si désirée dans ses bras : il connaissait, à cet instant, l'étonnement exquis que donne aux natures très bien douées l'exécution facile, où l'intelligence, la volonté, l'art ne furent pour rien, d'une difficile entreprise. Les égratignures des ronces, le choc douloureux de grosses pierres roulantes contre ses pieds, les poussières de tous les siècles souillant ses habits, tous ces accidents, qui, à d'autres heures, l'eussent offensé, demeuraient ina-

perçus. Et ce lui fut une surprise, en rejoignant enfin hors des ruines la troupe paisible des invités, de s'entendre dire :

— Comme vous êtes fait!...

Mais il ne retint ainsi sur lui-même l'attention de quelques-uns, la sienne propre, qu'une minute. Tout le monde regardait ailleurs. Dans un cercle où l'on riait, où l'on se pressait pour voir, où il se faisait, par moments, un grand tapage de paroles, d'exclamations, qui soudain s'apaisait, et reprenait ensuite, il distingua, proche de la haute taille de Paul de Buret, entre le colonel réjoui et madame de Nérandières, la plus invraisemblable apparition : une paysanne qui était drôlement paysanne, de sa coiffe à rubans à sa robe brune tombant sur les gros souliers, qui disait avec le parler exact du pays une histoire de chute dans la rivière, et qui était aussi — il sentait encore cette bouche sous ses lèvres — la marquise, la marquise elle-même.

Le colonel s'écriait :

— Mâtin, si c'était pour de vrai, j'en connais qui se feraient garçons de ferme!

Madame de Buret saluait gauchement comme

font les paysannes de théâtre, souriante, minaudière.

Paul de Buret disait avec admiration :

— Ma foi, ma chère amie, je dirais presque que cet accident a été très heureux.

Abel conclut à part soi :

« Voilà qui est parfait. »

VI

Des années. — de ces années d'enfance où les paroles du père se gravent à jamais. — Abel avait entendu vibrer le fanatisme dévoué. respectueux. enthousiaste du vieux Mascran pour toute noblesse, titres et particules; dès lors, — dans le pays. aux vacances, à Paris, chez les Pères et durant les études de droit, — il avait poursuivi cet idéal unique d'atteindre à la perfection élégante. chic, où l'on pourrait dire, — et on l'avait dit, -- qu'il ne lui manquait que d'être « né » ; — cependant, toujours, enfant, jeune homme, homme fait, il avait eu près de soi le camarade stupide. balourd, mais, lui, incontestablement né, qui par ce seul hasard irritait sans cesse les rancunes séculaires d'un arrière-petit-fils de paysans contre le seigneur.

Et voilà qu'un jour, après tant de rancunes et tant de colères, il venait de conquérir cette gloire inouïe, la possession de la marquise de Buret, qui était mieux qu'une créature de beauté, qui était la femme de l'être envié!... Vraiment la joie pouvait étourdir. Abel fut étourdi, en effet. Il cessa de voir que l'ennui, la curiosité, une médiocre et suffisante perversité, tant de causes étrangères à ses mérites, avaient non pas jeté, mais peu à peu poussé la marquise dans ses bras. Il se dit simplement, lui qui jouissait de la victoire, qu'elle était due à sa puissance irrésistiblement séductrice.

Reflet, sans doute, de cet éclat superbe de son orgueil, l'air souverain de toute sa personne étonna ses amis.

Il parut à la fois se retirer sur de mystérieuses altitudes et, de là, contemplant le monde qui était pareil, à la place accoutumée, s'amuser par de silencieuses ironies d'être, lui, si haut, les autres restant si bas. Le regard, le port de tête, tout fut en lui, sauf qu'il ne chantait pas, d'un coq qui célèbre ses faciles triomphes.

On ne lui en dit rien, que de ces mots familiers qu'on a pour une mine altérée par un mal

de tête, qui ne font que glisser. Aussi bien il n'était pas mécontent que sa joie rayonnât de cette manière. Il se trouva que Saffre choisit précisément, pour se rapprocher de lui, ce moment où il s'éloignait de tous.

D'ordinaire, après le déjeuner, puis le soir, avant et après le dîner, les habitués du cercle se distribuaient en groupes toujours identiques. Les mêmes, aux mêmes heures, jouaient, dans une salle, au billard, — dans une autre salle, au trictrac, aux dominos. — dans le grand salon, au poker, à l'écarté, au bridge, — lisaient les journaux et les revues dans la bibliothèque, — enfin, passant d'une salle à l'autre, au coin de toutes les cheminées, sirotant et fumant, papotaient sur l'événement du jour, le prix des bestiaux, les histoires libertines et les intérêts de la France. A chaque table de jeu, les partenaires étaient immuables, et, par exemple, à la table d'Abel, qui réunissait les frères de Risac, Terremont, le colonel, et deux ou trois autres, il ne fût venu à l'esprit de personne de s'asseoir. Cette règle et la qualité des joueurs faisaient de cette table comme la place d'honneur de tout le cercle. Combien de petits jeunes gens,

médecins, avocats, oisifs, travaillés d'ambitions mondaines, désiraient comme une lointaine et glorieuse consécration, d'être admis à perdre leur argent au poker d'Abel Mascran.

Ce fut une surprise pour tous, la première fois que Saffre, quittant son écarté de chaque jour, campa une chaise contre celle d'Abel, et se mit à regarder, à critiquer le jeu. Rompre une tradition, une simple habitude, est toujours, dans cette sorte de province, acte de hardiesse inquiétante. De Saffre, toléré sans bonne grâce, l'acte parut atteindre les dernières limites de l'inconvenance. Tous les joueurs se hérissèrent; leurs yeux fixés sur les cartes, les mots nécessaires : « Parole... J'ouvre... » plus brefs et secs, le silence glacé où retentissait le rire de Saffre, firent outrageusement sentir à l'intrus qu'il était intrus. Mais Saffre n'en était point à souffrir de ces piqûres. Son rude cuir avait secoué, en frissonnant à peine, des traits plus aigus. Il savait bien qu'on ne l'accepterait pas tout de suite : il entendait, à n'importe quel prix, se faire accepter.

Pour lui-même, il n'y eût pas tenu : sa souveraineté sur le marché lui suffisait; mais il

était terriblement tourmenté par sa femme. On disait couramment que la mère de madame Saffre avait été sa maîtresse avant le mariage, et que son beau-père était mort du chagrin de cette union. On lui aurait passé, à cause de sa richesse et parce qu'on avait besoin de lui, ses pratiques commerciales : ce mariage et cette mort, on ne pouvait les lui pardonner. Madame Saffre, qui, naturellement, ignorait tout, qui avait été belle, qui avait été gaie, s'était peu à peu flétrie dans une solitude, où, à chaque tentative pour en sortir, les mépris l'avaient durement rejetée. Mais, proche de la quarantaine, elle avait tout à coup pris conscience d'elle-même, et de la puissance certaine de son mari. Et, très aigrie, méchante avec l'âge, elle voulait forcer de haute lutte ce qu'elle avait si vainement sollicité. Saffre, pour la satisfaire, avait tâté un peu partout. Il disait : « Ce sera très long et très dur. » Il avait bien pensé au vieux Mascran, dont l'autorité pouvait s'imposer, et les imposer, — eux, le ménage Saffre, — à tous. Mais, n'ayant eu du vieillard que des brutalités, lors de son escamotage de la maison Couderc, il ne voyait vers les Mascran aucun

jour d'espoir. Que ce même Mascran, le vieux, le grand Mascran, l'eût fait appeler pour un gros prêt d'argent qui était moins une affaire qu'un service, ce fut, aux yeux de Saffre, le coup de lumière qui révèle dans la nuit le chemin longtemps cherché. Oui, c'était bien aux Mascran qu'il fallait s'attacher. Il saurait faire tous les sacrifices. Pour les élections, il ouvrirait largement sa bourse. En attendant, fort de la confiance que lui montrait le chef de la famille, l'ancien notaire, dans l'affaire de ce prêt qui avait été stipulé absolument secret, il se rapprocherait d'Abel, tête légère, mais autorité sociale et mondaine.

Ainsi, posant sa chaise à la table d'Abel Mascran, il avait simplement voulu dire : « Je suis à votre disposition comme à celle de votre père ; rien ne pouvait m'être plus agréable que d'être attiré par cette confiance près de lui et près de vous. »

Abel cependant fut extraordinairement ennuyé. Tout de suite il avait failli congédier l'homme, d'un mot bien cinglant, comme ferait un maître de maison pour le malotru qui serait entré sans invitation. Puis, après ce premier

mouvement de révolte, il se souvint de ce qu'il avait cru découvrir : que son père avait peut-être emprunté cinquante mille francs à Saffre pour payer ses dettes de jeu. Alors? L'homme était donc comme autorisé par le service rendu à ces insupportables familiarités; tel qu'il était, sans éducation et sans scrupules, il allait se permettre tous les jours, de plus en plus, des tentatives qu'il faudrait subir.

« C'est simplement odieux! » se dit Abel.

Aussitôt il eut le sentiment d'une responsabilité grave envers ses amis. Sa dette de jeu avait été payée avec l'argent de Saffre : tel était le fait, son fait à lui, qui encourageait l'individu à ces hardiesses, qui le condamnait lui-même, sous peine de s'entendre crier publiquement ce service, à les tolérer, qui enfin imposait à ces hommes, — les Risac, Terremont, le colonel, — un contact malséant.

« C'est à peu près comme si je les faisais dîner chez moi avec lui. »

Abel fut désolé de cette évidence : la faute de goût, de tact, de vraie politesse, dont il avait l'horreur. Le temps que dura la partie, il resta muet, lui aussi, mais non pas, comme les

autres par dédain transcendant, — de honte, simplement. — A la fin, comme la réserve méprisante des joueurs s'exagérait, — tout le monde debout, le dos tourné, pas de réponses à des questions presque directes, — Abel eut peur d'une brutalité de Saffre. A la moindre observation, le marchand aurait une affreuse sortie :

« On me trouve bien bon pour payer de mon argent les dettes de jeu!... »

Honteusement. Abel resta seul à manier les cartes; et. ses amis maintenant à bonne distance. il accorda à Saffre quelques mots qui exprimèrent un très vague regret d'avoir été absorbé par les combinaisons du jeu.

— Mais ça ne fait rien, déclara Saffre.

Il paraissait enchanté.

« Il n'est pas difficile! » se dit Abel.

Il dut répondre à des questions du marchand qui s'informait de la santé de son père.

— Mâtin, quel homme! disait Saffre. Les affaires ne traînent pas avec lui.

Abel songea : « Nous y voici... » Et il regarda avec un peu d'inquiétude autour de lui. si quelqu'un pourrait entendre. Mais Saffre poursuivit seulement, chaleureux :

— Voyez-vous, monsieur Mascran, c'est une fortune pour un pays d'avoir un homme comme celui-là. Je ne connais pas son pareil, ni à Toulouse, ni à Paris.

Abel ne pouvait qu'écouter; il était mieux qu'excusable d'écouter : il écouta. Après un moment, Saffre ajouta, souriant, comme craintif :

— Et la petite famille va bien, votre dame, les enfants?

« Tout de même, il va un peu loin! » — se dit Abel.

Il répondit : « Très bien », sans plus.

Il s'était levé.

— Allons, tant mieux! conclut Saffre. Et sans adieu. Bien des choses à votre père.

Cela se passait un soir après le dîner. Quand Abel sortit, dix heures sonnaient à l'horloge de l'église, sur la place. Au lieu de rentrer chez lui, il descendit la place, traversa le pont, et suivit une large route qui, bordée de somptueux marronniers, s'élève doucement au-dessus de la ville, s'enlace autour de la colline du sud, domine enfin l'amas pittoresque des toits rouges et des verdures, en même temps que les larges prairies où

coule la rivière et les pentes fortement boisées où elle s'enfonce vers le lointain. Sur cette route, les soirs d'été, c'est l'habitude de s'en aller par groupes jusqu'au point où se découvrent à la fois la ville et la campagne : on va et on revient ; on se rencontre, on se salue, on cause ; quelques bancs permettent de s'asseoir. Madame Mascran préférait pour ses soirées les heures de silence, de paresse vaguement rêveuse, où ses doigts étaient actifs à la broderie des chemins de table, tandis que son esprit s'engourdissait à contempler des images lentes : Abel, les enfants, toutes ces dames, les êtres aimés, les autres... Ce jour-là par hasard, elle s'était laissé emmener : mademoiselle Devaluy avait tant insisté!... Tout un groupe de « ces dames » était déjà en route : on les rejoindrait au delà du pont... Il y aurait aussi le procureur, de qui la gaieté était réputée, et l'ingénieur en chef, qui distribuait, comme d'autres des compliments, des conseils de médecine homéopathique... Madame Mascran était partie. Et, justement, en remontant la belle route vers la colline du sud, Abel espérait qu'il la rencontrerait plus vite.

Il songeait aussi, ayant su que Paul de Buret

allait à une réunion agricole, qu'il tenterait le lendemain de revoir la marquise, seule à Buret. Ce projet, après huit jours écoulés depuis la journée de Tresles, le tourmentait d'orgueilleuse impatience. Mais, à cette heure, la beauté en était avilie par les impressions dernières : — l'audace de Saffre qui voulait s'installer dans sa vie, toutes les compromissions où il allait être abaissé par sa faute, à lui, qui avait perdu plus qu'il ne pouvait perdre, par la faute de son père, qui, pour une misérable économie d'intérêts, l'avait mis à la discrétion de ce personnage. — Tracassé, agacé, humilié, furieux, Abel avait senti, en quittant le cercle, le désir de voir tout de suite le visage de sa femme, ou, du moins, le désir très imprécis d'être près d'elle, pour la douceur apaisante et vivifiante qu'elle seule lui donnerait.

A quelques centaines de mètres du pont, il reconnut, parmi des rires, l'accent toulousain du procureur : — le procureur faisait des calembours, à son habitude, et même d'excellents calembours, et il en faisait sans discontinuer, prodigue, inépuisable. Presque tout le monde riait : c'est l'esprit vraiment national qui est

goûté partout et entendu de tous. Cependant l'ingénieur, d'intelligence plus grave et compacte, ne comprenait pas d'abord, se faisait expliquer, se laissait abominablement rouler par le magistrat, et c'était, chaque fois, pour les autres, une joie redoublée.

— Bonsoir, fit Abel.

Il y eut un silence. On ne l'avait pas reconnu. Dans la nuit sans lune, les robes de toile des femmes faisaient sur la route noire quelques taches claires : il parut à Abel qu'elles rapportaient dans les plis des étoffes légères, pour la faire rayonner sur lui, toute la délicieuse fraîcheur des herbes, des arbres, de l'air nocturne. Il fut très courtois envers les hommes, très gracieux envers les femmes. Madame Mascran, qui venait un peu en arrière avec des amies indifférentes aux calembours et à la médecine homéopathique, exprima candidement sa surprise :

— Pourquoi êtes-vous monté jusqu'ici?

— Mais pour vous retrouver plus tôt, ma chère!

C'était si parfaitement vrai, et l'accent avait une sincérité si pareille à celle de son désir,

qu'il y eut un murmure de sympathie à peine rieuse. Parmi des paroles qui louaient, en ne le blaguant qu'un peu, cet empressement conjugal, on repartit vers la ville. Entre sa femme et mademoiselle Devaluy, Abel vanta le charme de la nuit. Aux premières maisons, un réverbère éclairait parcimonieusement un bout de route : les yeux de madame Mascran, recueillant cette pauvre lumière, offrirent à son mari, dans l'imperfection de leur couleur et de leur forme, l'infini de l'amour reconnaissant et humble, dont il avait attendu son apaisement. Il sourit, déjà apaisé en effet. Il dit :

— J'espère que vous n'avez pas eu froid. Vous êtes très légèrement vêtue.

Ce n'était qu'un prétexte pour serrer son poignet nu et frais de la fraîcheur du soir. Elle répondit, un peu rêveuse :

— Non, merci.

Dans le même instant, devant eux, quelqu'un disait :

— Mais c'est un modèle, cet époux qu'on prétend volage!

Le procureur répondit, en homme qui pénètre avec certitude les replis des consciences :

— Ceci n'est qu'un truc pour détourner les soupçons.

Après que le groupe se fut dispersé sur la place, Abel sentit cependant, son bras sous celui de sa femme, qu'il n'aurait pas de tranquillité parfaite, s'il ne faisait pas confidence entière de son ennui presque passé.

Dans la chambre conjugale, délicatement, avec de menues caresses, des paroles insouciantes, il dit ses craintes, qui pouvaient paraître d'abord imaginations un peu promptes. Aux questions de madame Mascran, qui cherchait à voir clair, il répondit en précisant : certainement son père, n'ayant ni vendu ni engagé des valeurs, avait emprunté les cinquante mille francs de la dette de jeu ; certainement aussi, n'étant pas sorti, il avait fait venir le prêteur ; et, comme Saffre était justement venu, cet après-midi-là, venu deux fois, sans le motif d'un acte à passer dans l'étude, dont il n'était pas le client, c'est Saffre qui avait prêté.

— C'est évident ! fit madame Mascran.

— N'est-ce pas ? Dès lors, tu comprends, il a barres sur moi. Si je repousse ses avances, il

peut faire un éclat horriblement désagréable. Si je le laisse aller, jusqu'où ira-t-il? Te vois-tu recevant madame Saffre?

— Non! dit encore madame Mascran.

A raconter ainsi ses craintes, Abel les retrouvait vives, insupportables. Et il n'en dissimulait rien, avec l'espoir obscur que sa femme trouverait à les calmer toutes à la fois.

Madame Mascran réfléchissait. Elle était en train de se coiffer pour la nuit : comme chaque soir, elle tirait avec application ses cheveux trop rares; sa laideur, en ce moment, parut à Abel, par tout ce qu'elle avait de peu féminin, la meilleure garantie de sagesse. Elle parla enfin, posément. Sans doute, il fallait se débarrasser de Saffre; mais d'abord il fallait avoir la certitude qu'il était armé par le service rendu : et cette certitude ne pouvait venir que d'une réponse de M. Mascran père à la question qu'on lui poserait franchement.

— Il ne peut pas s'en fâcher. Au besoin, tu lui diras tes ennuis. S'il est vrai que monsieur Saffre lui a prêté les cinquante mille francs, il faudra rembourser cet argent, emprunter ailleurs. Mais peut-être que nous nous trom-

pons. En tout cas, jusqu'à ce que ton père t'ait fixé, à ta place, je serais très adroit avec monsieur Saffre, adroit comme tu sais l'être.

Abel venait de se coucher. C'était bien ce qu'il avait prévu, tout son malaise enlevé comme avec la main. Il s'étendit voluptueusement dans la fraîcheur des draps. De l'autre lit, assez proche, non point contigu, madame Mascran le contemplait du même regard qu'elle avait eu sur la route. Il se retourna vers elle, lui envoya du bout des doigts un baiser :

— Ma bonne fée !...

Elle murmura :

— Ta femme qui t'aime.

Elle avait soufflé la petite lampe qui éclairait la chambre. Dans le silence et dans la nuit, de toute son ardeur que nul souci ne gênait plus, Abel aspira au lendemain, aux baisers, à la chair douce de madame de Buret...

S'il eût fallu que madame de Buret se justifiât de sa trop parfaite complaisance au désir d'Abel, elle aurait pu omettre tant d'excuses qui venaient de l'insuffisance de son mari, de la séduction de son amant, de sa faiblesse de

femme, et dire seulement : « J'ai été arrachée toute vive à la douceur molle, voluptueuse, rieuse, d'une vallée berrichonne où l'eau de la rivière flânait entre des peupliers grêles et charmants, pour subir, huit mois l'an, dans un revêche et magnifique château fort, entre des rochers éternellement gris et rouges, entre des pentes boisées de hêtres et de chênes, la rudesse hostile du froid, du chaud, du vent, et l'impitoyable beauté de la montagne. Ni le luxe d'un train seigneurial, ni les raffinements du dernier confort, ni les visites d'amis ne peuvent rien changer à cette grandeur de nature qui m'écrase. Et ma faute, si faute il y a, n'eut que des causes géologiques... »

Associé, sans doute, par sa passion aux plus obscures pensées de la marquise, Abel Mascran se disait, ce matin-là, en découvrant, du dernier col franchi, les tours sombres de Buret :

« Triste séjour pour une femme comme elle !... »

Au milieu de la vallée étroite, sévère, la masse féodale du château, un corps solide, haut et dur, entre les quatre fortes tours, eût saisi un esprit, des yeux moins pervertis : c'était bien, d'ailleurs, la cage la plus ridicule

pour l'oiseau dont l'imagination d'Abel lui représentait le regard étourdi et le trop brillant plumage. Incliné, sans doute, à la rêverie par le bercement du pas de son cheval, — plus prudent sur la descente raide, — Abel évoqua aussi d'autres, de plus lointaines habitantes de ce château. Qu'avaient-elles fait, toutes? Comment s'étaient-elles consolées de la dureté des pierres et des rocs? Que de cœurs avides et jeunes, de beaux yeux pleins de lumière, l'implacable éternité de ces choses avait flétris!

« Ces temps-là ne sont plus », — se dit Abel presque aussitôt.

Du bout de son fouet, il fit tomber quelques feuilles à un hêtre qui s'étendait au-dessus de la route. Il avait une envie joyeuse de frapper, d'exercer sa force : les pieds hors des étriers, il donna de l'éperon et prit plaisir à voir que l'étreinte de ses genoux le maintenait ferme et sûr, au trot très enlevé du cheval.

La marquise l'attendait, non pas ce jour, ni un autre, mais tous les jours : elle l'avait attendu, tous les jours, depuis une semaine.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt? lui disait-elle dans le vaste salon tendu de

tapisseries sombres qui harmonisaient l'intérieur du château aux couleurs du dehors.

Il s'étonna de cette franchise impatiente. Il avait cru à des reproches, aux remords, à une coquetterie qui jouerait la tristesse. Il vit l'amour de la jeune femme dans sa bouche un peu frémissante, dans ses yeux qui le regardaient aux lèvres : elle était donc de celles qui n'aiment qu'après, une fois conquises. Sur les mains d'Abel, ses mains, d'abord fraîches, s'échauffaient, brûlaient. Il eut, à se sentir si certainement aimé d'elle, un trouble passionné. Il l'attira vers lui :

— Je n'ai pas pu. Vous savez bien que je n'ai pas pu. Chaque jour, j'ai voulu venir. Mais il faut que votre réputation reste sauve. Et puis, quoi? vous voir avec lui, maintenant? Vous sentez bien que je ne le voulais pas, pas tout de suite, pas cette fois. C'est vous, c'est toi que je veux, seule avec moi, toute à moi !

Elle eut un sourire. Ces paroles, celles-là précisément, elle avait pensé qu'il les lui dirait : — car elle s'était demandé ce qu'il pourrait bien dire, et, en même temps qu'elle cédait au vœu de tout son être aspirant à lui, elle cherchait

parmi les souvenirs de tant de romans, dont la lecture occupait ses soirées, la suite immédiate de l'aventure. — La force du désir de son amant la posséda soudain : vers ce visage, ces yeux, ces lèvres, dont l'ardeur la pénétrait, comme on se penche vers une flamme qui dilate et fait vivre, elle se pencha.

Ils se regardèrent, un instant, s'étreignirent de toute la violence qui montait en eux. Enfin les lèvres de la marquise se prirent à celles d'Abel. Dans ce baiser, ils connurent que l'éternelle beauté du jeu, où l'un et l'autre avaient cru se divertir, haussait à sa mesure la mesquinerie de leurs âmes.

Aussitôt, ils voulurent avoir d'autres baisers : parmi l'étendue du château vide, dans la tour réservée à la bibliothèque et aux chambres d'amis, ils trouvèrent l'isolement propice. Leurs étreintes prolongèrent leur ivresse. Par instants, les caresses de la jeune femme s'emportaient dans une sorte de rage, ou bien elle avait des rires indéfinis :

— Non! ce qui se passe à cette heure dans cette caserne austère!... N'est-ce pas que c'est drôle? c'est pouffant!

La chambre du deuxième étage où elle tenait ces propos était comme surveillée par les visages solennels, perruques, habits brodés, armures, de quelques portraits d'ancêtres.

— Doivent-ils être scandalisés, tous ces vieux bonshommes!

Elle se cacha le visage, pour mieux rire, contre l'épaule d'Abel. Puis, à demi redressée :

— Ah! il y en a un, par exemple, à qui je ne suis pas fâchée de jouer ce tour-là : celui-ci, avec son grand nez et ses mauvais yeux...

Juste en face, elle montrait, le bras allongé dans un geste de défi, un visage plus fermé que les autres, tout en saillies dures de pommettes, d'arcades sourcilières, et qui s'achevait en pesante mâchoire. Au bas du cadre oval, une inscription en lettres d'or disait : « Paul-Gaston marquis de Buret, lieutenant général des armées du roy. »

— Combien de jours m'a-t-il accablée de ses mauvais yeux, la première année de mon mariage, tandis qu'on réparait le château, et que je couchais ici!... Oh! l'ennui, l'ennui à pleurer, même en dormant! Oh! ces jours de

brume où tout est gris et noir!... L'horreur, l'horreur!

Elle se rejeta sur la poitrine de son amant :

— Mais maintenant, c'est fini. Tu m'aimes, je t'aime, je t'adore. Je ne m'ennuierai plus jamais...

Elle était haletante de la peine passée, du bonheur présent. Abel mettait sur ses yeux, sur son front, des baisers lents et très doux. Elle s'apaisa comme une enfant qu'on caresse. Un moment après, elle disait :

— Il avait une femme délicieuse, cet homme tout en fer. Elle a dû souffrir abominablement. C'est elle que je venge autant que moi-même.

Au déjeuner, elle fut d'une étourdissante gaieté. Tout ce monde du pays, — la ville et les châteaux, — qu'elle recevait, où elle se mêlait pour y chercher une diversion, elle en dit drôlement, sans méchanceté, pour s'amuser encore, les innombrables ridicules. Si fort au-dessus de tous, elle ne ménageait personne, ni les Terremont, ni les Risac; — le vieux comte de Terremont, tellement avare qu'une de ses cousines, parente pauvre, était morte chez lui, de faim à coup sûr; les Risac, ne vivant que

pour leurs chevaux, l'aîné choisissant pour l'épouser une jeune fille qui ressemblait à sa jument préférée : « Elle lui ressemble, c'est évident!... » De chacun, de chacune, elle disait justement ce qu'il y avait à dire. Et, sans doute, Abel, autrement placé, clairvoyant parfois, mais toujours respectueux, eût été choqué, si les regards de la marquise, tendres, familiers, joueurs, ne l'avaient associé à sa propre liberté.

Sur la terrasse, large, ombreuse, d'où se découvrait toute la fantastique beauté de la vallée, — éboulis d'énormes rochers, verdures profondes des bois escaladant la montagne, et en bas, très loin, l'écume menaçante du torrent, — ils laissèrent couler les heures chaudes et lourdes. Allongée dans un *rocking-chair*, madame de Buret écoutait Abel. Silencieux presque, et toujours en défense avec les hommes, il causait volontiers avec les femmes et de manière à être goûté : car il avait le génie des phrases nombreuses, longues et vides, qui, sans fatigue, sans arrêt, leur racontaient indéfiniment ce qui leur plaisait, et à lui aussi, — à savoir lui-même. — De tout autre, cette louange si fade, si diluée, si monotone du « moi » eût fait

rire, sans doute, ou prodigieusement agacé. De lui, parée de toute sa grâce, et si parfaitement simple, elle semblait harmonieuse à tout son être et, en somme, nécessaire. A cette heure de repos un peu languissant, il ajoutait à son bien-être par des histoires qui disaient, sans relief inutile et sans hâte de mauvais goût, mais sincèrement, exclusivement, quelques-uns de ses mérites. Nul n'avait jamais dansé si bien que lui, — et une histoire, en effet, le montrait, cet hiver même, consentant à bostonner, un soir, dans le salon de l'hôtel de Cannes, aussitôt l'hôtel entier entier émerveillé, et le lendemain, sur la Croisette, tout le monde en émoi de savoir qu'il dansait si bien! — Aucun cavalier n'avait eu autant que lui souplesse, solidité, hardiesse : dès le régiment, il était seul à monter les bètes dont les autres s'effrayaient; récemment, de passage dans un château du département voisin, il avait dompté, à la stupéfaction générale, — tel Maxime de Champcey d'Hauterive, le « jeune homme pauvre », — un cheval difficile qu'une maîtresse de maison, vainement malicieuse, lui avait assigné pour la chasse...

Et il en était ainsi de tout, simplement. Et

les histoires succédaient aux histoires, longues, minutieuses, pareilles. Le temps coulait. Pour Abel, il coulait plaisamment, tel qu'une rivière indolente, offrant, en ce cours mol et sinueux, des images satisfaisantes, lui-même dansant, chevauchant, causant, comme jamais nul ne réussirait à danser, chevaucher et causer.

Avec lui, madame de Buret contemplait ces images. Il arrivait qu'elle cessât de les contempler : peut-être lui paraissaient-elles trop imaginaires, ou bien, à force de les regarder, pareilles, peut-être avait-elle l'obscure envie d'en voir d'un peu différentes. A ces instants, elle sentait le cours des heures se ralentir, s'arrêter. Elle avait elle-même un étonnement : elle s'étonnait que par un hasard incroyable et certainement par sa faute à elle, le temps lui parût, près de l'homme aimé, de « l'aimé », de l'amant, si lent, si monotone, et les récits où il s'attardait d'une telle platitude ! Elle s'en voulait alors, et elle se répétait : « Je suis heureuse ! » comme s'il n'eût dépendu que d'elle de l'être en effet.

Le soleil, en tournant, les chassa de la terrasse, les poussa dans le bois qui fait à Buret un parc

digne de lui, — de simples allées sablées parmi les chênes puissants et les grands hêtres gris, dont les feuilles se tendent, semblables à des mains. — Ils s'enfoncèrent dans ce bois, laissant derrière eux la façade noire et rouge du château, — les pierres très noires, entre les joints du ciment, mêlées aux pierres rouges. — Sous les frondaisons touffues, l'ombre et la solitude étaient favorables aux caresses. Toute proche d'Abel, son bras cherchant le bras de son amant, madame de Buret marqua qu'elle attendait ces caresses : il fut docile à ce désir. Elle eut les baisers qu'elle souhaitait; et, très vite, abattue dans ses bras, elle put répéter les mots qu'elle disait le matin, en face du sévère lieutenant général : « Je t'aime, je t'adore, je suis à toi... » Elle se sentait, par la magie de ces baisers, toute à lui; elle l'adorait, en effet, et, en tout cas, elle adorait l'ivresse véritable, si brève qu'elle fût, de lui donner sa bouche, sa chair, elle adorait la volupté qui alors courait ses veines, telle qu'une vie magnifiée. Elle eut même cette volupté plus intense, parce qu'elle imagina de trouver follement imprudentes les impatiences d'Abel dans l'isolement et la nuit

de ce bois, parce qu'elle lutta contre lui, une minute, et ne se donna que comme vaincue.

Ce fut le dernier moment de cette joie trop vive, où madame de Buret avait pensé que ses jours, ainsi qu'elle avait lu dans les livres, allaient fuir désormais. Du reste elle ne fit plus d'effort pour se hausser à cette exaltation. En prenant le thé, ils étaient, elle et Abel, une châtelaine et son hôte, très pénétrés sans doute d'une gratitude réciproque pour ce qu'ils se devaient de satisfaction l'un à l'autre, à peu près certains de se donner dans l'avenir de pareilles occasions de gratitude, mais d'ailleurs, pour le présent, accordant à la vie extérieure la juste part d'eux-mêmes qu'elle avait droit de recouvrer. Ils furent donc calmes, gais sans folie, et ils firent paisiblement leurs projets pour Luchon. La marquise partirait, sans son époux, à la fin de la semaine suivante : ils s'avisèrent qu'en route le moindre prétexte pourrait la retenir, une nuit entière, dans quelque ville, où Abel la rejoindrait. Leur sourire, en parlant de cette nuit, n'avait qu'une malice mesurée : l'un et l'autre ne voyait plus que le jeu du monsieur qui prend à la dérobée un plaisir défendu, de la dame qui

se moque agréablement des conventions mondaines et sociales. Souriante toujours, les yeux joueurs, toute blanche et rose de gourmandise apaisée, elle accompagna Abel hors des portes inutilement formidables de l'enceinte fortifiée. Une ruelle descendait brusquement entre les maisons du village; ces maisons étaient misérables, mais elles portaient des toits amusants de formes et de teintes, — toute une carapace de larges pierres schisteuses, brûlées, verdâtres, qui les protégeait contre le froid et la neige, se relevait sur les lucarnes, pointait en pignons aigus. Madame de Buret marchait à côté d'Abel, dont la main tenait négligemment la bride : le cheval suivait. La ruelle, après les maisons, devenait un chemin qui dévalait plus vite encore vers le pont du torrent, d'où un sentier remontait tout droit à la terrasse du château.

A l'entrée du pont, madame de Buret s'arrêta. Abel avait passé la bride sur l'encolure : son chapeau à la main, très correct, il commençait à remercier de « cette excellente journée », comme il eût fait d'une hospitalité ordinaire. La marquise riait :

— Excellente journée... cela dit tout!

Il fit, moins d'une seconde, une mine un peu sotte. Il n'aimait pas la raillerie, si légère qu'elle fût. Mais déjà les yeux de madame de Buret se nuançaient d'un peu de gravité :

— C'est vrai qu'elle fut excellente, cette journée, dites, et il me plairait d'en passer d'autres, souvent, toutes pareilles.

Il répondit simplement :

— Je vous adore.

Il restait devant elle, un peu embarrassé : il aurait dû dire des mots de belle tendresse, il ne les trouvait pas. De cette tendresse il n'avait ni la réalité, ni, ses désirs maintenant amortis, la coutumière illusion. En face de cette femme, reprise, sans doute, au moment de son départ, de l'émotion des premiers aveux, et qui lui donnait encore un peu — tout ce qu'elle avait — d'amour vrai, il sentait seulement autour de sa pensée du vide, de la sécheresse ; en somme, il était pressé de partir pour rentrer à l'heure du dîner. Si ses yeux n'avaient été, par bonheur, habitués à jouer toutes les brillantes et charmantes comédies sur la façade de son être, dont ils embellissaient la pauvreté, madame de Buret, à cet instant, aurait eu une surprise vilaine et

triste, à le voir tel qu'il était. Elle ne vit que la comédie, et les yeux bleus dont la lumière était douce, caressante. Elle ne se plaignit point de son silence ; elle finit par lui dire :

— Partez.

Il baisa ses mains et se mit en selle.

— Le 2 juillet, Hôtel du Midi ! lui rappela-t-il.

Elle fit signe que oui ; ils se saluèrent encore des yeux. Et il partit au grand trot, tandis qu'elle remontait le sentier. Il fut en haut de la côte, comme elle arrivait à la terrasse. Au moment de franchir le col, il aperçut sa robe blanche contre le parapet sombre ; elle fit de la main un geste qui eut une envolée infiniment gracieuse par-dessus l'étroite profondeur du ravin. Il l'admira dans l'austère beauté de ces rocs, de ces verdures, du château qui avait été redoutable : il fut remué d'un frisson romanesque. Il sentit ses amours poétiques et nobles. Un magnifique élan d'orgueil le dressa sur ses étriers, et, très beau, avec une grâce qui répondait à celle de madame de Buret, avec le sentiment de cette beauté et de cette grâce, il rendit le salut. Jamais geste de cabotinage, au théâtre ou dans la vie, n'eut plus de sincérité et ne donna à

celui qui l'avait réussi une plus touchante ivresse de soi-même.

Irréprochable montagnard, attentif et sage aux descentes, impatient, impossible à tenir sur les montées, le cheval d'Abel franchit en hâte les trois vallées qui se succédaient jusqu'à la ville, diverses de coupe et de ton. Après la sauvagerie rocheuse et durement boisée du ravin de Buret, elles s'ouvraient tour à tour plus larges, plus riches, plus habitées ; les rivières couraient sans tapage parmi des prairies qui s'étendaient tout à l'aise et remontaient d'une courbe longue jusqu'à mi-hauteur des plateaux ; au-dessus, c'étaient des champs, tout le damier des cultures parcellaires, ou bien l'épaisseur d'un bois qui s'étirait d'un bout à l'autre du plateau. Entre les prairies, entre les champs, les haies vives ondulaient en lignes capricieuses : chênes au tronc mince et barbelé, semblables à des chenilles, frênes délicats avec un feuillage très léger en houppe au sommet de l'arbre clair, peupliers frissonnants, réguliers et droits comme des cierges de Pâques. Le charme de ces vallées venait de tant de verdures, des nuances de ces verdures qui mettaient à la fois

sous les yeux le tapis velouté des herbes, le frisson tendre et blond des feuilles de frênes, le frémissement argenté des peupliers, la paix profonde et sérieuse des feuilles de chênes. On travaillait partout. Lentement, indéfiniment, de chaque prairie, vers les granges écrasées sous les écailles des toits, les chars attelés de bœufs rouges emportaient le foin lié très haut en masses rebondies et qui semblaient légères. Des cris traversaient l'air, le bouvier encourageait l'effort des bêtes appliquées : « *Béni bé*[1] *!* » Les prairies, les haies d'arbres, les champs et les chemises blanches des travailleurs et l'effort continu des bœufs rouges et la fuite allègre de la rivière étaient glorifiés par l'embrasement d'une atmosphère d'apothéose, toute de feu et d'or, où le soleil couchant épuisait en beauté sa force dernière. De chaque prairie, les visages ouverts ou défiants, rouges et suants, se levaient au bruit du trot du cheval martelant la route dure : les regards qui cherchaient ceux d'Abel ne disaient qu'une vague curiosité, un peu d'envie; il lui plaisait de recueillir cette envie, admiration plus sombre, et de passer, svelte,

1. « Viens ! »

élégant et beau. Il n'avait guère plus de vingt ans, à cette heure, et il goûtait la vie, comme on fait à vingt ans, — joies primaires et puissantes d'un ciel éclatant, d'une lumière fougueuse, d'une ardente et barbare liberté, d'un orgueil qui s'étend, s'empare du monde et l'étreint tout entier.

A une douzaine de kilomètres de la ville, il fut salué, d'une prairie bordant la route, par un haut et corpulent fermier :

— Bonsoir, monsieur Mascran!

Il reconnut, appuyé sur une fourche, — chapeau de paille, chemise blanche, pantalon de toile comme les travailleurs, mais surveillant sans travailler, — le fermier Vermenouse. Il dut s'arrêter, car les fermiers de ce pays sont gens d'importance, susceptibles, au surplus, et qu'il convient de ménager; et puis il appréciait en Vermenouse aussi bien son assurance forte que son culte pour M. Mascran père et lui-même. Il serra, par-dessus la haie, l'épaisse main du fermier.

— Belle journée, hein? vous avez dû en faire, de la besogne!

— On a commencé à trois heures moins un

quart, ce matin; on ira bien jusqu'à neuf heures et demie, ce soir.

— Cristi!

— Il faut ça, dit le fermier paisiblement.

Avec des gestes comme rythmés, hommes et femmes, autour d'un char, piquaient et soulevaient de leurs fourches les tas de foin que, sur le char, enfoui jusqu'à la ceinture, un garçon maigre, noir, — tête d'Espagnol avec de courts favoris, — recevait, empilait sans trêve; des brindilles accrochées à ses cheveux lui faisaient une couronne bleuâtre. Abel se demanda, un instant, combien de fois, dans cette interminable durée de travail, les mêmes gestes avaient brisé ces bras, roidi ces reins. Mais Vermenouse lui parlait de son affaire. Allait-on en finir? Il avait signé, l'autre semaine, au bas d'une feuille timbrée toute blanche, que le clerc était venu lui porter à l'hôtel. Il avait signé en toute confiance. Il voulait savoir si on s'était servi du papier.

— C'est une simple précaution, fit Abel, pour ne pas vous déranger encore, si votre cohéritier exige une convention. Nous sommes d'accord qu'il vous abandonnera...

Il rappela à Vermenouse le détail des concessions demandées.

— C'est bon, dit le fermier. Eh bien, tâchez de terminer au plus tôt.

Jusqu'à la ville, la route n'offrait plus que de médiocres vallonnements : le cheval, plus impatient près de l'écurie, les franchit d'un seul temps de trot. Maintenant les paroles de Vermenouse occupaient Abel. Il était content, dans cette affaire, de la combinaison qui devait tout arranger et vite. Cependant, à travers les détails juridiques de cette combinaison, un souvenir filtrait lentement dans son esprit : Vermenouse, la visite de Vermenouse à l'étude, la signature en blanc donnée par Vermenouse... C'était le lendemain de la nuit de jeu. En reconduisant le fermier, il avait trouvé sa femme qui l'attendait. Il avait redouté une scène, et cette impression vivement désagréable était restée enfoncée en lui, de même que les images de ce qui avait suivi... La rencontre de Vermenouse venait de lui rappeler toute cette suite : — un bref entretien avec son père, qui acceptait de payer sa dette; plus tard, dans la journée, la dette en effet payée, et, sans doute,

payée par Saffre... Brusquement, avec une prodigieuse véhémence, le souvenir de Saffre, de ses familiarités, de la sujétion où il se trouvait réduit envers cet homme, envahit, emplit sa pensée, en recouvrit tous les recoins, telle une eau dont la fluidité s'empare des replis d'une terre.

Il se sentit violemment irrité. En l'état où les joies de cette journée l'avaient exalté, il ne pouvait rien tolérer qui ressemblât à une déchéance.

— Non, non, cent fois non! gronda-t-il.

Il jurait furieusement. A cette voix de colère, le cheval prit le galop. Abel le laissa galoper. La rudesse brutale de ce mouvement donnait bien à ses nerfs crispés, à ses muscles tendus, à son sang qui courait trop vite, un soulagement de bataille. D'ailleurs, sa vanité exaspérée lui suggérait que la faute première n'était pas à lui-même, perdant stupidement. Il en voulait à son père. Pourquoi emprunter à Saffre? A Saffre, justement? Comment n'avoir pas vu que c'était se compromettre au profit de cet homme et sacrifier, en un instant, le résultat de tant d'efforts qui les avaient élevés, eux, les

Mascran, à la puissance considérée avec le père, à la royauté d'élégance, de relations choisies et de bon ton avec le fils?

« Démolir notre situation! quelle faute! »

Aux yeux d'Abel, la « situation » était comme un édifice que l'imprudence de son père avait pu ébranler. Sa colère se complaisait dans cette image. De cette atteinte à la « situation », il était, en même temps qu'irrité, offensé comme d'un sacrilège : car il voyait en lui-même l'homme qui avait fait mieux que d'assurer la prospérité de l'étude, — œuvre d'application et de banale honnêteté, — mieux que de conquérir toutes les confiances, et tous les respects, — œuvre estimable, mais sans beauté ni grâce, — l'homme qui avait réussi dans l'entreprise inouïe de se faire aimer de la marquise de Buret.

VII

Le dos à la fenêtre, les jambes croisées, M. Mascran fumait sa pipe en bois; il lisait, très attentif, des pièces qu'Abel venait de lui apporter, n'arrêtant sa lecture que pour cracher dans les cendres. Abel, assis en face de lui, avait laissé éteindre sa cigarette : il regardait par les fenêtres à petits carreaux le mur ensoleillé que l'étroitesse de la rue faisait proche. Comme il l'avait décidé la veille, en revenant de Buret, il voulait parler de Saffre; il voulait s'entendre confirmer que sa dette avait été payée avec de l'argent emprunté à Saffre, remontrer les dangers de cet emprunt, le faire rembourser, — savoir, enfin, et aussi se délivrer d'une contrainte affligeante. — Il était résolu, sans crainte d'offenser le vieillard, qui

avait évidemment erré. Mais il se demandait si M. Mascran, détaché de tout respect humain, l'épiderme rude et la dent féroce, comprendrait son embarras.

La lecture achevée, M. Mascran rendit les papiers à Abel en formulant son avis.

— Bien! dit Abel.

Il restait assis. Son père, qui avait de l'ouvrage, s'étonna qu'il s'attardât : ce n'était point l'habitude.

— Tu as autre chose à me dire?

— Oui, au sujet de Saffre.

Le vieillard le regarda :

— Saffre?... Jean Saffre, le marchand de fromages?...

— Lui-même. Depuis que tu l'as fait venir pour lui emprunter...

— Qu'est-ce diable que tu me chantes là?

— Tu ne lui as pas emprunté cinquante mille francs, la semaine dernière... non, il y a une douzaine de jours, pour payer ma dette de jeu?

Abel avait parlé très vite, avec un sursaut de plaisir. M. Mascran ne répondait pas. Ses regards, tendus vers son fils, enfonçaient en lui leurs pointes qui le transperçaient, tandis que

ses yeux, à lui, demeuraient impénétrables. Ainsi fouillé au plus secret de sa pensée, et en même temps incertain sur la pensée de son père, Abel entreprit de s'expliquer. En phrases multiples, avec des redites, il rappela les faits très simples de cette journée : M. Mascran père, ne sortant pas cet après-midi, lui avait fait remettre, le soir, les cinquante mille francs promis le matin, et d'autre part, Saffre, qui n'était pas un client, avait été appelé par M. Mascran, était venu à cet appel, parti, puis revenu… Abel raconta franchement que de ces faits il avait induit un emprunt de M. Mascran au marchand, lequel sans doute se contentait d'un intérêt médiocre… M. Mascran se taisait toujours, et Abel continuait de parler : ce silence et le terrible regard du vieillard le gênaient, mais pour donner une forme expressive à sa pensée, non pas dans sa pensée même ni dans sa volonté d'être éclairci. Il commençait de croire que sa joie avait été trop prompte : c'était bien de Saffre que venait l'argent. Dans la lourdeur menaçante de ce silence où ses phrases boursouflées sonnaient mal, il souhaitait un mot de son père.

Soudain M. Mascran grogna :

— Si maintenant on se met à m'espionner, c'est du propre!

Son regard s'était comme replié, et n'était plus que vaguement maussade.

— Il ne s'agit pas de t'espionner, protesta Abel, et tu sais bien que je trouverais aussi ridicule qu'inconvenant de me permettre envers toi la moindre observation : je ne l'ai jamais fait, je ne commencerai pas aujourd'hui. Si je t'ai parlé de cette visite de Saffre, et de l'argent que tu lui aurais emprunté, c'est que je suis très ennuyé à cause de cet homme.

Il se tut, un instant. Il voulait donner l'impression complète de cet ennui : lentement, avec des mots plus sûrs, il représenta l'audace du marchand, fort du service rendu. Toutes les susceptibilités de son orgueil et de son snobisme crièrent une sincère douleur.

— Il est homme à me jeter à la figure, en plein cercle, que son argent a servi à payer ma dette. Cela, je ne le veux à aucun prix : tout, plutôt que cela!... Il faut donc que j'accueille ses ouvertures, que je l'impose à mes amis. Demain il peut me faire entendre qu'il désire

être invité chez les Terremont, chez d'autres... C'est le plus cruel des chantages.

— Peuh! fit M. Mascran père.

Il montra des yeux gouailleurs. Au vrai, sous l'élégance prestigieuse qu'il admirait en son fils, jamais l'enfantillage irrémédiable ne lui était apparu si crûment.

— En vérité,... répliquait Abel.

Les bras croisés d'indignation, il était au moment de se fâcher : car, outre la souffrance d'orgueil, le sentiment d'une incorrection lui était insupportable. Son père l'apaisa d'un geste :

— Réponds à Saffre comme il te plaira : il ne peut rien contre toi.

— Non? dit Abel. Ce n'est pas à lui que tu as emprunté les cinquante mille francs?

— Je ne lui ai rien emprunté du tout.

Le visage du vieillard était calme, sa voix ferme, et son sourire parfaitement aisé, avec une sorte de malice plus douce que d'ordinaire. Toute la pensée d'Abel, souffrante et contractée, se détendit.

Par une de ces sautes dont son esprit trop mobile était coutumier, il ne croyait plus rien

de ce qu'il avait cru l'instant d'avant; — il eut seulement cette question, machinale à la fois et inutile, autant que serait une poussée légère sur une porte qu'on est certain d'avoir fermée :

— Tu avais donc les cinquante mille francs?

— Il faut croire!

Restait bien à savoir pourquoi, le même jour, Saffre, appelé en hâte, était venu deux fois. Mais, si cette curiosité se fit sentir à Abel, c'était un résidu négligeable de ses soucis; l'essentiel, la crainte que Saffre n'eût payé la dette de jeu, avait disparu.

— Eh bien, alors, nous allons voir! — dit-il joyeusement.

Il était debout : sa tête eut des mouvements comiques; ses yeux prirent un peu de la dureté qui était habituelle à ceux de M. Mascran.

— Veux-tu un conseil? fit le vieillard. Sois très bon garçon avec Saffre. Avant peu, nous aurons besoin de lui, nous, tout notre parti. Nos amis n'ont pas trop d'argent : ils tiennent à ce qu'ils ont. Je ne peux plus rien leur faire donner. Le marquis n'est pas inépuisable. Je lui ai tant demandé! je n'ose plus... Tandis qu'avec Saffre...

— J'entends, fit Abel; tu peux compter que je le traiterai sans méchanceté. Seulement, autre chose est de se sentir à sa merci, ou de le voir venir et de lui accorder certains égards, en rapport à la fois avec ce qu'on attend de lui et avec ce qu'il mérite.

— Beaucoup de ménagements! reprit le vieillard.

Cette fois, il s'installait définitivement à son travail. Ses yeux, fixés aux feuilles jaunies d'un acte de vente très ancien, eurent seulement vers Abel qui sortait, léger, fringant, et qui s'en fùt étonné s'il l'avait aperçu, un regard singulier, de menace, d'orgueil inquiet et tendre, et enfin de pitié.

Le colonel de Nérandières était justement fier de son tennis, entretenu par les ordonnances comme est astiquée une plaque de ceinturon. Mais il se contentait de le mettre à la disposition de ses amis; il ne jouait plus. Sur chacun des côtés longs du « cours », au milieu, le grillage s'évasait en deux larges rotondes, qui, tour à tour, l'une le matin, l'autre le soir, étaient en pleine ombre : des tables, des fauteuils

de jardin y accueillaient les simples spectateurs, les joueurs au repos. C'est là qu'on prenait le thé, et que M. de Nérandières se consolait de ne plus lancer de balles, parmi la gaieté de ses lieutenants et les sourires des jeunes femmes. Madame de Nérandières, parfois, consentait à une partie ; mais, appliquée trop tard à ce sport, elle ne dépassait pas une bonne médiocrité dont l'évidence l'agaçait ; elle préférait s'agiter entre ses hôtes : on lui reconnaissait unanimement le mérite le plus éminent et le plus nécessaire dans sa fonction, l'entrain. Elle en avait la faculté complète, le don de s'intéresser à tout, de s'amuser de tout, d'animer les humeurs les plus engourdies ; elle en avait surtout les moyens physiques, la vivacité infatigable.

Entre les deux plus forts joueurs, le lieutenant d'Assonne et madame Jeansin, femme d'un avocat de la ville, il y avait eu un *single* émouvant. A la fin, sur un coup de madame Jeansin, qui sut relever une balle désespérée :

— Je n'ai rien vu de plus magnifique ! s'écria madame de Nérandières.

Elle se retourna pour communiquer son enthousiasme, et aperçut Abel :

— N'est-ce pas?

— J'arrive, répondit-il.

Jamais il n'avait été si beau, ni paré avec une plus heureuse et délicieuse élégance. Dans la lumière éclatante, l'or de ses moustaches, son teint clair, la flamme sourdement vibrante de ses yeux bleus éblouirent madame de Nérandières.

— Vous êtes beau comme un astre! lui dit-elle avec une conviction émerveillée.

Il sourit sans inutile modestie : il savait qu'elle disait vrai. Elle l'examina plus attentivement : tout ce qui chez lui, depuis la journée de Tresles, étonnait et irritait les hommes, se résolvait pour elle, parce qu'elle était femme, en un charme dont le mystère lui restait fort accessible.

Elle sourit, à son tour, d'une sympathie amicalement jalouse.

— Mon cher, vous sentez l'amour à plein nez!...

Abel ne répondit pas; ses paupières, un moment pressées sur ses yeux, livrèrent ensuite à madame de Nérandières, d'un regard lourd et passionné, tout le secret de sa victoire.

— Justement, madame Varignot est seule

aujourd'hui. Allez vite vous montrer tel que vous êtes!... Pauvre petite malheureuse, elle a besoin de voir ça, de l'amour!... Vous voulez bien?

Les paupières d'Abel battirent encore et son sourire s'accusa, mais de surprise. Ah! ah! madame Varignot?... Oui, il la voyait alanguie de vagues et amples désirs qui sollicitaient un peu de charité; il voyait ses yeux gris, beaux déjà, avec leur éternelle prière, comme ils seraient, sans doute, à l'heure où elle serait exaucée... Mais madame Varignot, pour lui, aimé de la marquise de Buret!... Sa bouche eut une moue de dédain léger, et indulgent d'ailleurs, car il savait gré tout de même à madame de Nérandières de l'hommage qu'elle lui rendait. Il obéit sans hâte : madame Varignot, debout, causait avec une autre femme. Il prit le temps de saluer tout le monde, de dire, au passage, très suffisamment, tous les mots qu'il fallait dire, gracieux ou galants; il arriva enfin jusqu'à elle, la dernière, comme elle se trouvait seule. Ils s'assirent dans ce coin un peu écarté où il l'avait rejointe.

Vraiment, madame de Nérandières avait raison : il était là, près de madame Varignot,

un peu penché, les coudes sur les genoux, jouant avec sa canne; il la regardait à peine, et disait des choses insignifiantes et gaies; mais l'immense joie, la force infiniment vaniteuse de conquête, qui étaient en lui, rayonnaient sur la jeune femme et l'avaient bouleversée. Elle coupait de paroles, de rires, les phrases d'Abel : paroles et rires étaient maladroits, car elle manquait d'esprit; Abel les jugea plus maladroits encore qu'ils n'étaient, car il ne causait aisément qu'à la condition de n'être pas interrompu.

Cependant les yeux gris, libérés de l'alanguissement des longues paupières, se découvraient si larges, si lumineux, qu'il pardonna les maladresses à leur beauté : c'était comme dans une eau gris perle un feu mouvant qui tour à tour brille et se noie. Abel eut un retour de pensée inconscient vers d'autres yeux, ceux de madame de Buret : ils n'étaient pas plus ardents, ils avaient moins d'humbles et suppliantes caresses: mais il les avait vus, si hautains pour d'autres, frissonner sous ses baisers, se fermer à demi, rester ainsi, voilés, dans la merveilleuse stupeur d'une extase d'où il eût

été délicieux de ne plus s'éveiller jamais. Près des yeux gris qui espéraient, il revit ces autres yeux. Et tout son être frémit de joie mâle. En même temps, il reconnut devant lui, comme l'avait annoncé madame de Nérandières, dans le regard de madame Varignot, sur ses lèvres tremblantes, dans tout son corps ployé, l'anxiété presque douloureuse qui adorait en lui l'amour même. Ses regards cessèrent de flâner autour d'elle et s'appuyèrent un peu sur les yeux inquiets : il marqua ainsi qu'il la comprenait, et qu'il était bien tel qu'il lui apparaissait, parce qu'il était infiniment capable d'aimer, infiniment digne d'être aimé.

— Les mots me manquent pour vous exprimer combien je vous trouve belle, dit-il soudain.

Elle sourit, mais son sourire resta suppliant.

— Pas si belle que... que d'autres! murmura-t-elle.

Il écarta d'un geste vague cette allusion. Mais, en même temps, parce qu'il convenait qu'elle souffrît un peu pour exhaler le charme suprême de sa beauté, il ajouta :

— Je sais bien que cette admiration dont je

ne peux pas trouver les termes, d'autres vous la disent aussi. Et, à vous voir si vibrante d'amour, je serais tenté de croire que vous êtes très amoureuse et très aimée.

Les yeux gris, d'une perfection presque animale de couleur et de forme, s'embellirent d'une vraie douleur : les paroles d'Abel avaient pénétré jusqu'aux plus délicates profondeurs de cette créature sans défense. Il l'admira davantage, souffrante ainsi, spiritualisée, et si amoureuse de l'amour! A cet instant l'image de la marquise s'éloigna : car la colère, l'impatience, le désir ne lui avaient jamais donné ce tressaillement de tout l'être sensible. Madame Varignot était plus complètement belle avec son regard de souffrance aiguë, et sa stupeur de blessée. Il se sentit le pouvoir d'apaiser cette souffrance, aussi aisément qu'il l'avait provoquée.

Ses yeux enveloppèrent la jeune femme comme d'une étreinte vigoureuse et très douce :

— J'ai une immense pitié pour les femmes qui laissent écouler leur vie sans avoir su ce que c'était que d'aimer et d'être aimées. En vérité, ce n'est pas vivre. J'ai connu ainsi une femme mieux que jolie, gracieuse et toute

rayonnante de tendresse. Elle avait épousé, très jeune, un très brave homme, insouciant et gauche. Gâtée, choyée, elle eut par lui tous ses désirs satisfaits, tous, sauf celui d'éprouver cette joie singulière pour laquelle les hommes et les femmes font tant de folies. Elle en resta étonnée; puis son étonnement devint de la tristesse, une grande tristesse : elle était toujours jolie, mais elle se fanait, réellement. Ce fut alors que son malheur et son charme attirèrent vers elle un homme qui l'aima : elle aima, à son tour. Vous avez vu peut-être des fleurs étiolées s'épanouir parce qu'on leur donnait de l'air, de la lumière? Ce fut chez elle aussi soudain et aussi beau. En un rien de temps, elle devint souriante, heureuse. Elle est toujours ainsi, et, quand il m'arrive de la revoir, moi qui sais son aventure, j'admire ce que l'amour a fait d'elle, comme il ferait de tout autre qui bravement se confierait à lui.

Apaisée très vite, la souffrance de madame Varignot n'était plus qu'une inquiétude enchantée, telle qu'en montrent, aux contes féeriques, les yeux des enfants. Était-ce vrai tout ce qu'il disait? Et, si c'était vrai, avec qui s'embarquer

pour ce bienheureux pays où le rêve d'épanouissement et de joie serait réalisé dans la vie de chaque jour? Elle murmura :

— C'est une merveilleuse histoire. Mais votre amie eut la bonne fortune de rencontrer un homme qui l'aima véritablement. Combien d'autres se sont crues aimées, et ont été durement punies de leur faiblesse!

« Ainsi, — pensa Abel, — voilà tout le résultat de la surveillance de ce Varignot! Cette femme est prête à prendre un amant, s'il lui paraît suffisamment prouvé que ce ne sera pas pour un soir. »

Il observa qu'aux mouvements de sa tête, le corsage d'été, très échancré autour du cou, découvrait une peau, moins fine peut-être que celle de madame de Buret, moins brillante aussi, mais d'un tissu comme tendu, et d'une blancheur éminemment favorable à la gourmandise des baisers. Il eut, à cette vue, l'énergie des sincérités ardentes qui émeuvent et décident.

— Oui, vous avez raison, il faut savoir choisir. Vous, madame, si délicieuse, entre toutes les sollicitations que vous pouvez sentir

autour de vous, prenez soin de choisir celle qui vient d'un homme sérieusement épris.

Les yeux gris l'interrogeaient, avec l'espoir que lui, peut-être, serait cet homme.

— Vous rappelez-vous, dit-il en se penchant un peu plus vers elle, le bal du cercle, au printemps, où vos épaules étaient si belles, avec de simples nœuds de velours et de tulle qui retenaient le corsage? Je me suis dit, ce soir-là, que pour obtenir d'être aimé de vous, toutes les audaces me tenteraient, que tous les dangers me plairaient, même celui de braver une surveillance qui certainement doit vous être odieuse. Mais je ne savais pas, je ne comprenais pas que vous aviez, comme la jeune femme dont je vous ai conté l'histoire, le grand désir d'aimer... Peut-être aussi que je me trompe, à cette heure, peut-être n'avez-vous pas ce désir?

Elle ne put s'empêcher de sourire à la venue des paroles qu'elle sentait prochaines.

— Alors, dites, laissez-vous aimer! Nul, mieux que moi, ne vous comprend, ne vous souhaite ce bonheur que j'ai vu s'épanouir chez mon amie. Et je suis sûr qu'en moi vous trou-

verez... ne pensez-vous pas que vous trouverez celui-là même que vous cherchez ?

Elle s'abandonna de toute la douceur amoureuse de ses yeux.

— C'est bien difficile, répondit-elle, si étroitement surveillée, dans cette ville où tout le monde épie le moindre pas !...

— Fiez-vous à moi : je saurai bien, sans que vous ayez rien à redouter, ni de votre mari, ni de personne, vous rejoindre, vous voir, vous parler...

Il prit sa main et la baisa avec ferveur, en ajoutant :

— Et vous aimer...

A ce baiser, elle fit un effort de protestation :

— Vous vous trompez..., commença-t-elle.

Mais déjà il s'était levé. Il avait eu tout de suite l'idée d'obtenir de la « colonelle », par une insinuation câline, l'éloignement de Varignot, pour quelques jours. Dans l'impatience de sa convoitise, il voulait parler, sans retard, à madame de Nérandières. Il lui fit signe : elle se détacha, en effet, et le rejoignit. Mais, frappée, sans doute, de la fièvre trop ardente de ses yeux :

— Ah çà! dit-elle, pas de bêtises, mon cher! Je veux bien que vous donniez quelque amusement à cette petite femme en peine. Mais pas le grand voyage, hé! Je suis responsable de toutes mes inférieures et je n'entends pas que vous partiez avec celle-ci, de votre pas léger... surtout, monstre que vous êtes, étant déjà engagé dans un autre voyage, n'est-ce pas?

En une seconde, Abel avait changé sa mine, voilé l'éclat de ses yeux. Il souriait innocemment à ces reproches.

— Vos craintes sont très injustes pour moi, ma colonelle. J'ai obéi à vos ordres en allant bavarder avec cette charmante petite femme. Mais je ne sais pas, hélas! emporter ainsi les cœurs d'assaut. Tranquillisez-vous. Ce qui défend madame Varignot, c'est elle-même. En revanche, ce qui l'exaspère et la précipitera aux suprêmes bêtises, c'est la tyrannique surveillance de son mari. Si elle prend un amant, ce sera non pour l'amant, mais contre l'époux.

— Et c'est bien là-dessus que vous comptez, mauvais sujet!

— Ma foi, si elle doit tromper le capitaine,

j'aime mieux, pour moi-même, que ce soit avec moi.

— Bien, j'ouvrirai l'œil! et, pour commencer, je parlerai à Varignot, ou plutôt, je l'espacerai un peu, je donnerai un peu d'air à sa femme... Oh! vous pouvez rire, vous verrez...

Abel riait, en effet.

— Vous abusez de ma franchise, c'est très vilain. Enfin!... Faites pour madame Varignot comme pour vous... Hein! si le colonel montait la garde à vos côtés pour vous empêcher de trébucher!...

— Il est sûr que ça ne traînerait pas, dit-elle avec candeur. Sûr que je trébucherais, et même un peu plus.

— Laissez donc trébucher un tantinet madame Varignot!

— Non, conclut-elle avec fermeté, ça, non.... Et, à propos, que vouliez-vous me dire?

— Ce que je voulais?...

Il hésita, ayant tout obtenu. Au hasard, il inventa un projet de promenade en bande : il fallait toujours, pour les goûts de madame de Nérandières, qu'il y eût un projet en train.

Du tennis, isolé à un bout de la ville, il regagna allègrement le quartier central et la place, pour se rendre au cercle. Il était étourdi d'une légère et mousseuse ivresse. Tout réussissait si bien! Madame de Nérandières allait s'employer résolument, pour sauver la vertu de madame Varignot, à lui ménager la liberté qui serait propice à sa chute. Et ce cou si tendre, ces épaules très blanches, il était donc certain de les avoir, cependant que la marquise préparait son départ, et plus tard, quand il reviendrait de Luchon. Les beautés diverses de ces deux femmes affleurèrent à sa pensée, comme une chair qui accède à la prière impatiente d'une bouche. Des complications, oui : il aperçut qu'il aurait à manœuvrer... Il verrait. Il avait bien le temps, et il savait assez manœuvrer! Pour le présent, il eût été stupide de gâter sa joie... Il allait, la tête un peu baissée; il arriva ainsi sur le square.

— Vous avez l'air bien content?

Ces paroles l'arrêtèrent devant Saffre, qui les lui adressait sans ironie, et dont les yeux mauvais s'essayaient loyalement à la cordialité. Les doigts toujours occupés à rouler une cigarette,

le marchand avait détaché une de ses mains qui se tendit vers Abel.

— Tiens! monsieur Saffre! — dit l'autre.

Il gardait son air « bien content », et qui, même, fut un peu plus content. Car, devant ce visage, devant ces yeux verts redoutables dans l'étendue sombre du teint, c'était un plaisir de se rappeler à la fois que Saffre avait été dangereux et qu'il ne l'était plus.

— Monsieur Saffre!... et comment va?

Pour obéir à son père, et parce que c'était aussi son envie du moment, il voulait se montrer encourageant, aimable.

— Faites-vous la hausse ou la baisse?

— C'est la baisse, dit Saffre avec une moue chagrine. Le Midi regorge de fruits; et, quand le Midi a des fruits, il ne veut pas manger de fromage.

— Singulière idée! fit Abel.

Ils causèrent amicalement. La bienveillance d'Abel enhardissait le marchand, qui le traita plusieurs fois de « mon cher ». Abel acceptait ces familiarités. Puisqu'il était libre, quand il en aurait assez, de remettre l'individu à sa place!... Libre!... Tout de même, quelle angoisse

c'eût été de se sentir définitivement à la merci du cynisme de cet être!... Il expliquait, paisible et net, ce Saffre, la vaste spéculation qui, au début de chaque campagne, s'organisait dans son cerveau, aux cellules toujours prêtes comme les casiers de ses caves immenses. L'argent, chaque année, affluait, d'un mouvement néces saire, régulier. Abel le voyait, le flot coutumier, s'ébranler, s'avancer à la voix du marchand. Il se rappelait le mot de son père : « Avant peu, nous aurons besoin de lui, nous, tout notre parti... » Certes cet homme était une force qu'il fallait garder pour soi, et ce pouvait être facile. Encore une fois, M. Mascran avait eu la vue large, pénétrante qui ne s'embarrasse pas des misères, — réputation douteuse, répugnances mondaines. — Abel, dans son admiration pour son père, fut sur le point de s'avouer que c'étaient là des misères. Mais il fallait être M. Mascran lui-même pour en juger ainsi, il fallait dominer de très haut les impulsions, les règles toutes conventionnelles qui gouvernaient la vie de la petite ville... Qui donc, sauf M. Mascran, aurait pu se permettre cette hardiesse de solliciter Saffre?

« Au fait, mon père l'a-t-il sollicité? — se demanda Abel. — Quand il l'a fait venir, ce fameux jour où j'attendais mes cinquante mille francs, ce n'était pas pour les lui emprunter : bon! Mais alors pourquoi? »

Cette curiosité lui était demeurée, à la fin de son entretien avec M. Mascran : oui, pourquoi son père avait-il fait venir le marchand de fromages? Modérée, tout d'abord, elle n'avait pu l'exciter suffisamment à une question indiscrète. Elle s'avivait maintenant, non pas impatiente, mais seulement comme chatouilleuse. Ainsi que beaucoup d'hommes, de nature très voisine de celle des femmes, Abel était infiniment curieux. Cela le tenta, l'amusa par avance, de surprendre un secret qu'il n'avait pas osé se faire dévoiler par son père, et brusquement il demanda :

— Quelle est donc cette affaire pour laquelle vous êtes venu deux fois l'autre semaine, appelé par mon père?

Il avait parlé très simplement, les yeux à peine luisants de malice intriguée :

— Mais, fit Saffre, j'ai promis à monsieur Mascran père le secret le plus absolu!...

— Oh! voyons, pas avec moi.

— Ma foi, je ne sais pas, il est certain que vous... Et. d'ailleurs, à vrai dire, la chose ne vaut pas la peine qu'on fasse tant de mystère... Du moins je n'aperçois pas...

— Alors?

— Oh! je veux bien vous dire... mais. au moins. soyez plus discret que moi!... Monsieur Mascran m'a fait venir pour m'emprunter soixante mille francs.

— Pour vous emprunter?...

La surprise d'Abel fut de la plus touchante sincérité.

— Pas pour lui, bien sûr! — reprit Saffre avec un rire heureux d'homme riche et qui aime les autres d'être riches aussi. — Je sais bien qu'il n'en a pas besoin. Il pourrait plutôt me prêter... Non, ces soixante mille francs étaient pour un client à lui, à vous, et qui est mon client à moi, Vermenouse, le fermier du Chaumeil.

— Vermenouse? répéta Abel.

Il était devenu très sérieux, à ce nom, et il traçait sur le sable du square, avec sa canne, des lignes, des ronds auxquels ses regards se fixaient.

Saffre expliqua : dans une affaire de succession, le fermier avait besoin, le jour même, de cette somme. Il aurait dû l'avoir : tout le monde le supposait assez riche! En réalité, il n'avait rien, sa petite fortune gaspillée en mauvais placements. Cependant, ayant promis ces soixante mille francs, il avait avoué sa détresse à M. Mascran, qui s'était chargé de lui trouver un prêteur absolument discret.

— Et, poursuivit Saffre, je suis très reconnaissant à votre père d'avoir pensé à moi. Je le lui ai dit, du reste. Comme il m'offrait de garantir personnellement l'emprunt de Vermenouse, je lui ai répondu : « Monsieur Mascran, je ne veux pas de votre garantie. Vermenouse est un travailleur économe et rangé ; vous me demandez pour lui un service comme pour vous : ça suffit. Quant au silence, comptez-y : cela ferait trop de tort à cet homme, si l'on savait. Gardez l'acte de reconnaissance dans vos papiers : c'est encore plus sûr... Et puis je vous promets que je n'oublierai pas la confiance que vous me témoignez. C'est moi qui suis votre obligé, et si, pour autre chose, vous avez besoin de moi, allez-y! Il y a des fro-

mages dans la cave et il y a des écus dans la caisse! »

Saffre fit sonner joyeusement dans sa poche une poignée de pièces, qui n'étaient d'ailleurs que des sous. Les yeux toujours baissés, Abel posa diverses questions : on eût dit qu'il tenait à faire modifier dans le récit du marchand tel détail qui lui paraissait incroyable, et même, un peu plus, qu'il cherchait à se faire prouver que l'emprunt avait une signification autre. Mais Saffre répéta, en usant des mêmes mots, qu'il avait trop bien retenus, la demande de M. Mascran père, ses réponses, tout leur entretien.

Tournant autour du square, ils étaient arrivés devant le cercle : l'habitude, à cette heure, les y conduisait. Mais, sur le point d'entrer, Abel dit rapidement :

— Je n'ai pas le temps maintenant. Un rendez-vous...

— On vous verra, ce soir?

— Bien sûr!

Il s'en alla vers la vieille maison. Il était bouleversé, furieux.

« Que veut dire cette histoire?... Vermenouse

a besoin de soixante mille francs?... à propos de cette succession qui est seulement de vingt cinq ou trente?... Il n'a plus d'argent, alors que je lui ai placé encore, le mois dernier, quinze mille francs sur hypothèque?... Pourquoi ces mensonges?... Ce sont des mensonges... Mon père a perdu le sens... Si sa tête se troublait!... Il a plus de soixante-quinze ans... »

Cette hypothèse, que le vieillard faiblît tout à coup, l'épouvanta : pour l'avenir, quel fardeau s'abattrait sur ses épaules! Toute l'étude à diriger!... Et dans le passé quelles fautes, quelles erreurs ne découvrirait-il pas?... Cependant, quelques heures plus tôt, il avait vu son père si ferme en la vivacité de son esprit! Et Saffre, homme sans illusions, venait de célébrer encore la promptitude et la sûreté de cet esprit, les avait admirées, le jour même où l'emprunt s'était conclu, où M. Mascran père avait conté la fable absurde de Vermenouse!

— Ah mais! dit Abel à mi-voix. C'est moi alors qui perds la tête!... De deux choses l'une, ou mon père a eu le cerveau troublé, ou...

Il n'osait se formuler le second terme de l'alternative. Comment qualifier cette manœuvre qui avait consisté, pour avoir soixante mille francs de Saffre, à inventer les besoins pressants de Vermenouse?... Les mains aux tempes, les coudes sur son bureau très bien ordonné, Abel regardait devant lui, ahuri, et ses regards, cherchant la bonne réponse, celle qui tout de suite l'aurait remis d'aplomb, ne rencontraient que le vide, un grand vide, des cercles élargis, fuyant... Ses raisonnements, le simple bon sens le poussaient vers cette conviction : « C'est un acte abominable! » Il cherchait à quoi se retenir, il ne trouvait pas. Mais soudain cette idée rétablit son équilibre :

« La signature de Vermenouse!... il aurait fallu que Vermenouse donnât la signature!... Or, ce jour-là, j'en suis certain, Vermenouse est venu me voir, dans la matinée; je le reconduisais quand j'ai rencontré ma femme prête à faire une scène. C'est l'après-midi que mon père a mandé Saffre, qu'il lui aurait proposé ce prêt de soixante mille francs au fermier. Mais le fermier était parti : il n'a donc pas pu signer. Et toute cette histoire que vient de me conter

Saffre est bien un mensonge, mais un mensonge imaginé par lui. C'est évident! »

Sa joie montait, montait, il se sentait sauvé de la conviction terrible. Mais, rude et définitif comme un coup de rame sur la tête d'un naufragé, ce souvenir l'accabla : « Vermenouse a quitté l'étude avant midi, et Saffre n'est venu qu'après midi. Mais cette signature de Vermenouse qu'on n'aurait pu avoir le soir, qui était indispensable pour l'emprunt, on est allé la demander à Vermenouse, le matin, à l'hôtel où il descend, et c'est mon père lui-même qui a voulu qu'elle lui fût demandée. »

Comme on voit des ombres, projetées sur l'étendue blanche d'un écran, préciser rapidement leur silhouette, il voyait la série des faits et des êtres surgir, prendre relief.

A dix heures environ, il avait reçu le fermier Vermenouse; il lui avait fait accepter, pour ce petit héritage de vingt-cinq ou trente mille francs qui devait se partager entre lui et son frère, un projet de transaction; il ne lui avait pas demandé de signature : on devait obtenir d'abord le consentement du frère.

« Je lui ai même dit, je m'en souviens, que,

si sa signature était nécessaire, je lui enverrais le clerc à bicyclette... Oui, parfaitement!... »

Vers onze heures, il reconduisait Vermenouse, qui était alors entré chez M. Mascran, pour un bail avec le marquis de Buret; au même instant, sur le palier, il avait trouvé sa femme; madame Mascran, insistant pour qu'il payât sans retard sa dette de jeu, l'avait décidé à solliciter aussitôt de son père les cinquante mille francs. Dans le cabinet de M. Mascran, il n'était resté que deux ou trois minutes.

« Mon père avait les yeux baissés, il me semble du moins, car je n'osais trop le regarder. Il m'a dit : « Tu vas bien! » et, presque aussitôt : « Tu auras ton argent ce soir. » Puis il m'a interrogé sur les affaires de Vermenouse, sur mon projet de transaction; il m'a demandé si j'avais pris par avance la signature du fermier. Je lui ai dit que non. Il a voulu alors que, sans perdre de temps, le clerc allât à l'hôtel de Vermenouse lui faire signer une feuille de papier timbré, en blanc. Et c'est moi-même qui ai dit au clerc : « Allez prendre la signature de Vermenouse à son hôtel. » Et il y est allé, puisque Vermenouse hier, voulait

savoir pourquoi cette signature que je n'avais pas jugée nécessaire, dans mon cabinet, quand nous causions... Ainsi, on avait la signature de Vermenouse sur une feuille blanche : on a pu, au-dessus de la signature, écrire une reconnaissance de soixante mille francs, des soixante mille francs que, le soir même, Saffre prêtait. Vraiment il n'y a aucune impossibilité... On a dit à Saffre : « Vermenouse a besoin de soixante mille francs ». Il s'est empressé de les apporter et, comme titre de sa créance, sur la feuille signée par Vermenouse, on n'a eu qu'à libeller au-dessus de la signature : « Je reconnais devoir à M. Saffre, etc. »

Tout ce raisonnement s'était établi dans l'esprit d'Abel avec une prompte facilité. Quand il en vit le terme, il fut si révolté de cela, contre lui-même, qu'il éclata de rire :

« Quel roman ! Jamais personne n'a inventé pareil conte à dormir debout !... Et c'est mon père qui aurait fait... »

Il cessa de rire. Il n'avait pas inventé, et son raisonnement n'avait eu tant d'aisance que parce qu'il s'appuyait sur un souvenir récent. A table, un matin, M. Mascran père

avait narré une histoire toute semblable, qu'il venait de lire dans la *Gazette des Tribunaux* ; un notaire de l'Ouest prenant à un de ses clients, pour une transaction projetée, une signature en blanc, et, avec cette signature, négociant un prétendu emprunt, dont il gardait les fonds. Pendant des années ensuite, les intérêts avaient été régulièrement payés, et ni le prêteur ni le prétendu débiteur n'avaient soupçonné la fraude ; pour que tout se découvrît, il avait fallu la déconfiture du notaire, l'instruction, la cour d'assises... En rapportant ces choses, M. Mascran s'était indigné... « Quelle monstrueuse habileté dans la mauvaise foi ! Comment se figurer qu'un notaire ira solliciter d'un client une signature en blanc, et s'en servir après pour se procurer de l'argent?... Mais que ne voit-on pas aujourd'hui !... » Son fils, sa bru avaient fait écho à cette indignation : Abel se rappelait son impression de bien-être, à sentir le contraste de leur honnêteté avec cette ignominie.

L'ignominie, l'odieux abus de confiance, en cette forme d'une signature surprise à la bonne foi d'un client pour extorquer à un tiers l'argent d'un emprunt simulé, cela n'était point sorti de

sa seule imagination : cela s'était fait une fois déjà, c'était l'histoire vraie de ce notaire de l'Ouest. Et c'était bien cette histoire qu'il venait d'appliquer à Vermenouse et à Saffre, en supposant que la signature en blanc de Vermenouse avait servi à établir pour Saffre une reconnaissance de soixante mille francs.

Toutes ces possibilités accablaient Abel. Mais il lui manquait une certitude, et, contre les menaces de toutes les terribles vérités dressées autour de lui, l'être paisible et confiant qu'il était moins d'une heure plus tôt se révoltait encore douloureusement.

Il se leva, se mit à marcher. Son esprit, si peu enclin à l'effort, se tendait péniblement pour étreindre, pétrir les faits, les idées, les réduire comme à l'évidence.

« Vermenouse n'avait pas besoin de soixante mille francs : il ne les a pas empruntés, voilà qui est sûr. S'il existe une reconnaissance de soixante mille francs au profit de Saffre, signée ce jour-là par Vermenouse, ce ne peut être qu'un abus de blanc-seing, et c'est la feuille signée en blanc par Vermenouse, à l'hôtel, pour un projet de transaction, qui aura

servi à faire le coup. Voilà qui est sûr encore. Cette reconnaissance existe-t-elle, datée de ce jour, signée de Vermenouse? »

Il fut satisfait de s'être clairement posé la question, dont la réponse ou bien le délivrerait de l'effroyable soupçon ou l'enfoncerait dans un abîme, parmi quelles épouvantes! Cette réponse, il la voulait aussi prompte que possible. La reconnaissance, il voulait la lire, ce soir même. Si elle eût été aux mains de Saffre, il n'eût pas hésité à demander sur-le-champ qu'elle lui fût montrée. Mais Saffre l'avait laissée en dépôt à M. Mascran; elle était à l'étude. Elle devait être dans un cartonnier qu'Abel connaissait bien, réservé aux affaires dont le vieillard s'occupait seul.

« Ce soir, mon père parti pour la Prade, j'ouvrirai le cartonnier. Je le forcerai au besoin. Je veux savoir. Je ne pourrais pas vivre dans ce doute jusqu'à demain. »

Il était debout devant la glace, contemplant sans la voir une image élégante qui était la sienne. On frappa à la porte.

— Monsieur est servi, dit Antoine.

— Je descends, répondit Abel.

« C'est vrai, songea-t-il, il faut paraître à table, devant lui... Quelle figure ai-je? »

Il se trouva très pâle, mais les traits immobiles. Il pouvait faire croire à un peu de migraine. Au vrai, c'est à sa ferme résolution de tout savoir qu'il devait de paraître intact, aux autres et à lui-même. Et puis, et surtout, quoiqu'il répétât ces noms : « Vermenouse, Saffre », il ne *réalisait* rien. Clairement, il voyait possible, probable, toute la fraude, l'abus d'une signature ; mais, entre ces faits peut-être exacts et la personne de son père, la cloison restait impénétrable, faite de ses sentiments anciens et forts, — le respect, la confiance, l'horreur enseignée par le vieillard lui-même de toute indélicatesse.

Il descendit, il se montra silencieux de par le droit de sa migraine, mais sans aucun trouble ni des gestes ni du regard. Même il suivit, avec une attention qui n'était pas jouée, les paroles de son père, racontant les embellissements de la Prade, — une nouvelle grange, un pavillon pour le jardinier, une serre contre la maison. — De plus en plus, cette personne, toujours pareille, toujours respectée, de son père, se sépa-

rait des actes frauduleux. Abel, par instants, retrouvait dans sa mémoire la chaîne bien liée de ces actes : il en avait un frémissement intime, prompt, aigu comme ces douleurs si justement dites fulgurantes. Mais un coup d'œil sur M. Mascran, la sécurité puissante de ces yeux bleus, le repos du visage marbré, de toute la tête solide, autoritaire, sur les massives épaules, le remettaient en cet état singulier où la croyance que toute la vilaine histoire était probable alternait en lui avec l'impossibilité de croire que son père eût commis une action malhonnête.

Il craignit, un moment, que M. Mascran, au lieu d'aller à la Prade, ne restât, cette nuit, à la maison, ce qui aurait retardé l'ouverture du cartonnier. Mais, malgré la pluie qui commençait, le vieillard partit, comme d'habitude, avant neuf heures. Tout de suite, Abel voulut se coucher. Il n'aurait pu supporter un tête-à-tête avec sa femme ; il espérait qu'elle aussi se coucherait plus tôt, s'endormirait, lui laisserait enfin la liberté entière qu'il fallait pour ouvrir, pour forcer, au besoin, le cartonnier.

Et ce fut, en effet, moins d'une demi-heure

après lui que madame Mascran, muette, à pas légers, entra dans leur chambre. Il connaissait de reste les longues cérémonies par où elle se préparait à la gravité de la nuit, — toilette lente, déshabillage qu'interrompaient de subites rêveries, et finalement prières que le froid en hiver abrégeait un peu, qui n'avaient en été aucune raison de se terminer. — Il tenait ses yeux fermés, il attendait. Du dehors, à travers les persiennes, la clarté des jours de juin arrivait encore, atténuée, faiblissante; cependant la chambre s'éclairait de la lumière d'une lampe, vaguement rosée par l'abat-jour. Ces deux lueurs, celle du dehors, celle du dedans, se mêlaient en une buée incertaine et laide. Sous ses paupières closes, Abel sentait cette lumière vilaine. Il attendait, impatient des heures lentes qui s'écouleraient encore, soulagé aussi, comme il arrive en ces sortes d'attentes qui précèdent des faits décisifs de notre vie, par des distractions brusques et totales.

N'avait-il point, par moments, la vision exclusive des images infiniment agréables, souriantes, voluptueuses, dont sa pensée avait été occupée jusqu'à la rencontre de Saffre? C'étaient,

la veille, à Buret, le triomphe, les merveilleux baisers de la marquise, ses abandons passionnés, et ces mots balbutiés ou criés dans la folie de leurs caresses : « Je t'aime, je t'adore... Tu es mon aimé... Je suis toute à toi, rien qu'à toi... » C'était, le jour même, la prière ancienne des yeux de madame Varignot qui se faisait soudain si douloureuse, et, après l'avoir remué tour à tour de délices cruelles, de désirs brutaux et comme d'une pitié sensuelle, s'apaisait enfin en leur commun espoir. Lui, lui-même avait vécu ces deux journées, avec toute la variété de ces émotions. Il les vivait encore, dans toutes leurs nuances, dans toute leur intensité. Et l'avenir, la royauté amoureuse entre ces deux femmes, rayonnait devant lui magnifiquement...

Ses paupières à peines ouvertes aux lueurs douteuses qui traînaient dans la chambre, et cet être qui avait savouré de si bonnes heures, à qui de meilleures encore étaient réservées, tout à coup lui semblait autre que lui-même. Tout, les souvenirs des sensations passées, les espoirs des sensations promises, il les voyait s'arracher de lui, se perdre, les uns tombant

sans retour dans le néant, les autres détruits avant que de s'être accomplis, les uns et les autres plus beaux, d'une désespérante beauté, à le faire gémir, hurler de souffrance, parce qu'ils avaient été entièrement siens, et que maintenant ils ne seraient plus jamais en lui, jamais... Quelque chose de sec, de sombre, de borné, succédait aux vastes étendues lumineuses et fraîches. Et, tel qu'un mur haut et nu, cet unique souci barrait tout l'avenir : existait-il dans le cartonnier une reconnaissance de Vermenouse au profit de Saffre? Abel reprenait indéfiniment la série des raisonnements qui avaient acculé sa pensée à cela seul... Fatigué enfin, épuisé, il s'assoupit.

Quand il s'éveilla dans la nuit toute noire, aussitôt le souvenir surgit de ce qu'il devait faire. A peine les yeux ouverts, il était déjà levé. Il s'habilla légèrement, gagna la porte, se trouva hors de la chambre. En quelques pas, il serait à l'étude et jusque dans le cabinet de son père. Sans lumière, il ne tâtonnait que par excès de prudence, connaissant trop bien la disposition et la forme des lieux. Sa main rencontra très vite le bouton de la porte du

cabinet. Il entra, et là seulement se résolut à allumer.

Il avait allumé une bougie : sur la cheminée, le flambeau de métal voisinait avec une pendule qui était une simple borne en marbre noir. D'un geste machinal, les mains d'Abel se posèrent sur la fraîcheur du marbre. Combien de fois, tout petit, il s'était amusé de cette froideur dont il aimait à travers tous ses membres le long frisson!... La pendule sonna deux heures : son timbre était fêlé. Depuis tant d'années, il était fêlé! Certainement près de vingt ans avaient dû s'écouler depuis le soir où M. Mascran disait : « Ma pendule sonne faux, ces jours-ci. Il faudra que je fasse réparer la sonnerie. » Et la sonnerie n'avait pas été réparée. Pourquoi donc? Pourquoi, près de la pendule, le flambeau à trois pieds où brûlait la bougie était-il encore infirme, d'une boiterie si ancienne? Les regards d'Abel errèrent dans la pièce familière, s'arrêtèrent au cartonnier, qui était un disgracieux monument d'acajou plaqué, encadrant le vert noirci des cartons. Tout auprès, sur une chaise, pendait une étoffe sombre. La bougie à la main, Abel s'approcha

du cartonnier; pour essayer ses clefs à la serrure, il posa le flambeau sur la chaise; il s'était mis à genoux, et il avait retiré de sa poche le trousseau dans lequel il allait chercher. Cependant la bougie éclairait l'étoffe accrochée à la chaise : l'usure, par larges et longues plaques, y alluma un vague reflet lustré. Abel, qui restait hésitant, ses clefs à la main, s'étonna de ce reflet. Il souleva le flambeau pour mieux voir l'étoffe, et il reconnut un veston, qui avait été noir, — l'habit de travail de son père : — l'usure se marquait aux coudes, au bord de la manche, qui gardait le pli, presque la forme du bras; c'était une chose à la fois inerte et vivante. Depuis combien d'années Abel n'avait-il pas plaisanté son père de la négligence qui lui faisait recevoir, ainsi accoutré, les plus notables personnages, les femmes même? Mais le vieillard, les yeux mi-clos, jovial et bourru, répondait :

— Tu es assez beau pour nous deux. Et la veste neuve que je n'achèterai pas, parce que je n'en ai nul besoin, fera une robe pour Anne, ou un costume pour Henri.

C'est pourquoi durant quatre ou cinq ans

peut-être on lui avait vu ce même veston; et c'est pourquoi aussi ni la pendule ni le flambeau n'avaient été réparés. Tout ce qui eût été superflu pour un autre, dans l'argent qu'il gagnait, M. Mascran le distribuait en cadeaux à sa bru, à ses petits-enfants, parfois même à son fils. Quant à lui, son tabac, et de loin en loin un habit, un chapeau, c'étaient toutes ses dépenses.

Abel retourna la manche pitoyable du vieux veston :

— Un pauvre n'en voudrait pas!

Il chercha parmi les clefs. Il cherchait sans hâte : il savait bien qu'il ne quitterait pas ce cabinet avant d'avoir ouvert le cartonnier, fixé sa conviction. Et, tandis que ses regards comparaient la forme et la taille de ses clefs à la serrure du meuble, il se rappelait, il sentait tout contre lui la force bienfaisante de ce père sur qui s'appuyait toute sa vie. Il avait grandi, il avait eu des jours paisibles, légers, joyeux, passionnés, grâce au vieillard qui l'abritait contre les accidents et contre les ennuis, comme la puissante frondaison d'un chêne abrite contre la pluie, le soleil et les violences du vent.

Quelle vie plus délectable que la sienne! quelle protection plus sûre que celle de son père!

« Celle-ci doit aller. »

Il avait choisi une clef fort banale, celle de son armoire à habits. Instinctivement, il avait compris que M. Mascran, pour défendre ses secrets, comptait seulement sur le respect de tous, de son fils plus que de tous, et qu'il ne s'était point mis en peine d'une fermeture savante ou compliquée. La serrure était en effet banale : la clef entra, tourna aisément, et la petite paroi qui sur le côté retenait les cartons se détacha. Abel tira celui qui était le plus proche de sa main. Une pile de dossiers, tous avec l'inscription : « Affaires du marquis de Buret », emplissait ce carton. Il chercha ailleurs, il vit des dossiers encore, des registres de comptes, qu'il n'ouvrit même pas : sous la rubrique : « Affaires diverses », il pensa enfin qu'il trouverait, si vraiment elle existait, la reconnaissance de Vermenouse. La cote, bourrée de papiers, lui offrit quelques actes qu'il écarta rapidement. Sa main, qui les feuilletait, s'arrêta soudain : au bas d'une feuille de timbre, une

grosse écriture avait étalé en fortes lettres la signature : « Vermenouse ».

Il ne fut point surpris : il laissa la cote, le carton ouverts, et, la feuille à la main, vint s'asseoir au bureau de son père. C'était bien, très exactement, ce qu'il avait supposé : au-dessus de la signature, une reconnaissance de soixante mille francs au profit de Saffre avait été écrite. Et ce corps d'écriture, de même que la date : « 18 juin », — lendemain de la foire, — était de la main de M. Mascran.

Ainsi les faits d'abus de confiance se trouvaient vérifiés, et tous, groupés autour de M. Mascran, témoignaient irrécusablement qu'il les avait lui-même combinés, voulus, — la signature en blanc du fermier, l'histoire contée à Saffre des embarras de Vermenouse, enfin l'emprunt de soixante mille francs, tous les détails habilement reproduits de ces manœuvres qui avaient amené le notaire de l'Ouest en cour d'assises.

Quelques heures plus tôt, lors de ses premiers soupçons, de ces raisonnements douloureux qui avaient précédé le dîner, une telle révélation aurait désespéré Abel. Maintenant

qu'il avait la preuve, la certitude absolue, il restait, les yeux sérieux et calmes, devant la feuille timbrée, et il se disait seulement :

« De tout autre que mon père, ce serait une infamie. Mais je suis sûr que mon père n'a pas pu commettre une infamie. Pourtant voici l'instrument même de l'abus de confiance. Il ne me prouve rien. Il existe : une reconnaissance a été rédigée par mon père au-dessus d'une signature qui n'avait été demandée que pour mon projet de transaction. Mais pour faire cela, le motif de mon père… »

Il s'arrêta : était-il un motif, une excuse à un acte pareil?

« Je ne sais pas : mon père est incapable d'un acte malhonnête. Quelque chose m'échappe, sans doute, certainement… Je saurai… il faut que je sache. Il y a autre chose que le crime vulgaire. Mon père?… jamais! C'est cette autre chose maintenant que je dois découvrir… »

Il s'enfonça dans des réflexions, des recherches; il s'y perdit; il ne comprenait pas… Un peu de clarté à la fenêtre, dont les persiennes n'étaient jamais closes, le décida soudain à

remettre la suite de son effort. La reconnaissance replacée, le cartonnier fermé, il regagna son lit. Longtemps encore, le désir obstiné de voir toute la vérité l'y tint agité, fiévreux : il ne dormit que lorsqu'apparut la forte et rassurante lumière du soleil.

VIII

Entre mademoiselle Devaluy et madame Varignot, madame Mascran remontait le square, depuis l'église.

Cette heure matinale où elles revenaient de la messe, par le square, par les rues ombreuses, était spécialement favorable, pour toutes les femmes de la bonne société, à des causeries qui leur donnaient à chacune un des plaisirs qu'elles aimaient le mieux, celui des paroles agiles. Elles s'en allaient lentement par deux, trois, quatre au plus. Elles ne faisaient pas ce tour du square qui semblait le privilège des hommes. Elles s'attardaient seulement sous les arbres touffus, arrêtées à dire des mots qui pouvaient bien ne servir à rien qu'à leur procurer la satisfaction de parler.

Autour du square, par le débouché de toutes les routes, à travers la poussière, dans un bruit de grelots, et des claquements de fouets, c'était l'arrivage des voitures publiques. Des principaux villages situés à quinze, vingt, trente kilomètres à la ronde, ces équipages arrivaient ainsi, chaque matin, — attelages de chevaux maigres et vifs, diligences de jadis à vaste capote goudronnée sur une caisse jaune ventrue, ou bien tapissières grises de poussière, surchargées de caisses, de tonneaux, de paquets, qui les faisaient brimbaler terriblement. — Des gens sortaient de ces voitures : les hommes portaient la veste noire et le grand chapeau; les femmes se hâtaient de rabattre leur robe qu'elles avaient relevée dans le trajet pour ne la point salir au cuir douteux des coussins.

Entre ces visages, les « dames » de la ville cherchaient, découvraient parfois un visage connu. Et c'était une occasion de s'attarder encore un peu plus.

— Non, il n'y a personne, déclara mademoiselle Devaluy.

Elle parut en quête d'un autre prétexte; elle

sourit comme pour s'excuser de n'en point découvrir.

— Eh bien, au revoir! dit madame Mascran.

Elle seule savait prendre ainsi l'initiative de la séparation. Mademoiselle Devaluy accepta de partir, s'éloigna. Mais madame Varignot dit, de sa voix un peu basse et chantante :

— Oh! je veux bien vous conduire jusque chez vous.

Autant la secrète vanité de madame Mascran et toute sa personne se hérissaient de défiance et de crainte à l'approche trop redoutable de la marquise de Buret, autant elles se trouvaient baignées d'aise par les paroles habiles, la douceur infinie de madame Varignot.

D'une intelligence qui était demeurée toute enfantine et ne s'exerçait que sur des soucis, des idées puériles, madame Varignot avait néanmoins la particulière habileté qui accompagne souvent, en des natures très simples, le constant désir de plaire. C'était bien une habileté de cette sorte, souple, instinctive, qui lui avait conservé les bonnes grâces de madame Mascran, alors qu'il n'était presque jamais entre elles d'autre

objet d'entretien que celui qui aurait semblé devoir le mieux les brouiller, c'est-à-dire Abel. Madame Varignot parlait d'Abel à madame Mascran, assidument ; et madame Mascran lui répondait complaisamment. Et elles s'entendaient ainsi parce que toutes les paroles de madame Varignot, avec l'admiration la plus franche et la plus ingénue pour cet homme, rappelaient sans cesse à madame Mascran sa gloire d'épouse : toutes, elles lui offraient d'elle-même cette image, qui était vraie, et qui était fausse, d'une femme que toutes les autres femmes enviaient et avaient raison d'envier.

Ce matin, madame Varignot était entraînée à parler par une sollicitude plus tendre : depuis sa causerie, qu'elle ne pouvait pas oublier, avec Abel, au tennis, elle ne l'avait pas revu ; il ne s'était montré nulle part qu'au cercle, — et encore, moins souvent que d'habitude. — Elle se demandait avec candeur si sa protestation, au moment où Abel la quittait, n'avait pas été trop vive et décourageante. Justement, le capitaine, envoyé au corps d'armée pour huit jours, venait de la quitter : elle était libre, amoureuse, inquiète. Et il se trouvait qu'Abel s'éloignait

14.

d'elle, à l'heure même où elle souhaitait sa présence, sans trop s'avouer ce qui pourrait en advenir : le voir, elle en avait une telle envie! Cependant il ignorait le départ du capitaine : elle tenait à l'en informer.

— Monsieur Mascran est-il souffrant? Il n'est pas venu, tous ces jours-ci, au tennis.

Non, il n'était pas souffrant : il avait énormément de travail.

— Il ne va même plus au cercle après le dîner. Il reste enfermé dans son cabinet fort tard, jusqu'à onze heures, minuit. Voici plusieurs soirs, quand il vient se coucher, que je dors si profondément que je ne l'entends même pas.

— Et il ne vous réveille pas?

— Il n'ose pas.

— Vous vous en plaignez!

— Dame!...

Le sourire de madame Mascran marquait une sorte de regret confidentiel : elle n'était pas fâchée qu'on la crût exigeante de joies conjugales, habituée à de constantes satisfactions.

Madame Varignot sourit aussi, sans embarras ; elle n'était point jalouse : madame Mascran était vraiment trop laide, et, au surplus, ces

joies étant conjugales, madame Varignot, par son expérience, en avait l'impression la plus froidement maussade. Mais glissée ainsi à l'intimité du ménage Mascran, elle voulait, comme tant de femmes, recueillir encore et faire des confidences d'alcôve.

— Oh! moi, au contraire... j'aime bien mon mari, mais... tenez, je suis presque contente qu'il soit parti hier pour toute une semaine.

— Il est parti?

— Oui, il va faire un stage de huit jours, peut-être un peu plus, au corps d'armée... Au moins je serai tranquille, ces huit jours.

Elles riaient toutes les deux : madame Mascran ne savait trop pourquoi; madame Varignot prenait une revanche de gaieté sur des emportements qui lui semblaient si fastidieux et ridicules.

Devant la porte de la vieille maison, elles babillaient encore; madame Mascran eut quelque peine à s'arracher à la douceur de madame Varignot, dont les derniers mots furent :

— Dites bien à votre mari, de ma part, qu'on se désole de ne plus le voir. Le tennis, sans lui, ce n'est pas le tennis...

Elle savait bien que ce souvenir irait jusqu'à son adresse. Madame Mascran, qu'elle avait eu l'art de ne jamais effaroucher, se glorifiait, par de telles paroles, que son mari fût un homme qu'on admirait et qu'on lui enviait. Montant tout de suite à sa chambre pour ôter son chapeau, elle aperçut Abel par la porte ouverte de l'étude : elle lui répéta aussitôt la phrase de madame Varignot.

— Ah! fit simplement Abel.

Il lisait, debout, des papiers posés sur la table. Elle s'était approchée, et elle devisait abondamment, pour elle-même plutôt que pour lui, par plaisir de cette familiarité où s'affirmait son droit d'épouse : « Madame Varignot était vraiment très gentille... Son mari était absent pour une semaine : ne serait-il pas bien de la recevoir une fois ou deux ou davantage, pendant cette absence?... »

Les regards d'Abel s'obstinaient à des lignes d'écritures qu'il avait brusquement cessé de comprendre : un délice infiniment douloureux engourdissait sa pensée. Madame Varignot, les yeux gris si caressants, le cou très blanc, les épaules plus blanches sous le corsage de toile,

toute la nonchalance inquiète de ce corps vierge de volupté, l'espoir, le désir d'une extraordinaire révélation qui se tournaient vers lui et, sur de telles prémisses, tout à coup, le départ du mari gênant, — quelle joie, tout cela!... Oui, mais quelle joie pour l'autre, pour l'homme qu'il avait cessé d'être, le jour même où, après la causerie au tennis, il avait laissé madame Varignot si troublante et si émue!... Toute cette joie, l'homme d'à présent sentait qu'elle aurait pu, qu'elle devait être exquise, autant que facile à recueillir; mais il en était invinciblement séparé. Il ne l'imaginait, si belle, que par delà un obstacle qui en défendait l'accès, qui défendait l'accès de toute liberté, de tout... Une fois encore, aux paroles de sa femme, Abel le vit, cet obstacle, — son formidable souci, — tel qu'un mur de prison qui décourage l'espoir, se dresser devant la joie évoquée, interdire la vie libre, étouffer sa vie même... Sans brusquerie, comme si c'eût été le geste que justement, à cette minute, il devait faire, il prit les papiers qu'il regardait en s'abstenant de les lire et les emporta dans son cabinet.

Il s'était jeté, depuis sa découverte de la

reconnaissance Vermenouse, à une excessive activité. Il avait cherché, sans doute, à réagir violemment contre ses habitudes passées, qui étaient paresseuses : il avait cherché, par l'accomplissement d'un pénible devoir, à se libérer d'une détresse morale toujours plus forte... Il ne savait pas... Un instinct de conservation l'avait précipité à ce labeur inaccoutumé. Il tâchait d'y absorber sa pensée, et cependant, à toute heure, le même souci était sur lui, pesant du même poids : — pourquoi M. Mascran avait-il commis l'abominable abus de la signature Vermenouse?

Une seule idée aurait pu le satisfaire à peu près. Ce jour-là, le jour de la reconnaissance, il avait eu besoin de cinquante mille francs ; il en avait eu besoin sans retard ; il l'avait déclaré à son père, et c'est tout aussitôt que M. Mascran avait parlé de Vermenouse. Peut-être M. Mascran avait-il compris que l'honneur de son fils était menacé et qu'il fallait, pour le sauver, trouver, le jour même, coûte que coûte, cinquante mille francs... Peut-être n'avait-il combiné soudain toute la fraude que pour avoir, sur-le-champ, ces cinquante mille francs, et, s'il en

avait demandé soixante mille, c'était sans doute pour ne pas éveiller les soupçons de Saffre qui, devant connaître le chiffre exact de la perte, se serait étonné que M. Mascran lui demandât précisément ce que son fils avait perdu. Ainsi l'acte avait, non pas une excuse, mais une explication qui venait à la fois atténuer la faute de M. Mascran, et bouleverser Abel : car le vieillard alors n'avait agi que par affolement, pour maintenir indemne l'honneur de son fils, et c'était sur le fils, sur l'absurde et sotte vanité qui l'avait fait perdre, que retombait toute la faute, toute la responsabilité.

Cette faute, Abel la sentait cruellement et il n'essayait pas de s'en excuser. Il voulait que ce fût vrai, qu'il n'y eût rien de plus qu'une aberration du dévouement paternel à la charge de son père ; il aimait la douleur, le remords de sa ridicule et néfaste vanité : il ne voulait pas être contraint de déclarer son père malfaiteur. Cela, il n'avait pas eu à se le dire, à le chercher par une série de raisonnements. Cela s'était fait en lui, avec une rigueur automatique : par-dessous les habitudes de plaisir, les exigences de vie agréable, il avait trouvé en lui-même,

essentiel, vital, le besoin de garder intacts sa confiance en son père, son respect d'enfant, son estime d'homme, sa sécurité de fils.

Mais, s'il souhaitait qu'elle fût vraie, cette explication, et qu'elle s'établît en lui, certaine, immuable, une impossibilité la lui faisait bientôt rejeter.

Pour que M. Mascran, cet honnête homme, se fût décidé à un acte malhonnête, dont la seule raison était de mettre en ses mains, sans délai, l'argent nécessaire à son fils, il fallait qu'il n'eût aucun autre moyen de se procurer cet argent. Or, riche assurément, il aurait eu dans n'importe quelle banque, sur un dépôt de titres, même sur sa simple signature, une avance de bien plus de cinquante mille francs. Il était inconcevable que cet homme riche, et qu'on savait riche, eût recouru à l'expédient désespéré des gens que la ruine affole.

Et il y avait encore autre chose. une saisissante étrangeté : comment si vite, sans une réflexion. sans une hésitation, M. Mascran s'était-il résolu à la fraude ?

— J'en suis sûr, — songeait Abel. — A ma demande il a simplement répondu : « Tu vas

bien!... » Et puis : « Tu auras ton argent ce soir. » Et il a ajouté : « A propos, Vermenouse a-t-il laissé sa signature?... » Comment un honnête homme peut-il voir tout de suite cette unique solution à un embarras d'argent, l'abus de confiance?...

Le front sur les papiers, où, indéfiniment, il lisait les mêmes lignes, Abel crispait ses doigts sur ses tempes. C'eût été si bien, cette explication : à sa charge, une sottise criminelle; à la charge de son père, une folie de dévouement! Mais non, ce n'était pas cela, la vérité. On n'abuse pas d'une signature lorsqu'on est à peu près millionnaire; on n'invente pas d'emblée une si frauduleuse combinaison, même pour l'honneur de son fils, lorsqu'on a son propre honneur intact... Quoi, alors, quoi?...

Vers le soir, reprenant pour la centième fois ces objections, épuisé de tant d'efforts pour fixer son attention, tour à tour, au travail et à son âpre enquête, Abel finit par se dire :

« J'y renonce. Je n'en peux plus. Depuis quatre jours que je cherche, je ne suis arrivé qu'à ceci, qui est absurde : l'abus de confiance ne s'expliquerait, dans les conditions où il a été

imaginé, effectué, que si mon père était sans ressources et s'il avait l'habitude de fabriquer pareils actes pour se procurer de l'argent... Voilà qui est bien clair ! »

Il se répéta, distraitement :

« C'est absurde... »

Et, presque aussitôt, un long frisson d'épouvante courut par tous ses membres. Il y eut en lui une formidable oscillation, où les bases mêmes de son être parurent se soulever, s'arracher, prêtes à un bouleversement définitif : il eut un atroce vertige, comme si tout, autour de lui, ainsi qu'en lui, allait s'abattre, et il vit nettement, cruellement, il vit que, cette fois, la vérité était devant ses yeux... Cette fois encore, il ne voulut pas la regarder. Il l'avait cherchée, appelée : il la repoussait, maintenant qu'elle était venue. Mais, lentement approchée, découverte enfin, libre de ses voiles, elle ne pouvait plus lui épargner sa présence ; c'est elle, désormais, qui, forcée par lui, allait en retour forcer son regard et retenir sur elle ces yeux qui se détournaient.

Il lutta. Après le premier moment de terreur, il se ressaisissait. « Son père sans ressources, son

père habitué à se procurer de l'argent par tous moyens frauduleux!... » A ce degré de démence, il se crut victime de la fatigue cérébrale accumulée durant ces quelques jours de grand travail et ces nuits d'insomnie. Sans doute, il devait suffire d'un peu de repos, d'un retour à son existence ordinaire. Il se déclarait en riant :

— On ne devient pas ainsi, à quarante ans, un travailleur, sans être éprouvé... C'est la déplorable histoire des quatre étudiants : «... n'avaient pas l'habitude, sont morts au bout d'un an... » Comme elle chantait bien ça, Yvette, il y a... ma foi, il y a longtemps!...

Il revit la silhouette d'Yvette Guilbert, si longue, avec les longs gants noirs vers 1891, au Nouveau-Cirque. Ce soir-là, lui, des amis, de très belles filles, ils avaient eu, après les chansons, un souper si amusant!... Et cette Suzanne Viège qu'il avait ensuite ramenée chez elle, était d'une inoubliable souplesse, avec de si jolies jambes, minces et fermes!... Quel entêtement de brute à se forger les plus abominables chimères, quand le vaste monde offrait toujours à son bon plaisir la vie, toute la vie heureuse, et les yeux caressants, et la chair

douce des femmes!... Il se souvint que madame Varignot était seule.

« Voilà la vérité, l'unique. Et puis, dans une semaine, rejoindre la marquise. Le reste... »

Quand il retrouva madame Varignot, au tennis, il n'eut pourtant pas le libre plaisir qu'il se croyait promis. Une pesanteur gênait sa parole, une sorte de voile était sur ses yeux : il le sentit, et aussi, presque tout de suite, que madame Varignot le sentait elle-même. Et toutefois anxieuse, éternellement, avec une grâce qui cherchait à s'assurer, elle était infiniment tentante par le jeu de ces craintes et de cette confiance alternées.

Proche de ses yeux, un embarras, où se mêlaient la tendresse et la sensualité, semblait à l'instant de la faire pâmer ; proches de ses lèvres, les paroles d'abandon tourmentaient sa bouche, qui ne paraissait pas pouvoir les retenir. Abel, qui la vit ainsi, frémissante et possédée, recueillit cette image, ce désir, dans une âme sèche, dévastée, d'où rien ne pouvait y répondre, d'où rien n'y répondit. Il resta devant elle inerte et froid, sans regard, sans voix, avec un douloureux goût

d'amertume à sa gorge serrée... Il n'avait pas compris, comment aurait-il compris que l'horrible souci ne le lâchait plus, et que la vérité, désormais, absorbait sa pensée, sa force, sa vie?

Il fut déconcerté comme s'il subissait là un de ces accidents ridicules que tous les hommes d'amour ont connus, et dans les plus belles carrières. Il n'insista pas : il quitta le tennis, abandonnant madame Varignot qui le vit partir avec une stupeur attristée. Il se disait, en regagnant la ville :

« C'est drôle, ça ne me chante plus du tout. Elle est pourtant si gentille!... Est-ce donc que je vieillis?... »

Mais cet échec de son ardeur amoureuse le laissait plus misérable, plus conscient de sa misère, aux prises avec l'idée fixe, impérieuse devant lui :

« Mon père sans argent! Quoi? Et notre train de maison, qu'il soutient à peu près seul?... C'est lui qui paye toutes les dépenses, nourriture, chauffage, éclairage, le vin, et les cadeaux!... Serait ce possible, s'il n'avait pas toute une fortune amassée pendant ses cinquante années de travail?... Allons donc! »

Il se délivrait ainsi, pour un moment. Puis, à ses questions mêmes, une autre réponse surgissait, telle que ces personnages de féerie, qui, à l'imprudence d'un appel, s'élèvent tout à coup d'une profondeur obscure : c'est précisément parce qu'il n'avait pas de ressources que M. Mascran, dès longtemps, avait dû recourir à des expédients frauduleux. Ainsi, pour trouver les cinquante mille francs nécessaires à son fils, c'est une fraude qu'il avait imaginée, tout de suite, naturellement, mécaniquement, parce que l'argent lui manquait, parce qu'il ne voulait pas emprunter pour lui-même une somme qu'il se savait hors d'état de rendre, parce que, enfin, l'habitude de la fraude était chez lui vieille et complète. L'histoire récente du notaire de l'Ouest lui avait fourni une combinaison toute prête.

Le long des rues, Abel marchait, possédé peu à peu par l'invasion de la certitude, terrifiante, écrasante. Il se défendait encore, par soubresauts rebelles.

« C'est insensé. Il avait certainement une fortune ; il ne l'a pas compromise, perdue en spéculations : il n'a jamais spéculé... Il ne l'a pas

davantage épuisée en dépenses excessives pour lui-même : il vivait, lui, économiquement, presque misérablement... »

Du bout de sa canne Abel chassa un caillou sur la route; il répéta tout haut :

— Misérablement!

Ce tableau familier de chaque jour, depuis tant de jours et d'années, était devant lui, dans la blancheur poudreuse du chemin : — les murs noircis du cabinet, les fauteuils usés; sur la cheminée, la pendule au timbre fêlé, les flambeaux boiteux, et parmi ces choses, sous le veston fatigué, le vieillard infatigable. Abel s'émut encore une fois et redit :

— Si misérablement!...

Il se souvint que sa canne lui avait coûté dix louis, et, tout de suite, d'un calcul rapide, il évalua qu'habillé comme il était, — avec une simple correction, mais aussi avec un soin judicieux et parfait, — il *valait* lui, linge, vêtements, chaussures, cravate et perle, gants et canne, à peu près cent louis. Il en sourit, avec une sorte de gêne. Mais, du moins, si M. Mascran se réduisait volontairement pour sa tenue comme pour le confort de son cabinet, il jouis-

sait autant que son fils de cette largeur d'existence : la table, les réceptions, et ce qu'il aimait particulièrement, la vie à la Prade du propriétaire qui sans cesse entretient, agrandit, bâtit.

« En somme, ça lui est égal d'être mal tenu. Mais il jouit de ce qui est essentiel et de ce qu'il aime. Et c'est ça, d'ailleurs, le train de la maison, les constructions de la Prade, qui coûtent cher... »

L'idée revint sur lui :

« Peut-être trop cher... On se ruine très bien, sans folie, rien qu'à dépenser, chaque année, plus qu'on ne peut. Nous dépensons, rien qu'au train de la maison, une quarantaine de mille francs, et, à la Prade, quelques milliers de francs encore. S'il n'avait pas, s'il n'a jamais eu ces quarante mille francs, s'il en avait seulement trente ou vingt, ou moins... eh bien, il ne faut pas chercher davantage... La ruine d'abord, ensuite les expédients... »

Il était à bas ; il se crut tout à fait à bas. Mais, tant qu'il resterait en lui, de raison ou de sentiment, la possibilité d'une objection, il devait s'entêter à la lutte : il luttait comme pour sa vie même. Quand trop d'évidences l'accablaient,

'était dans tout son être de ces défaillances physiques, brûlures de fièvre, frissons glacés, vertiges, où il semble que la mort même menace, approche. Et c'était la résistance désespérée de l'instinct, du besoin de vivre.

« Mais enfin, si c'est vrai qu'il s'est ruiné d'abord, qu'il a ensuite vécu d'expédients, même de fraudes, oui, de fraudes, combien de victimes a-t-il dû faire? Or personne, dans la ville, dans le département, n'a autour de soi un respect si parfaitement unanime... Qu'est-ce donc que ces victimes qui ne se plaignent pas?... Et puis, où les prendre, toutes? Comment, parmi les gens qui ont ici une surface, en trouver assez pour se procurer tout l'argent qu'il a fallu, si cela même n'a duré que peu de temps?... C'est donc alors que tous, toutes ces fortunes que je connais bien, et il n'y en a pas tant, il les a toutes, une par une, mises à contribution! »

L'invraisemblance, si forte, agit heureusement sur l'esprit d'Abel. Certes l'idée tenait toujours; mais voilà qui l'empêchait de s'imposer davantage. Abel respira un peu : à l'abri de l'objection qui arrêtait ainsi l'envahissement,

tous les souvenirs. tous les sentiments du passé reprirent quelque vigueur.

« Il reste un mystère : j'explique, je comprends, hélas! à peu près tout; mais cela, d'où il aurait tiré l'argent, peut-être beaucoup d'argent, c'est incompréhensible!... Bien mieux. il n'a pas pu par fraude se procurer beaucoup d'argent. Ainsi je n'ai pas le droit de le condamner. Tout ce que j'ai su de lui jusqu'ici, comme tout ce qu'il a fait pour moi, doit le protéger. »

Précaire, certes, mais tellement inattendue et précieuse, la sécurité qu'Abel venait de trouver en cette pensée. lui fut comme le ressaut inespéré où le malheureux qui roule vers un abîme reprend courage. une seconde. Son pas s'était allégé. sa tête se relevait, lorsque, au débouché des petites rues qu'un désir obscur de solitude lui avait fait choisir. il arriva sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Le quincaillier Vidal le salua avec sa coutumière et débordante effusion.

— Bonjour, monsieur Mascran. Vous venez de promener?

Ce visage épanoui surprit Abel, le récon-

forta. Il y avait donc encore des gens heureux, une possibilité de bonheur? Il sourit à Vidal; ses yeux recueillirent cette joie vulgaire, toute son âme s'en nourrit avidement. La vivacité complaisante de ses yeux excita le bonhomme, qui n'en aurait eu nul besoin; Abel écouta longuement parler Vidal, parler de tout, de ses affaires et de celles de la ville. Ces paroles lui étaient bonnes; et la déférence, aussi bien réelle que verbale, du quincaillier lui agréait. Comment, une fois, cette figure de joyeuse humeur avait-elle pu l'inquiéter?... Vidal, Paul de Buret, — une autre histoire de reconnaissance, mais si anodine celle-là, et où il s'était fait des soucis, soucis de luxe, parce que son père ne lui avait pas raconté que Vidal était devenu créancier du marquis!... Très léger, le regret passa en lui du temps où c'était cela, seulement, ses plus graves alarmes.

— Enfin, monsieur Mascran, un homme comme vous, qui êtes, on peut le dire, le plus considéré de la ville après monsieur Mascran père, je vous en fais juge : si la Compagnie du Gaz ne veut pas donner le mètre cube à vingt centimes, pourquoi qu'on n'essaierait

pas, la ville elle-même, de nous fabriquer notre gaz?

De Vidal, citoyen excellent, gros électeur, sous-officier essentiel dans l'armée du bon parti, cette opinion aventureuse était à détruire sur-le-champ. Abel, officier, lui, reconnut sa responsabilité et son devoir.

— Mais c'est du socialisme, mon brave Vidal!

Il avait retenu, d'une vague lecture, quelques arguments contre la régie directe. Il les exposa; ils firent leur effet. Tout de suite convaincu, Vidal parla d'autre chose : son commerce, son désir d'acheter une petite propriété, proche de la ville, qu'on disait à vendre. Le prix l'effrayait. Son argent était bien placé...

« Oui, — songeait Abel, — Paul de Buret lui paie cinq d'intérêts... C'est singulier, Paul si riche, traînant cette dette de quarante mille francs!... Un oubli, sans doute : c'est mon père, qui, chaque année, doit verser les deux mille francs d'intérêts, sans même que Paul ait à y penser; mon père, ayant le maniement de toute sa fortune... »

Il cessa tout à coup de voir, d'entendre, de vivre. Au milieu du circuit de réflexions, où il

croyait flâner en paix, l'idée de nouveau lui était apparue, et maintenant si monstrueuse... Il fit avec peine le geste de tirer ses moustaches pour cacher son visage, sa bouche : peut-être Vidal ne verrait-il rien qui trahît, au dehors de son être, ce cataclysme inouï. Il attendit ainsi, immobile, de recouvrer un peu de force, rien que la force de parler. Ce fut long. Il put dire enfin :

— Voulez-vous me confier jusqu'à demain la reconnaissance du marquis de Buret? C'est pour un compte... je fais tout un compte... vous comprenez...

Vidal ne comprenait pas, mais il ne lui importait guère ; dès lors qu'Abel exprimait ce désir, il s'empressait de le satisfaire. Le temps de monter à son logement, au-dessus des magasins, il rapporta une enveloppe :

— C'est plus propre, expliqua-t-il.

— Bien, fit Abel.

Il avait à traverser toute la place, et ses jambes tremblaient au point qu'il n'osait bouger. D'un effort surhumain il se décida, il marcha, il réussit à marcher... Ses mâchoires serrées craquaient. Et ses ongles, à travers les gants,

pénétraient dans ses paumes. Il voulait arriver là-bas, à ce coin, où s'ouvrait la rue, sa rue, pour se terrer, s'écrouler dans sa maison. Et il y arriva, en effet, si usé par l'effort, qu'en bas de l'escalier il dut à pleins bras étreindre la massive rampe de bois pour ne pas s'évanouir, exténué. De nouveau ses facultés se ramassèrent à l'ordre énergique d'un être qui, en lui-même, parmi la débandade éperdue de toutes ses pensées, avait pris soudain le commandement, — un homme qui n'était fait que d'un sentiment, qui répétait obstinément les mêmes mots : « L'honneur... Il faut sauver l'honneur ! » — Il gravit les marches. Il fut enfin dans son cabinet. Sur le fauteuil de son bureau, il resta longtemps à trembler...

Mais ce n'était rien. Un ordre le harcelait : « Cherche encore, et trouve ce que tu vas chercher. » — Dieu ! il n'avait plus besoin de trouver. C'était pourtant le dernier, le nécessaire supplice à s'infliger : la matérialité de la certitude. Il voulait reculer encore, maintenant qu'il était sûr de savoir : jusqu'à la nuit, il devait attendre. Quelques jours plus tôt, à ses premiers soupçons, il avait attendu ainsi : l'attente

lui avait été insupportable alors; elle lui était maintenant presque bienfaisante. C'est qu'alors, et constamment depuis, à travers tout le travail de sa pensée, il s'était refusé à croire : il avait raisonné, redouté; il n'avait pas cru. Pas un instant, il n'avait eu fixée en lui, pour le déchirer, cette certitude : « Mon père a vécu, nous a fait vivre de la fraude ». Maintenant il la sentait en lui comme une bête, comme des milliers de bêtes qui le rongeaient affreusement, — le cerveau, le cœur, les entrailles; — il sentait des dents aiguës, venimeuses, habiles, féroces, le mordre, le broyer, mais seulement assez pour tirer de lui des milliers de douleurs qui dureraient indéfiniment.

Attendre, oui! heureusement il devait attendre. La nuit seulement, une fois le vieillard parti pour la Prade et tout le monde couché, il aurait à retourner dans le cabinet noirci; il ouvrirait de nouveau le cartonnier; il prendrait tous ces dossiers où la main de son père avait écrit : « Affaires du marquis de Buret », et là... Il avait voulu les noms des victimes de son père : il serait satisfait. Il aurait, non pas des noms, mais un nom, toujours le même.

« Paul!... Dire que c'est Paul!... »

De rage. de honte, de désespoir, il tordit ses bras dans un geste de folie.

— Personne avec toi...? Bonsoir! fit la voix de madame Mascran. Viens-tu dîner? Ton père est parti. et les enfants ont faim...

Elle s'arrêta, effrayée de ces yeux hagards qui brûlaient dans le visage terreux d'Abel.

— Ah! mon Dieu, qu'est-ce que tu as?

Elle s'était élancée vers lui. Il réagit, d'une secousse violente, se redressa, l'arrêta de sa main tendue.

— Rien, un malaise, des vertiges... La chaleur... J'ai trop fumé... Je ne dînerai pas.

— Je vais envoyer chez le docteur...

Il fit signe que non. Elle insista : chez le pharmacien, du moins. S'il se couchait?... Il avait peut-être la fièvre? Sa main était glacée.

— Non. rien, je ne veux rien, dit-il enfin, brutalement.

Il voulait n'être que ferme; mais son effort avait dépassé la mesure. Il reprit plus doucement :

— Une tasse de thé, un peu d'eau-de-vie... Mon père est parti?

— Oui, vers six heures... Tu avais besoin de lui?

Il eut un frisson.

— Je t'assure que tu devrais te coucher.

— Une tasse de thé, répéta-t-il, tout de suite, et de l'eau-de-vie, la bouteille d'eau-de-vie.... dînez tranquillement; ne t'occupe pas de moi... J'ai besoin de repos... Va... laisse-moi... laisse...

Sa voix redevenait impérieuse. Ses regards avaient de nouveau une impatience irritée. Madame Mascran se rassura, à cette colère; elle fut seulement froissée qu'il repoussât ses soins, et elle sortit avec dignité en disant :

— Je vais te faire monter du thé et de l'eau-de-vie...

Il la regarda sortir. — Il n'avait donc même pas les heures de répit que lui aurait données la présence de son père : M. Mascran parti, c'était tout de suite qu'il pouvait, qu'il devait faire sa recherche. Il tendit ses bras, et résolument se leva.

« Ah! il y a le thé. On doit me monter cette tasse de thé. Je ne peux pas commencer avant... »

Quelques instants de grâce! Il se rassit. Mais le souvenir de l'enveloppe de Vidal le tourmenta aussitôt : puisqu'il avait dans sa poche la reconnaissance du marquis de Buret, il devait, en attendant l'examen des dossiers, y chercher une première certitude. Dans la rue, il n'avait pas pu, pas osé la regarder. Il prit l'enveloppe, retira la reconnaissance pliée en quatre, qu'il étendit sur le bureau. C'était une feuille de papier timbré, avec quelques lignes seulement de l'écriture menue de M. Mascran :

Je reconnais devoir à M. Vidal la somme de quarante mille francs pour prêt : je m'engage à la lui rembourser dans un délai de dix ans, lequel pourra être renouvelé d'un commun accord, et jusqu'à parfait paiement je paierai les intérêts à 5 p. 100, chaque année, le...

Suivaient la date et les mots : « Bon et approuvé pour quarante mille francs », avec la signature :

MARQUIS DE BURET

Abel lut plusieurs fois. Il cherchait quelque chose qu'il était étonné de ne pas trouver, et cependant quelque autre chose le gênait.

« C'est étrange, se dit-il. L'acte est parfaitement correct; la reconnaissance, régulière. Rien qui sente la fraude. Et pourtant... »

Il relut, d'un œil encore plus attentif. On frappa à la porte.

Antoine apportait sur le plateau le thé, la bouteille d'eau-de-vie.

« C'est bien tôt! » — songea son maître.

Antoine versait le thé dans la tasse. Abel l'arrêta :

— Non : il n'est pas fait. Laissez. Il faut qu'il infuse.

Antoine sortit. La main sur la théière, Abel eut quelques minutes où ce très menu souci de guetter le moment de se servir prit une part de son attention, ralentit l'activité douloureuse de sa pensée. Il put enfin verser le thé : sans hâte, il prit du sucre, le fit fondre, ajouta de l'eau-de-vie, abondamment. Après avoir bu, il chercha ses clefs; et il lisait encore la reconnaissance. Il la lut mot par mot jusqu'aux derniers, jusqu'à la signature : « Marquis de Buret... »

— C'est ceci qui m'étonne, fit-il : « Marquis de Buret... » Mais il n'y a ici rien de pareil à la reconnaissance Vermenouse. Paul,

n'étant pas agriculteur comme Vermenouse, a dû écrire le « bon et approuvé », et c'est bien lui-même qui a tracé les mots : « Bon et approuvé pour quarante mille francs ».

« Allons! se dit-il. Il faut savoir ».

Il s'était levé, sans peine, cette fois. Dans le cabinet de son père. il retira du cartonnier les dossiers : « Marquis de Buret », papiers et livres de comptes. Installé à la table de M. Mascran, il commença sa recherche.

Depuis tant d'années que M. Mascran, homme de confiance des Buret, s'occupait seul de toutes leurs affaires, graves, journalières, petites, les pièces s'étaient amoncelées. Et il y avait surtout. dans un carton. à la rubrique : *Correspondance*, une quantité de lettres du grand-père, du père de Paul, de Paul lui-même. Abel les feuilletait rapidement : les lettres de Paul, seules. l'intéressaient, — car il ne pouvait croire que la fraude, si elle s'était exercée au préjudice de cette famille, remontât au delà de la mort du précédent marquis, père de Paul, dix ans plus tôt. — Il ne retint donc, pour les lire. que les lettres où se voyait la signature de Paul. Quelques-unes. antérieures à la mort du

vieux marquis, étaient signées simplement : « Paul de Buret ». Depuis qu'il était chef du titre et des armes, Paul signait : « Buret », ou : « Marquis de Buret ». Abel ne lisait pas les lettres : ses yeux couraient à la signature ; et, chaque fois qu'ils l'apercevaient, il y avait en lui comme un étonnement. Faible d'abord, cette surprise l'arrêta soudain sur une de ces lettres où le point de l' « i », dans « Marquis », était comme une large tache, où les jambages de l' « M », dans le même mot, et la barre du « t », dans « Buret », étaient des pleins fortement appuyés.

— Quoi, qu'y a-t-il?

Il se demandait à lui-même les raisons de sa surprise. Il répéta :

— « Marquis de Buret... » Eh bien oui, c'est ainsi qu'il signe. Qu'est-ce donc?...

Il se rappela une autre signature : « Marquis de Buret », sur la reconnaissance Vidal. Il saisit la feuille de papier timbré. Il y chercha, il y trouva cette autre signature.

Il avait, l'une près de l'autre devant lui, la reconnaissance et la dernière lettre triée dans le tas. Il les rapprocha davantage encore, la

lettre sur la reconnaissance, pour que les deux signatures : « Marquis de Buret », fussent l'une contre l'autre. Ses yeux n'eurent pas à regarder très longtemps : d'une signature à l'autre, les mots avaient des formes d'abord assez ressemblantes; mais des caractères tels que le point écrasé de l' « i », ou le trait lourd du jambage de l' « M », ou de la barre du « t », étaient, dans la reconnaissance, bizarres, laborieux, comme si l'on s'était repris à plusieurs fois pour les reproduire; il y avait, à chaque mot, d'autres différences si nombreuses, et de telle nature, qu'après un bref examen il n'était pas possible de douter : les deux signatures n'avaient pas été tracées par la même main; l'une d'elles était fausse, celle de la reconnaissance : « Marquis de Buret ». et faux également, les mots « bon et approuvé pour quarante mille francs » qui précédaient cette signature.

— Un faux! murmura Abel; cela dépasse tout ce que j'avais redouté.

Il ne souffrait pas au delà de ce qu'il avait déjà souffert; il restait inerte et stupide. De temps à autre, il murmurait encore :

— Un faux!... Il a fait un faux...

Heureuse d'un bon dîner et d'une irréprochable digestion, madame Mascran entra.

— Cela va-t-il mieux?... Comment! tu travailles encore, avec ce malaise?

Il répondit vaguement, doucement : il allait très bien... il avait une recherche urgente à faire, le soir même...

— C'est ennuyeux : tâche de ne pas veiller trop tard. Je vais dire qu'on t'apporte de la lumière. Ce cabinet est si sombre!...

Inerte toujours, il la laissa partir; il regarda, un peu étonné, comme s'il ne l'eût jamais vue, la lampe qu'Antoine posait sur la table, en écartant les papiers. Dès que le domestique fut sorti, il se remit à lire d'autres lettres, d'autres papiers. Il comprenait à demi ce qu'il lisait : il ne cherchait que les indications qui auraient pu se rapporter à ce mot, tintant sans relâche à son oreille : « Un faux, un faux... »

Il lisait vite; mais il avait tant et tant à lire! Des heures passèrent. Il ne trouvait rien; cependant, dès que la fatigue l'arrêtait, la sonorité lourde le forçait à continuer : « Un faux, un faux... » Après les lettres et les actes, les notes de toute espèce avaient été, une à une, lues,

examinées. Restaient les livres, deux livres où l'écriture menue de M. Mascran couvrait les pages. Au moment de les ouvrir, Abel eut envie de remettre cette besogne au lendemain. Mais non, c'était bien cette nuit même, sans retard, qu'il fallait tout connaître. Il sentait à peine, du reste, ses reins brisés, ses membres raidis; sa tête était singulièrement vide, il alluma une cigarette, parce qu'il avait à la langue l'âcreté de la faim.

Ces livres étaient des registres de comptes. Tout de suite, dans le premier, en faisant sous ses doigts voler les pages, Abel reconnut la régularité constante des écritures : aux deux colonnes de « doit » et d' « avoir ». les dépenses et les recettes s'inscrivaient, sans ratures. avec des reports exacts. Tout de suite aussi, quand il inspecta chaque page. il fut frappé des mentions périodiques de dépenses, ainsi libellées : « Intérêts de la reconnaissance Chapron », ou « Rouquières », ou « Couderc », — une série de noms qui lui étaient familiers, ceux de commerçants de la ville, de propriétaires des environs. — D'année en année, aux mêmes époques d'échéances, les mêmes mentions

reparaissaient; et, chaque année, il s'en ajoutait de nouvelles, de nouveaux noms de créanciers. Quand l'inscription était portée pour la première fois, un trait d'encre rouge la soulignait, et elle se complétait de quelques mots explicatifs :

Un an d'intérêts Couderc. . . . 600 francs.
(Reconnaissance Paul de Buret
du 20 janvier. . . . . 12 000 francs,
remboursables en cinq ans.)

Par des sommes de toute importance, depuis deux mille jusqu'à soixante mille francs, il y avait une telle accumulation d'emprunts et de dettes à la charge du marquis, et, avant lui, de son père, de son grand-père, qu'Abel en chercha, stupéfait, le total : même écartant un assez grand nombre de ces dettes qui étaient portées comme remboursées, il trouva plus de neuf cent mille francs. Il en fut abasourdi.

Cependant, à la colonne de « l'avoir », il aurait dû trouver l'encaissement de toutes ces sommes empruntées : il ne trouvait rien. En face de chaque paiement d'intérêts figurait seulement à cet avoir l'inscription d'une recette exactement correspondante, mais sans explica-

tion, avec ce simple mot : « Prélevé ». Jusqu'aux dernières pages, il ne découvrit, aux recettes, aucune trace des sommes empruntées. Etait-ce donc que le marquis Paul, son père, son grand-père, avaient reçu directement des prêteurs le montant de ces emprunts et que M. Mascran avait été seulement chargé d'en payer les intérêts, qu'il prélevait sur les revenus de ses clients ?

Ce fut alors, entre les deux dernières pages, où sa recherche l'avait conduit, qu'Abel vit une enveloppe jaune où, de l'écriture de M. Mascran, était tracée cette ligne :

A ouvrir après ma mort.

Les doigts d'Abel avaient agrippé l'enveloppe : un instant, ils hésitèrent. Devant ses yeux fiévreux, hallucinés, la mince ligne noire parut venir à lui, dresser sur lui la menace des mots solennels... Mais il était à bout. Il voulait savoir : ses doigts eurent un geste violent et bref; l'enveloppe se déchira. Avec elle, il avait à demi déchiré une feuille de papier qui portait, de la main de son père, des lignes trop lisibles. M. Mascran avait écrit :

A ce jour, les faux billets, les fausses reconnaissances que j'ai fabriquées au nom de monsieur le marquis Paul de Buret s'élèvent à neuf cent vingt-trois mille francs. Quand j'ai commencé au détriment de son grand-père, monsieur le marquis Charles, pour une somme de trois mille francs qui était nécessaire à la pension et au trousseau de mon fils, je ne pensais pas aller plus loin. J'ai continué cependant, parce qu'il fallait soutenir la maison, et que l'habitude est venue tout de suite. J'ai eu soin, toujours, de choisir les prêteurs parmi des gens d'une discrétion sûre, de sentiments très déférents envers la famille de Buret, et qui, honorés d'être créanciers de monsieur le marquis, devaient garder le secret le plus absolu. Ils l'ont gardé, en effet : ils ne se connaissent pas entre eux, ils n'ont jamais rien dit à personne. Ma plus grande infamie a été de ne pas tout avouer à ce jeune homme confiant, monsieur le marquis Paul, et, au contraire, d'abuser de cette confiance notoire pour soutirer de l'argent en son nom à tant de braves gens. Maintenant je ne peux plus m'arrêter et je ne peux pas savoir comment tout cela finira.

La tête dans ses mains, Abel gémit :

— Mon père! mon père!...

Un long sanglot brisa sa poitrine, son visage s'abattit sur les livres, et il pleura comme un enfant.

La porte qui s'ouvrait, madame Mascran en chemise de nuit qui entrait, — les yeux clignotant à la lumière d'un bougeoir, — qui courait à lui, et relevait son visage et baisait ses larmes avec des questions épouvantées, tout cela ne parut pas, ne pouvait pas toucher son être anéanti. A ces questions qui se précipitaient, il répondit seulement, dans ses sanglots, roulant sa tête comme pour arracher de lui la trop insupportable douleur :

— Mon père !... Lis !... C'est lui !...

Sur son épaule, sa femme lut. Elle ne dit rien. Il sentit qu'elle tremblait. Et, tout aussitôt, sur lui, autour de lui, il perçut l'enlacement de ses bras, la chaleur de son corps. Contre le visage d'Abel, elle avait mis son visage ; et, comme lui, elle pleurait, mais silencieusement ; longtemps, ils pleurèrent ainsi.

— Je ne comprends pas tout, dit-elle enfin, et sa voix était basse, indistincte, inégale. Explique-moi...

— Que veux-tu que je t'explique ?... Mon père... eh bien, oui, mon père a fait... des faux... en signant du nom de Paul... et il y en a... pour neuf cent mille francs... Mon père !...

Il eut une nouvelle crise. Mais, cette fois, sa femme, le caressant, essuyant, de sa manche de batiste, les larmes, ne pleura pas comme lui. Quand il fut plus calme, par des questions prudentes et précises, elle le sollicita de nouveau : « Pourquoi ces crimes?... Comment avait-il su? » Elle parlait de la même voix, — chuchotante comme si elle avait eu peur que ses paroles ne fussent entendues, — nette cependant et qui s'affermit assez vite. De même, le tremblement qu'elle avait eu d'abord cessa peu à peu : elle n'eut plus que de grands frissons, par intervalles. Elle écoutait Abel, dont les réponses, haletantes, disaient maintenant avec quelque suite l'histoire de ses soupçons, de ses craintes, et le drame de ses découvertes successives. Elle murmurait, de temps en temps :

— Je comprends.

Ou bien elle le plaignait avec tendresse :

— Mon pauvre chéri, comme tu as dû souffrir!

Aux premiers mots qu'il avait prononcés, rien qu'à formuler ces vérités pour un autre être que lui, même pour elle, sa gorge s'étranglait; puis, ç'avait été une délivrance. Saignant et rompu, il n'avait plus l'étouffement du far-

deau à porter seul. Il la regarda. Il n'avait pas pu, pas osé la regarder encore : il avait peur d'une souffrance qui accroîtrait la sienne; il avait honte comme pour lui-même; il craignait instinctivement un mot qu'elle aurait eu le droit de dire, et qui eût enfoncé en lui, dans sa chair vive, la marque d'infamie. Elle ne disait rien que des phrases de pitié : il la regarda enfin. Très pâle, la disgrâce de son visage exagérée, sous les cheveux tirés, par le tremblement de la bouche qui lui faisait une mine d'enfant battue, elle conservait, dans une inexprimable détresse, une lueur chaude et droite au fond de ses yeux mouillés. Assise contre lui, elle lui montrait de tout près ces yeux qui étaient sans mystère. Quand elle répétait : « Pauvre, pauvre ami! » il voyait la lueur s'aviver, grandir, et toute cette âme, où il régnait depuis si longtemps, se porter vers lui. A d'autres moments, elle avait quelques larmes qui lentement débordaient les paupières, coulaient... La lueur devint plus profonde, plus ample, d'une tendresse infiniment douloureuse, quand Abel eut tout dit, et que de sa voix très basse, plus basse, elle murmura :

— Nos pauvres enfants!... Qu'allons-nous faire?

Abel tressaillit. Il n'avait pas regardé dans l'avenir. Tout avait croulé devant lui, masquant l'horizon. Mais, en vérité, c'était trop simple, c'était trop peu de souffrir mille morts, par la découverte de cette honte. Il ne dépendait pas d'eux de supprimer le temps, et l'avenir les attendait... Quel avenir! Déshonneur, misère, toutes les tortures, après la chute qui broie. Il ferma les yeux.

— Ne me parle pas de cela! je ne veux pas y penser!

Elle lui pressa les mains :

— Il faut y penser, au contraire, à nous deux, résolument. Il faut faire ce qu'il y a à faire.

— Quoi? que veux-tu? Je donnerai jusqu'à mon dernier sou, mais ce n'est rien dans ce gouffre!

— Tu prendras aussi ma dot... Si, je le veux... mais ce n'est pas cela... Pratiquement, quelle conduite tenir? que faire avec les créanciers?

— Ah! gémit Abel.

Cependant le rappel de sa femme agissait sur lui. Ses goûts anciens de correction se ranimaient dans le désordre de sa pensée, et toute sa personnalité avilie, disloquée, reprit quelque consistance en ce besoin qui naissait, croissait, dominait, d'être, parmi les affreux désastres, l'homme correct, irréprochable de toujours. A l'expression de son visage, dont tous les traits se recomposaient, madame Mascran vit cette cristallisation prompte. Abel s'était redressé. Ses yeux, très sombres, regardaient fixement.

— Mon père... commença-t-il.

Il s'arrêta : la chair de son visage, de ses mains, frissonna longuement, hérissée. Il resta silencieux, les yeux toujours fixes et plus sombres. Madame Mascran attendait. Elle sentait dans ce regard, dans ce silence, la lutte effroyable de l'idée d'un devoir contre des sentiments trop forts.

— Mon devoir est certain, prononça-t-il très distinctement. Non seulement je ne peux ignorer ces crimes, mais je ne peux pas le cacher : je m'en ferais le complice. Si j'avais assez d'argent, je paierais. Puisque je n'ai pas assez d'argent, il faut que la justice soit pré-

venue : je dois dire à mon père qu'il se dénonce lui-même ; sinon, c'est moi qui le dénoncerais.

— Oh! fit madame Mascran.

Ils se turent tous les deux. Leurs regards parallèles cherchaient dans la pénombre. N'était-ce pas, en effet, le devoir? Dans les yeux de madame Mascran passa soudain un éclair : elle ouvrit la bouche pour parler, mais se retint aussitôt, et ils continuèrent, sans paroles, de regarder, d'interroger l'ombre.

Après un instant, madame Mascran demanda :

— Tu l'avertiras, lui, aujourd'hui?

Il se raidit :

— Je l'avertirai aujourd'hui : j'aurai avec lui un entretien... Je...

Il parut hésiter; mais il n'ajouta rien.

— S'il faut que tu préviennes toi-même la justice, dit-elle, attends vingt-quatre heures...

— Je crois que... Oui, fit-il (et il semblait suivre sa propre pensée plutôt que répondre aux paroles de sa femme), j'attendrai vingt-quatre heures après... après cet entretien.

Il se mit debout. Toute l'atroce fatigue de cette nuit se révéla par une souffrance qui à la

fois sciait ses membres, perçait sa chair, martelait son cerveau. Il murmura :

— Je n'en peux plus…

Sans l'aide de sa femme, il eût été incapable de marcher : ce fut elle qui rapidement replaça livres et dossiers. Elle lui donna son bras, ensuite, pour le conduire, voûté, chancelant, jusqu'à leur chambre.

X

Dans un angle de la cour, les saillies du mur qui faisait face aux fenêtres du salon maintenaient une épaisseur d'ombre au plus fort de la chaleur. C'est là qu'après le déjeuner M. Mascran s'accordait une heure de récréation et de repos. Il y était assis, par cet après-midi de juin : sa belle-fille lui avait laissé les enfants pour monter près d'Abel, qui n'avait point paru dans la salle à manger. Tête nue, tous les rouges de son teint marbré fondus en écarlate par un solide repas, la pipe aux lèvres, les jambes croisées, le vieillard réunissait dans une de ses larges mains les mains fluettes d'Anne et d'Henri. De chaque côté de sa chaise, sur leurs petits fauteuils bas, les enfants s'appuyaient à ses genoux; leurs nez, leurs bouches entr'ou-

vertes et leurs yeux vifs guettaient, sur le visage de leur grand-père, le clignement des paupières, le sourire, la grimace dont s'accompagnaient les histoires, les histoires si drôles qu'il leur contait. Quand ils étaient venus s'asseoir là, Anne avait dit :

— Maintenant, grand-père, fais-nous rire!

Il les faisait rire, en effet. D'abord il riait lui-même, — rire vigoureux et sonore, — et, par la contagion de ce rire autant qu'à cause des paroles qu'il disait, ils riaient à leur tour, — chanson cristalline, légère, roulant indéfiniment ses notes aiguës. — Par instants, il y avait comme un silence : M. Mascran, conteur habile, faisait presque sérieux son récit, laissait attentives, étonnées, à peine détendues, les deux petites figures. Et soudain, plus sonore, plus aigu, le bruit des rires montait dans la cour.

Appuyé contre une fenêtre de sa chambre, au premier étage, Abel contemplait, à travers le rideau, le groupe de son père et de ses enfants, écoutait leur joie. D'une oreille singulièrement sensible, il recueillait en même temps, venant de la maison, le fracas de la vaisselle essuyée par les mains lourdes d'Antoine, et, venant du

dehors, la sonnerie des horloges qui annonçaient une heure et demie. Sur la paix de la ville, dans l'air sec et brûlant, ces sons, de timbres divers, — à droite, à la mairie, clairs, argentins, — à gauche, à l'église, graves, profonds, — ne lui arrivaient pas autrement que tous les jours, à cette heure. Tant de jours, depuis tant d'années, il les avait entendus! Et, justement, cette sensation perçue à peine durant tant de jours de sa vie, durant presque toute sa vie, lui rappelait tous ces jours, cette vie, un passé qu'il allait clore... Il contemplait, dans la cour, la gaieté heureuse et paisible de son père. Quant à lui-même, et s'il se fût écouté, le sentiment trop ancien et trop fort de ce qu'il devait à cet homme eût engourdi sa sévérité en présence des crimes qui n'avaient de mobile que l'orgueil insensé, l'ambition insatiable pour les siens, pour la maison. Mais, plus que jamais, plus que la veille même, toute la personnalité d'Abel s'était prise en bloc autour de cette seule idée : le devoir d'honneur. Et c'est pourquoi, l'œil sec, l'âme ravagée mais résolue, il se disait :

« Encore quelques heures. Je lui parlerai à quatre heures... »

Madame Mascran, dans un coin de la chambre, réfléchissait, les mains jointes, et priait aussi. Comme la veille, elle avait, de temps à autre, vers son mari, un regard plus intense, où paraissait le désir de prononcer quelque parole grave. Mais son regard s'éteignait; elle ne disait rien; elle réfléchissait, elle priait, elle attendait.

Un peu plus tard, la cour devint silencieuse. Il était deux heures, le moment où, chaque jour, M. Mascran retournait à son travail. Dans l'escalier, les dernières marches, sous son pas pesant, eurent leurs craquements habituels. Madame Mascran avait quitté la chambre pour donner des ordres; dans la cour, Henri et Anne, en attendant la promenade, qui se faisait tard à cause de la grande chaleur, lisaient sagement, assis dans leurs petits fauteuils, le nez sur des livres illustrés. Abel se levait, par instants, faisait des pas de la fenêtre au fond de la chambre. Il ne sentait point passer le temps : car c'était, à travers son esprit, une course fantastique, vertigineuse, d'images; emporté par illusion avec elles, et cependant cloué à la réalité de son attente, il avait ce malaise du voyageur

qui, dans un train immobile, voit glisser devant lui la machine, les visages aux portières, les fourgons d'un autre train, et ne sait plus lequel est en repos, lequel marche. C'est quand le malaise devenait trop insupportable qu'il se levait, et rétablissait en lui-même la vérité présente : les souvenirs glorieux, charmants, exquis, s'enfuyaient ; une seule pensée demeurait, celle du devoir sombre et dur.

Madame Mascran reparut. Elle vit qu'Abel ne voulait pas lui parler : elle ne chercha pas à le faire parler. Elle le sentait tout ramassé, d'un effort prodigieux pour lui, dans le projet de cet entretien avec son père. Secrètement, de toute la force de son affection, elle l'encourageait ; et il y avait en elle, à l'approche de la débâcle que cette fin de journée allait précipiter, une paix étrange, comme si elle eût aperçu, à travers bien des obstacles et bien des peines, le retour salutaire à une sorte de vie qu'elle avait dû souhaiter, et où ses goûts seraient enfin satisfaits.

— Quelle heure? interrogea Abel.

— Il va être quatre heures.

Elle le vit se diriger vers la porte ; il posa

la main sur le bouton, et attendit encore, la tête un peu baissée. Il attendit jusqu'à ce que les deux horloges, les deux sonneries, l'une légère, l'autre profonde, eussent annoncé quatre heures.

Il ouvrit résolument la porte et sortit de la chambre.

Son pas était tranquille, sa voix tranquille, quand il demanda au clerc si son père était seul ; du même pas il entra dans le cabinet de M. Mascran, et de la même voix il répondit au vieillard. Celui-ci, le visage sur ses papiers, les yeux à peine levés, avait demandé :

— Cela va-t-il mieux?...

— J'ai été malade, fit Abel, d'avoir découvert ici des choses que je soupçonnais depuis quelque temps...

M. Mascran tourna la tête vers lui, le contempla de ses yeux fermes et calmes, seulement un peu plus voilés : Abel ne retira pas son regard, qui était ferme aussi et très triste. Mais il eut besoin, pour continuer, d'aspirer l'air longuement. Il avait hésité, durant son attente, s'il ferait au vieillard, comme à sa femme, un récit détaillé de ses soupçons et de ses décou-

vertes, ou s'il dirait brusquement ce qu'il savait. Maintenant, devant cet être vivant qui était son père et qu'il devait frapper, le coup direct et définitif parut le moins cruel à ses sentiments de fils.

— Inquiet de... certaines choses,.. j'ai ouvert ton secrétaire, examiné tous les dossiers Buret...

— Tu as?...

— ... et su enfin que tu avais fait, en imitant la signature de Paul, pour plus de neuf cent mille francs de faux.

Il avait soudain pâli, tout son sang au cœur, qui lui faisait très mal. Il n'aurait pu ajouter un mot. M. Mascran, tout de suite, porta sa main à sa bouche rasée : et ses yeux lancèrent vers ceux de son fils une interrogation rapide, intense. Puis il dit :

— Ah!...

Et, son fauteuil détourné vers les cendres du foyer, comme toutes les fois qu'il voulait réfléchir, il resta un grand moment silencieux.

Ce fut peut-être, ce moment, celui de la plus vive souffrance pour Abel. Le coup était porté : mais il fallait frapper encore, et des coups autrement terribles, et sur qui? La tête blanchie

s'enfonçait entre les massives épaules, comme tant d'autres jours, où, par l'effort de ce cerveau puissant, Abel avait reçu l'avis le plus fin et le plus sage. Ce visage aux yeux baissés était celui de l'ami le meilleur, le plus absolument dévoué; ce corps robuste penchait, malgré sa force, sous le poids de tant d'années de labeur! Abel, à cette heure, trouvait ce corps de vieillard, et aussi cette tête blanche, respectables, pitoyables par l'effet de la seule durée, et il avait la sensation toute physique que sur cette tête et sur ce corps sa main de fils allait s'abattre, frapper, frapper encore, sans merci!... Qu'était-il donc cependant, lui, pour faire cette besogne? et devant ces crimes que son indifférence avait favorisés, que sa paresse peut-être avait rendus nécessaires, comment était-il qualifié pour exercer maintenant le devoir d'un justicier?... Dans l'émotion qui de toutes parts ruinait son courage, il voyait mieux, il voyait seulement, que l'obstination criminelle de son père avait eu pour but le bien-être des siens, que le vieillard en avait profité à peine, et qu'au contraire lui-même, Abel, avait dû à cette longue suite de fraudes et de faux la vie brillante, luxueuse, glorieuse.

Cependant, à cette vue, qui faisait d'abord agoniser toute son énergie, il se retrouva ferme et résolu, comme à son entrée dans le cabinet. Autrefois, dans tout ce passé, il n'avait rien su, il ne pouvait rien soupçonner : là était son excuse unique. Maintenant il savait : la moindre faiblesse l'associerait désormais, et aussi bien pour le passé que pour le présent, aux actes abominables. Cela, à aucun prix! De nouveau son âme se durcit.

— Il aurait bien mieux valu ne rien chercher, et rester comme nous étions.

M. Mascran avait parlé assez bas : sa voix assourdie tomba dans le silence qui fut ensuite plus vide et plus sombre. Abel reconnut que ces paroles exprimaient, comme s'il les eût prononcées lui-même, le regret obscur de sa propre lâcheté. Il refusa son attention à ces pensées mauvaises, et dit, très calme :

— Qu'allons-nous faire?

La main de M. Mascran esquissa un geste vague. Il murmura :

— Tu auras bien le temps d'y penser... quand je ne serai plus là!...

Abel eut un léger frémissement : se compre-

naient-ils déjà, sans qu'il eût besoin de parler, et son désir, le désir qu'il ne pourrait jamais formuler, était-il deviné? tout de suite?... M. Mascran ajouta, d'une voix égale, presque indifférente :

— En attendant, que faire? Il n'y a rien à faire... rien...

Non, ils ne s'étaient pas compris : il fallait insister, laisser voir ce terrible désir...

— Dès l'instant où j'ai découvert ce secret, dit Abel, il ne m'appartient pas de le garder pour moi. Garder un seul jour le secret de ces actes, c'est m'en faire le complice. Mon devoir est simple et net : je dois les dénoncer au parquet.

La tête de M. Mascran se dégagea, roula sur les épaules, et les yeux bleuâtres, largement ouverts, dardèrent sur Abel la flamme libre de leurs regards. Ce fut un mouvement de puissance et de menace, comme d'un fauve qui a été imprudemment irrité. Immobile, figé en une raideur glaciale, qui était bien celle de son âme même. Abel soutint la menace. Pour la lutte, il était armé et fort. Mais il n'y eut pas de lutte. M. Mascran se taisait. Ses yeux s'étaient retournés vers les cendres, et il

battait légèrement, du bout des doigts, les bras de son fauteuil de paille. Un instant après, ses mains, d'un geste qui leur était familier, se tendirent vers le pot à tabac, vers la pipe qui fut bourrée méthodiquement, comme à l'ordinaire. Mais ensuite les doigts n'allèrent point chercher à la place habituelle les allumettes de contrebande, et, au contraire, la pipe toute prête fut reposée sur le coin de la cheminée.

— Ah! fit M. Mascran.

Il se redressa sur son fauteuil.

— Et toi, demanda-t-il, ta femme, tes enfants? Moi, après tout, cela ne compte pas : ma vie est finie. Mais vous? C'est pour vous, en somme, que j'ai voulu de l'argent, toujours de l'argent...

— Je le sais, dit Abel, et c'est pourquoi il est juste que nous ayons notre part dans l'expiation. Nous l'aurons. Je l'accepte, quant à moi, et Amélie l'accepte aussi.

— Amélie sait...?

— Tout, et elle m'approuve entièrement.

— Eh bien... va, mon garçon! Va chercher les gendarmes... J'attends.

Il se laissa couler dans son fauteuil, la tête

sur le dossier bas, ainsi qu'il avait coutume aux heures de complet repos. Il parut à Abel que, les yeux clos, son visage se plissait de défi ironique.

— Il n'est pas possible... commença Abel.

— Quoi? fit le vieillard; qu'on me voie conduit en prison par deux gendarmes?... Il est certain que cela fera quelque effet... Les gamins viendront me regarder sous le nez, les gens sortiront des boutiques, et sur le square il y aura une telle foule que je ne pourrai pas avancer!

Il rit bruyamment, trop bruyamment. Abel eut honte pour lui de ce rire, comme si toute la ville l'eût entendu.

— Est-ce l'heure de railler? dit-il. Que veux-tu de moi? Tu me connais assez pour être sûr que ce devoir m'est atrocement douloureux. Tout ce que tu me dis, oui, je l'ai pensé. Depuis hier, j'ai cherché de toutes manières si je ne pourrais me soustraire à cette amertume sans nom de te dénoncer, moi, ton fils, moi qui...

Il eut la gorge étranglée par un spasme : toutes les souffrances l'assaillaient au même

instant; il perdit de nouveau courage, se sentit enfant, chétif et misérable, comme au temps où il pleurait de désespoir devant le mystère indéchiffrable d'un texte grec ou latin.

— Depuis hier j'ai repassé ma vie et la tienne. Ma vie! depuis que je suis au monde, c'est toi qui l'as faite telle qu'elle a été jusqu'à hier, si heureuse, si douce! Jamais, à aucun moment, je n'ai connu les embarras ni les luttes qui arrêtent les autres hommes : à la moindre difficulté, collégien pour mes versions, jeune homme pour mes dettes, notaire pour toutes les affaires, je t'ai trouvé près de moi, toujours prompt à me donner le coup d'épaule qui fait avancer. On ne peut pas imaginer une existence plus facile que celle que je t'ai due : après le collège et les années de droit, et le stage, où ce n'est pas le travail qui aurait pu me fatiguer, tu me réservais ici, avec ton étude, une situation privilégiée; j'ai continué à m'amuser, tandis que tu travaillais pour deux; tu m'as marié à une femme excellente et riche qui a été incomparable comme maîtresse de maison, comme épouse; j'ai pris, dans toute la société du pays, la place que tu m'avais préparée. Ce que j'ai

pu faire par moi-même n'est presque rien, rien; je te dois tout. Et jamais je ne l'ai aussi profondément senti... Ne comprends-tu pas qu'à cette heure je souffrirais cent fois, mille fois moins, si tu avais été un père injuste, égoïste ou seulement indifférent?

Il lui fallut s'arrêter encore : il avait pris son front dans ses mains, et il parlait, non pour son père, mais pour lui-même, par besoin d'exprimer entièrement sa souffrance...

— Depuis que je me souviens, j'entends répéter : « Monsieur Mascran est l'honneur du pays. » Déjà, quand j'étais tout gosse, avant d'aller chez les Pères, cela me flattait, ces choses que le principal de notre vieux collège disait en classe, lorsque par hasard j'avais une bonne place. Plus tard, quand je suis revenu de Paris m'installer, j'ai encore mieux compris : je me suis enorgueilli d'être ton fils. J'ai compris que cette situation conquise par toi, j'avais le devoir de la maintenir, d'y ajouter. Je n'étais pas ce qu'on appelle un homme sérieux : je n'aime pas le travail. Je ne pouvais pas espérer qu'on dît de moi : « Il est aussi fort que son père. » Mais j'avais quelques dispositions pour

les succès mondains : j'ai voulu être le modèle du « chic », de la distinction : j'y ai travaillé, j'y ai réussi ; j'ai tenu surtout à donner, après toi, l'exemple de la plus parfaite correction. Et je suis sûr au moins qu'on dit de moi ce qu'on a toujours dit de toi : on dit de nous deux : « Les Mascran, c'est de l'or en barre ! » Que dira-t-on, ce soir, demain, quand on saura?... La ruine, la dégringolade, c'est épouvantable : je devine un avenir si sombre, après avoir eu la vie si facile, que je n'ose même pas y penser... Mais sauvons l'honneur de notre nom, de ton passé. Encore une fois, aide-moi ! Tu vois bien que le devoir est là qui me presse, qui me commande de te dénoncer. Je n'y faillirai pas. Cependant, en te dénonçant, je me sauve moi-même, je me dégage de toi : tu restes perdu, toi et notre vieux renom d'honnêteté. Regarde, au nom du ciel, regarde s'il n'est pas un moyen de nous sauver tous...

Depuis un moment, M. Mascran contemplait son fils, et sa face, d'abord décomposée et tremblante, puis ironique et dure, de nouveau crispée par une sorte d'angoisse, enfin attentive, réfléchie, avait révélé toute l'évolution de

ses sentiments, entre l'épouvante de se sentir définitivement perdu, et l'acceptation à la fois cynique, résignée et brave d'une destinée inévitable. Aux dernières paroles d'Abel, qui maintenant interrogeait ardemment ses yeux, il se retrouva, de visage comme d'esprit, le Mascran perspicace et paisible des bons jours. Il offrit au regard de son fils, la netteté sans illusions de ses yeux bleus :

— Tu as une idée? demanda-t-il.

Il affirmait en interrogeant, suivant sa coutume. Abel pâlit et frissonna : c'était ici le tournant décisif. Devaient-ils se comprendre sans qu'il parlât? Il l'espérait encore. Il voulut parler cependant. Mais le « oui » qu'il avait à proférer ne sortit point de sa bouche, qu'il sentait en lui comme un espace immense où les mots s'égaraient. Il n'avait pas besoin de parler : l'émotion violente de son silence, et la douleur étrange de ses yeux renseignaient assez M. Mascran.

— Il faut que je disparaisse? dit encore le vieillard.

Abel ne put qu'aspirer fortement, avec un geste maladroit de ses doigts écartés.

— C'est bien cela? insista M. Mascran.

Sur cette troisième question, il attendit une réponse parlée. Mais Abel ne pouvait pas articuler le mot, le mot effroyable de condamnation. Ce fut son silence même, la terreur suppliante de ses yeux, le tremblement de ses mâchoires, le bruit de ses dents entrechoquées qui répondirent...

— Je suis de cet avis, conclut M. Mascran.

Il s'était accoudé sur sa table, ses poings rudes et velus serrés contre ses tempes. Il restait très calme; Abel, effaré, ne pensait même pas à le remercier de son sacrifice. C'était fait cependant, cet accord, qu'il avait dû souhaiter pour n'avoir pas à dénoncer son père; et maintenant, devant le sacrifice nécessaire, désormais accepté, il n'en voyait plus que l'horreur prochaine.

— Pas ici, murmura M. Mascran, à la Prade... Un accident, oui... qu'on ne croie pas au suicide.

Il réfléchit encore un moment, et, comme s'il eût achevé de régler un projet qui le concernait seul, il se retourna vers son fils.

— Il y a autre chose, fit-il. Je m'en vais,

c'est bien, tu n'as pas à me dénoncer. Mais, pour qu'on ne sache rien, et que l'honneur reste intact, il faut rembourser toutes les fausses reconnaissances. Qui paiera?

— Qui paiera? dit Abel.

La question le prenait au dépourvu. Il n'avait eu devant son effort que ce but essentiel : épargner à son père l'ignominie de l'arrestation. Il répéta, désemparé :

— Qui paiera?

— Écoute-moi bien, répliqua son père. Il est un homme, un seul, à qui tu peux, et tu dois tout raconter, tout montrer, c'est le marquis Paul. Quand il saura tout, tu lui demanderas en mon nom, au tien, au nom de notre parti, qui serait avili, déshonoré en ma personne, de faire ce gros sacrifice d'un million et de reconnaître pour bonnes toutes ses fausses signatures.

— Jamais de la vie! s'écria Abel.

Son père reprit doucement :

— Si. D'abord le marquis peut faire ce sacrifice : sa fortune dépasse neuf millions, et il n'a pas d'enfants; ce qu'il abandonnera est en somme un peu moins que le legs Buret-Tourdes. Et

puis, moi vivant, il serait impossible de solliciter de lui un tel service qui me profiterait un peu trop; moi disparu, c'est autre chose. Il me pardonnera peut-être; du moins il sera désarmé; en tout cas, l'intérêt du parti le touchera vivement...

M. Mascran développa cet argument, qui lui paraissait le meilleur; il donna toutes les raisons qu'un chef tel que lui, pratique et renseigné, pouvait seul présenter si fortes et convaincantes. Il parlait avec lenteur, comme un professeur fait sa leçon, en ordonnant ses idées pour qu'elles fussent promptes à se classer dans l'esprit d'Abel, en choisissant les mots qui pouvaient le mieux être retenus.

Les mains crispées, le visage, tout le corps, nerveusement travaillés d'impatience, Abel subissait la leçon. La même stupeur devant cette chose terrible, le sacrifice consenti par son père, l'opprimait encore; la force des paroles vives et nettes s'enfonçait en lui; la facilité d'une solution définitive et immédiate le saisissait. Mais tout son être se soulevait de dégoût et de fureur, à la pensée d'implorer de Paul une telle générosité.

— Voilà ce que tu diras, acheva M. Mascran.

— Je ne dirai rien, rien! protesta Abel. Plutôt que de demander à Paul un semblable service, j'aime mieux me tuer.

— Des mots! — fit le vieillard.

Il regardait son fils, très grave. Convenait-il qu'Abel prononçât cette phrase banale devant un homme qui allait mourir? Mais Abel reprit désespérément :

— Ce ne sont pas des mots. La mort est préférable à certaines hontes. Tu l'as compris pour toi; je le comprends pour moi. Puisqu'il faut que j'expie, je disparaîtrai comme toi, en même temps que toi.

— Il n'y a pas de honte pour toi, riposta M. Mascran paisiblement, ni à avouer ma faute au marquis, ni à lui demander de sauver l'honneur de notre parti. La honte est tout entière pour moi, de même que la faute; et, à l'heure où tu parleras, j'aurai, je crois, suffisamment expié...

— N'insiste pas, je t'en conjure : tout plutôt que de m'abaisser à cette infamie et avec lui, lui!

— Le temps de la vanité est passé.

— Il ne s'agit pas de vanité, mais de délicatesse et d'honneur.

— D'honneur?

— Oui, d'honneur. Demander ce service à Paul, c'est me déshonorer à mes yeux. J'aime mieux...

— Pourquoi? comment?... Le marquis, justement, l'homme le plus généreux et discret!... En vérité... Qu'y a-t-il donc entre vous?... hein?... Ah! il faut parler... J'ai bien quelque droit, à cette heure, de savoir tous les secrets!

Plus nerveux, haletant d'angoisse et de colère, Abel sembla vouloir résister. Il se décida enfin à dire :

— Mais il y a des cas où la plus simple délicatesse interdit même d'emprunter de l'argent à un homme. On ne peut pas prendre l'argent d'un homme quand on lui a pris déjà...

— Quoi?... Sa femme, peut-être?... Avec la marquise... toi... tu... Ah bien! par exemple!...

— Tu vois... Je ne peux rien demander à Paul!

— Ah bien! répéta le vieillard. Parce que tu as eu sa femme!... en voilà une affaire!... Est-ce qu'il le sait? Est-ce qu'il s'en doute?... Eh bien,

alors, ça ne compte pas.. Tonnerre de D...! c'est bien le moment des scrupules!...

— Nous ne nous comprenons pas.

— Je ne comprends qu'une chose, c'est que tu as le moyen, moi disparu, de tout effacer. Tu connais le marquis comme moi : il paiera, et te gardera le secret. Il faut être triple fou pour aller s'empêtrer d'une bête d'histoire de femme, quand tout est si simple, si facile!... Hein? est-ce convenu?...

— Non, non! je ne pourrais pas, je ne peux pas!

La face de M. Mascran s'empourpra, et il fut au moment de hurler son indignation. Mais, brusquement, les épaules secouées comme d'une sorte de pitié. il dit d'un ton radouci, indifférent :

— Rien n'est plus bête que le sentiment... Réglons cette affaire comme une affaire... Nous avons chacun une dette à payer... Quant à moi, c'est entendu, je f... le camp : c'est ma peau qui paie, je n'ai pas autre chose à donner... Mais toi aussi, tu as ta dette... Inutile de te le montrer : tu l'as reconnu... Il faut payer... Paie avec tes scrupules, ta délicatesse. toutes ces machines qui t'embarrassent pour solliciter le

marquis... Chacun son sacrifice... Tu me demandes ma vie : je te la donne. Moi, je te demandes tes scrupules...

— Plus que ma vie!

— Oui... enfin, soit, plus que ta vie. N'importe, c'est ce que tu dois donner. Fais comme moi... Et ne me force pas à te dire que, si tu ne veux pas, tu me rendras mon sacrifice odieux, abominable!

— C'est assez, fit Abel; je parlerai à Paul.

— Sûr?

— Je te le promets.

Ils se regardèrent quelques secondes, les yeux dans les yeux. Le désespoir qui faisait ceux d'Abel si profonds, presque noirs, assura M. Mascran que l'engagement serait tenu.

— Bon! dit-il. Eh bien...

Ensemble ils avaient senti que les dernières paroles étaient prononcées. L'heure des actes approchait. Ensemble encore ils la sentirent approcher. Silencieux, M. Mascran contempla, un moment, ses meubles, ses livres, le décor de tant d'années : ses lèvres se mirent à trembler sans qu'il les cachât du geste de sa main. Abel l'observait; et, de même qu'en cet être si

robuste encore, l'arrachement de la vie causait en lui, dans toute sa chair, une intolérable douleur.

Un peu de temps s'écoula ainsi, — le temps, pour le vieillard, de détacher de lui-même le cortège de ces compagnes idéales de sa longue existence, les habitudes de son esprit comme de ses yeux : il repassait les souvenirs de tant d'efforts, il revivait les émotions éprouvées aux premières fautes, puis, plus tard, avec l'indifférence, les soudaines épouvantes; et, parmi des joies, des soucis, il sentait, une dernière fois, dominant la suite des jours, l'orgueil familial triomphant, insatiable. Un à un, comme des branches arrachées à un vieil arbre, tous ces souvenirs et souhaits tombèrent : et, à mesure qu'ils tombaient, c'était un ébranlement, mais qui laissait le vieillard allégé et plus fort. Sur ses lèvres toujours tremblantes un sourire parut, lorsque enfin il eut tout revu de ce qui avait tenu à sa vie, fait sa vie journalière, et quand il reconnut que du moins resterait intact le renom du « père Mascran ». Ses lèvres ne tremblèrent plus. Il boutonna son vieux veston, et dit, très ferme :

— Appelle Antoine. Qu'on attelle. Je pars pour la Prade.

Ces actes simples qu'il imposait à son fils, — sortir du cabinet, appeler le domestique, donner les ordres, — délivrèrent Abel de la contrainte physique où l'angoisse l'immobilisait. Quand il revint près du vieillard, il le trouva debout, en manches de chemise, allumant la pipe qui était restée toute bourrée; le vieux veston pendait sur une chaise; M. Mascran alla jusqu'à sa chambre prendre l'autre veston, qui servait pour les sorties; revenu, il eut à retourner dans sa chambre, parce qu'il y avait laissé un paquet enveloppé de papier jaune. Durant ces allées et venues, il n'avait pas parlé, ni Abel. Il expliqua seulement, à propos du paquet :

— Des verrous pour la grange, que Vidal m'a envoyés... Je les ferai poser en arrivant.

Il y eut sous la voûte un roulement de voiture.

— Ah! Chilpéric est prêt, fit M. Mascran.

Il se dirigea vers la porte de son cabinet. Abel était appuyé au cartonnier d'acajou, très pâle.

— J'aurais bien voulu voir les petits, murmura M. Mascran.

Il s'arrêta, baissa les yeux, secoua un peu la tête, puis aperçut la pâleur de son fils.

— Il vaut mieux pas, reprit-il. Allons, allons! Ce serait arrivé dans trois ou quatre ans... Ce n'est qu'un moment pénible... Surtout n'oublie pas ce qui est promis... Et... nous pouvons peut-être nous serrer la main...

Sa main se tendait un peu timidement; Abel la saisit, attira son père, l'embrassa de toutes ses forces... L'énergie de cette étreinte fut évidemment pour le vieillard un bienfait inespéré. Son visage s'éclaira, s'affermit.

La pâleur d'Abel s'étendait jusqu'à ses lèvres, qui prononcèrent ce seul mot :

— Merci.

— Tu diras à ta femme que j'ai pensé à elle, et qu'elle est une bonne femme; pour les petits, tu leur diras que je les aimais bien.

La porte était ouverte : Abel s'apprêtait à suivre son père; M. Mascran le retint d'un geste, et, tourné vers lui, fit avec la tête plusieurs petits mouvements, maladroits, pitoyables, où s'exprima un simple attendrissement de vieil homme, sur lui-même et son imminente destinée. Il disparut; les marches de l'escalier crièrent;

en bas, il y eut un peu de bruit sous la voûte, puis dans la rue la voiture commença de rouler, roula plus vite, tourna le coin...

A cette place, contre le cartonnier où M. Mascran l'avait laissé, Amélie trouva son mari. Elle le vit abîmé dans une telle détresse que sa curiosité, qui était ardente, s'éteignit. Comme elle avait fait le matin de ce jour, elle soutint Abel de son bras, le conduisit à leur chambre, et, quand il fut étendu sur la chaise longue, le caressa de baisers, de mots très tendres. Il était entre ses bras comme un paquet de chair inerte, le visage livide, les lèvres si terreuses, que sa moustache paraissait soudainement blanchie. Il ne parlait pas. Il abandonnait son visage aux mains moites, à la bouche d'Amélie; par moments, ses yeux s'ouvraient, regardaient fixement, et se fermaient d'épouvante. Sous ces mains et ces lèvres une douceur stupéfiante passait en lui; ses nerfs épuisés se détendaient : exténué par tant de secousses, il glissa au sommeil.

Il dormit peu, à peine deux heures. Quand il s'éveilla, il craignit d'avoir dormi toute une nuit et tout un jour, si lointaines étaient les

impressions d'avant le sommeil. et il dit à sa femme :

— C'est bien aujourd'hui... c'est bien cet après-midi que j'ai eu avec mon père un entretien?...

— Mais oui! lui répondit-elle.

Et, inquiète de ce trouble, elle voulait qu'il se reposât encore. Mais maintenant tous les souvenirs d'Abel vivaient. Et il s'écria :

— Te l'ai-je dit? mon père est parti pour se tuer.

— Se tuer, lui!

— Et c'est moi qui lui ai demandé, oui. demandé, de se tuer!

— Tu as pu?...

— Je n'aurais jamais pu le lui dire, je ne lui ai pas dit... je l'ai supplié de ne pas me contraindre à le dénoncer, et il a reconnu que c'était son devoir de disparaître.

— Oh! fit madame Mascran.

— N'était-ce pas son devoir?... et mon devoir, à moi. de le lui faire comprendre?...

— Si. si! Mais c'est horrible! Demander cela à son père!... Alors il va...

Abel s'était levé. Il passa la main sur son front.

— Je n'en peux plus... J'ai faim, je crois... Quand dînera-t-on?

— Mais nous avons dîné sans toi!... Il est près de neuf heures.

— Neuf heures!... Peut-être que... Je n'y vois plus... Qu'on me serve n'importe quoi...

— Ici?

— Non, je descends... va... je descendrai bien seul.

La cuisinière, prudente, avait tenu prêt un autre dîner pour l'appétit de son maître, qu'elle savait, en toutes occasions, exigeant et impatient. Ce fut Abel qui se fit attendre : car, gêné dans le linge et les habits où il avait dormi, il les changea, malgré sa fatigue. A table, il mangea voracement : Amélie restait grave et muette à côté de lui. Le repas, d'ailleurs, fut précipité et bref. Sa faim apaisée, Abel dit à sa femme :

— Allons dans le jardin.

Elle n'eut pas besoin de l'interroger : il parla tout de suite, abondamment, minutieusement : ses paroles se pressaient, se choquaient, toutes fiévreuses : il parlait à voix basse. Bien qu'elle fût assise contre lui, l'oreille tendue, elle perdait des mots : parfois elle le faisait répéter. Dans la

nuit, penchés l'un près de l'autre, elle écoutant, lui chuchotant, ils semblaient préparer l'œuvre la plus sinistre.

Ils eurent le sentiment que cette œuvre s'accomplissait, à un moment où Abel après avoir longtemps parlé, se taisait enfin.

— Crois-tu, interrogea sa femme, crois-tu que ce... que... cela... arrive... cette nuit?...

— Oui, souffla-t-il, ce soir... Il n'attendra pas... Sa résolution prise... il voudra... tout de suite... C'est peut-être déjà fini.

— Ah! mon Dieu!...

Elle se serra contre lui : blottis dans le silence et la nuit, ils attendirent: toute autre pensée que celle de la chose terrible disparut de leur esprit; et leur force vitale resta suspendue, de respect et d'angoisse.

Une fois. elle murmura :

— Pensera-t-il à offrir à Dieu son sacrifice?

Abel ne répondit pas.

Une autre fois, elle demanda :

— Comment saurons-nous? Iras-tu à la Prade?

— On viendra, fit-il.

Ensuite, ils ne parlèrent plus. Ils entendaient

leurs cœurs battre à grands coups sourds... Ils entendirent soudain dans la rue un roulement s'annoncer, s'approcher, grandir, s'arrêter à la porte.

— Ah! cria madame Mascran.

Le vacarme éclatant de la cloche étouffa ce cri. Elle était debout. Abel la força à se rasseoir, d'une main qui broyait la sienne. Et aussitôt il y eut sous la voûte du bruit, des exclamations. La porte de la cour s'ouvrit violemment, et, d'une voix étranglée, Antoine lança :

— Ah! monsieur, quel malheur!... On vient de la Prade... le fermier... monsieur Mascran père...

Le fermier expliquant, Antoine gémissant, puis la cuisinière, l'Allemande, Abel interrogeant, madame Mascran sanglotant, ce fut un tumulte rapide. On sut qu'en voulant nettoyer un revolver qui se trouvait chargé, M. Mascran père avait pressé la détente et s'était tué raide.

— Je ne l'ai vu que mort, acheva le fermier. C'est l'Isabellou qui m'a raconté...

— Partons tout de suite! — dit Abel.

Il était pâle, avec beaucoup de calme. Il

réussit à obtenir, à travers les lamentations d'Antoine, un chapeau, un pardessus.

— Madame n'y va pas, au moins? sanglota la cuisinière.

Madame Mascran était, au contraire, décidée à accompagner son mari. Il fallut beaucoup de temps pour trouver son manteau. Enfin prêts, les époux montèrent dans la voiture du fermier.

X

Comme aux dimanches des plus grandes fêtes, la ville s'était à la fois recueillie et animée : la plupart des boutiques, sur le chemin du cortège funèbre, étaient closes; les rues, les places grouillaient de femmes en noir, d'hommes en tenue de cérémonie; les visages des hommes, sous le haut de forme, avaient ces traits contractés ou cette expression ahurie, que donne une coiffure inaccoutumée; à cette uniformité d'embarras, chacun reconnaissait en soi et chez les autres la solennité des jours d'enterrement. Cependant de la campagne, proche ou lointaine, par le chemin de fer, par les voitures publiques, dans leurs voitures enfin, propriétaires et fermiers étaient tous venus : devant les auberges, c'était l'agitation des plus grandes

foires, l'enchevêtrement des véhicules dételés, brancards en l'air, les chevaux pressés dans les écuries; les groupes de paysans cossus et de « messieurs » stationnaient à la porte, ou, dans les salles à manger, se lestaient de fortes tranches de pain et de fromage, avec un large coup de vin blanc, pour attendre l'heure tardive, après l'église et le cimetière, où l'on pourrait déjeuner.

Gens de la ville, gens de la campagne, un même mouvement les porta, tandis que les cloches graves de l'église se mettaient à sonner, vers cette rue du centre, où, si longtemps, M. Mascran avait été en effet comme le centre des intérêts et de l'activité de toute la cité. De plus en plus tortueuses, étroites, à mesure qu'elles se rapprochaient de la maison mortuaire, les rues canalisaient les flots de la foule en deuil. Lentement, de plus en plus lentement, les masses sombres avançaient en ondulant; par places, les ors des uniformes d'officiers éclataient au soleil. Il y avait, sur cette cohue, un ample bourdonnement de voix qui se retenaient. Devant la maison, un peu sur le côté, une autre foule attendait, regardait, immobile,

— celle des pauvres, clients habituels de madame Mascran. Assidus aux obsèques de leurs bienfaiteurs, ils n'avaient jamais eu à donner cet humble témoignage de reconnaissance, leur présence, à une générosité plus active et dévouée que celle de madame Mascran; si souvent repoussés, brutalisés, par son beau-père, ils n'étaient peut-être que réconfortés de sa mort, comme d'une justice imprévue, insolite : ils trouvaient ainsi, tous accourus à ses funérailles, les satisfactions mêlées d'une revanche contre lui, d'un pieux hommage à sa belle-fille, et ce double sentiment faisait monter de leurs âmes vagues à leurs visages incertains un reflet triste et doux.

Comme il est d'usage immémorial, tout le monde entendait offrir à Abel, dans la maison, un premier tribut de condoléances, qui se répéteraient à l'église, puis au cimetière. Mais ces cérémonies, dans une petite ville, n'ont pas la surveillance et la direction d'un ordonnateur. C'était donc avec les plus grandes difficultés, mélangeant les flots des entrées et des sorties, que la foule pénétrait dans la maison. Cependant Durieux, le clerc, se démenait de son

mieux : constamment arrêté, apostrophé par tant de gens qui le connaissaient, comme ils connaissaient son vieux patron, il n'arrivait qu'à diviser un instant les deux flots, aussitôt après confondus. A la porte du salon, c'eût été, sans la présence trop proche de la famille, une bousculade ; on passait enfin, péniblement, un par un.

Démeublé, le salon offrait, toute vide, son étendue qui paraissait immense ; en face, contre la cheminée, le visage blanc, de la blancheur du plastron, sur tout le noir de l'habit, des gants mats, et du chapeau, Abel, immobile, la tête un peu basse, les regards se levant à la hauteur de chaque figure nouvelle, recevait les saluts, les serrements de mains. On repartait vers la porte, les gros souliers glissaient sur le parquet ; et c'était pour sortir le même embarras que pour entrer.

Paul de Buret, qui assistait Abel, comme l'ami le plus intime, se décida à des mesures d'ordre : il ouvrit la porte du salon qui donnait sur le jardin, dériva d'autorité par cette issue le flot des sortants. Dès lors il y eut dans les allées et venues un cours régulier ; ce ne fut

qu'avec une demi-heure de retard qu'on partit pour l'église.

Le cortège s'avançait par les rues et les places comme dans une ville déserte, car toute la ville était dans le cortège. Abel, derrière le char, sentit ce vide, ce silence. Il songeait... Il revoyait, très lointains, les événements des derniers jours. Toute sa pensée piétinait douloureusement dans le cercle trop étroit des souvenirs de cette semaine : il respirait, sentait, vivait comme dans une atmosphère écrasante. Par instants, l'élancement d'une souffrance plus aiguë lui rappelait l'heure prochaine où il devrait tenir sa promesse, solliciter le marquis de Buret. Il avait promis : il ne pensait pas, son père ayant payé sa dette, à ne point payer la sienne. Mais la honte de la révélation, de la sollicitation, le torturait. Oui, si riche, si généreux, le marquis, sans doute, donnerait ce qui lui était demandé. Tout de suite madame Mascran, avait dit, elle aussi : « Le marquis remboursera... » Bien donc : tout serait remboursé. Toute trace d'infamie serait lavée. A quel prix? Sans tourner la tête, du coin de l'œil, Abel apercevait ces pieds larges, large-

ment chaussés, que tant de fois il avait raillés, et qui portaient la pesante, la loyale personne de Paul. Une colère lui venait encore : l'autorité, la puissance qu'ils semblaient attester, toujours il les avait haïes; un moment, il avait pris sur elles la plus élatante revanche; maintenant il était vaincu, définitivement vaincu, il devait leur faire le sacrifice du plus précieux de lui-même. En sollicitant cet homme dont il avait eu la femme, en acceptant de lui le salut pour l'honneur de son père, pour le sien, il perdait à jamais le sentiment essentiel de sa vie, l'armature de tout son être, l'estime de soi.

« C'est ignoble! » se disait-il avec dégoût.

Et, tout aussitôt, par un puéril mouvement de retour en arrière, volonté inutile et sotte que ce qui était ne fût pas, il ajoutait :

« Pourquoi faut-il que mon père?... »

Cela le ramenait aux souvenirs des derniers jours, à la réalité aussi de ce char cahotant : sous les fleurs, le drap noir, les planches et le suaire, il voyait la poitrine rouge et velue, défoncée, ensanglantée par la balle, le visage résolu et sévère, tels qu'ils lui étaient apparus, le soir du drame, à son arrivée à la Prade.

Il fut un peu distrait de ces pensées à l'église. Pour honorer M. Mascran le père, tuteur habile et dévoué de leurs intérêts, pour marquer à son fils leur sympathie et leur persévérante confiance, tous les prêtres de toutes les paroisses voisines étaient venus. Sous les surplis blancs, qui faisaient comme une guirlande de blancheurs parmi les tons sombres des vieilles stalles, Abel les reconnut, un à un; et il y en avait qui n'étaient là que pour qu'il vît, qui cherchaient son regard, en même temps qu'ils examinaient dans la nef cette foule extraordinaire; il en était aussi dont la présence le toucha : très vieux, à peine les cadets de son père, ils avaient un air grave et résigné. Les uns et les autres, Abel les avait reçus chez lui, à sa table, les avait obligés d'un conseil, les avait trouvés en retour empressés à lui plaire, flattés de ses égards. Leur présence, à tous, attestait cette forte autorité morale dont son père avait disposé, dont lui-même jouissait encore... Encore! Pour si peu de temps que ce fût, et peut-être parce que c'était pour peu de temps, il eut en lui soudain la force généreuse de ce sentiment oublié, l'orgueil d'être considéré, estimé, respecté.

Derrière lui, il n'eut pas besoin, alors, d'entendre ces bruits amples de toux, de chaises remuées, par où la foule se révélait, pour la sentir innombrable. L'affluence de tous ces êtres qui emplissaient l'église et la faisaient moins sonore, agit sur lui comme si tous avaient uni leurs efforts pour redresser son orgueil lourdement écroulé. Et jusque-là, à la maison, dans le trajet vers l'église, à l'église même, il avait été parfait de tenue, grave et digne, sans y tâcher ni en avoir conscience, par disposition de son génie. Il reprit conscience de lui-même, de sa puissance encore intacte, quoique si fragile à cette heure, et du personnage vraiment parfait qu'il offrait une fois de plus, peut-être une dernière fois, à l'admiration publique.

De telles cérémonies font éclater la supériorité de la province sur Paris : en province, on a du temps pour tout, même pour assister décemment à des obsèques. On s'est vu la veille, quelques instants plus tôt, on se reverra tout à l'heure, et il n'est donc point nécessaire de profiter d'une rencontre à un enterrement pour échanger des propos : on n'a pas de propos à échanger. A l'église, tant que dure la

cérémonie, on est comme peuvent être des gens qui n'ont pas d'autre idée que d'y assister. Derrière Abel, la foule était donc recueillie. Cependant, des livres pieusement ouverts, le nez d'une femme se levait, d'une autre, encore d'une autre : car la tentation était trop forte de parcourir la multitude, d'y reconnaître la réunion de tout ce que la ville, le pays comptait d'éminent, — élégance et grande propriété, aristocratie et bourgeois notables, fonctionnaires, officiers. — La curiosité remontait, au delà du moutonnement des têtes, jusqu'au premier rang, où la taille svelte d'Abel se dressait, un instant, seule, chaque fois qu'il fallait se lever. On n'avait pas eu le temps, ou si peu, dans le trajet depuis la maison, de l'admirer en ce rôle de premier plan : — le fils qui conduit le deuil de son père, l'homme à qui toutes les sympathies viennent s'offrir ; et on le disait très abattu par ce terrible coup, on l'avait entrevu énergique et beau dans son effort pour contenir sa douleur. Avec des émotions diverses, curiosité, tendresse, madame de Buret, madame Varignot attendaient le défilé de la fin, où il descendrait l'église et passerait devant elles.

Il descendit enfin l'allée centrale de la nef et passa devant elles : il était extrêmement pâle, avec un frémissement de ses lèvres trop serrées. Elles reconnurent, et leur cœur battit plus fort, dans la beauté et le charme souverain de son visage, la lutte la plus émouvante, la violence de son chagrin refoulée, mais présente : elles l'aimèrent d'avoir du chagrin, d'être beau, de lutter. Leurs yeux dirent : « Pauvre garçon ».

Il les sentit, il sentit la caresse de ces sympathies, de toutes les sympathies des femmes, et ses lèvres frémirent davantage, en même temps que sur son front, sur ses tempes, passaient des ondes d'une douleur brusquement attendrie, ces ondes qui annoncent les larmes. A la vérité, ce fut un moment de délice aigu, tout le bonheur d'un enfant à pleurer sa grande peine dans les bras de sa mère, toute la volupté d'un homme à mouiller de ses larmes, sa tête sur l'épaule de la femme aimée, le cou et la joue chaude où tout à l'heure il mettra ses baisers. En cet instant, le cœur d'Abel s'ouvrit largement, non pour donner de soi ce qu'il n'avait pas, mais pour accueillir toute cette pitié amoureuse, qui vibrait et brûlait vers lui : il avait des

yeux sincères et avides, comme agrandis, sombres de toute la profondeur de l'être qu'ils révélaient et qui attiraient ces regards, les absorbaient.

Aux sons de l'orgue qui jouait et rejouait la marche funèbre de Chopin, avec des trous aux mêmes endroits, parce que certains jeux avaient besoin de réparations, la foule défila. En descendant vers le bas de l'église, Abel n'avait vu que les rangs qui, de chaque côté, bordaient l'allée, et encore, dans ces rangs, que les visages des femmes. Au delà, il sentait vaguement la foule.

Il ne la sentit pas plus nettement durant le défilé qui l'émiettait. Tant d'êtres qui passaient devant lui, un à un, ne lui donnaient pas une impression particulière et complète, non plus qu'une impression d'ensemble : c'était simplement une vision morcelée, confuse, lassante. Peu à peu cet émoi que lui avaient donné au passage les regards des femmes, — douceur infinie d'être plaint, aimé, — s'altéra par la multiplicité des sensations visuelles et la fatigue qui venait. Il n'eut plus que de l'énervement, le désir que tout se terminât au plus tôt et la

ayeur de ce qui restait, — de la montée si longue au cimetière.

Un moment, alors, il ne vit, n'entendit plus rien. Le cortège s'était reformé et gagnait la route en lacets, par où l'on s'élève sur la colline qui porte le cimetière. Abel marchait tête basse, ahuri, écroulé. La fin, il souhaitait la fin, et rentrer, s'enfermer, s'étendre, dormir, ne plus rien voir, ni penser à rien... Auprès de lui, Paul de Buret respectait, de son silence, cette torpeur... Cependant, à un détour, qui laisse apercevoir les lacets inférieurs et, en bas, la place elle-même, le marquis eut une exclamation étouffée :

— Ah!

Abel l'entendit. leva les yeux et les tourna là où le marquis avait tourné les siens. C'était le spectacle saisissant de la foule qui, depuis la place, en suivant les lacets de la route, poussait ses flots aux pentes de la colline. Justement, selon l'usage, le cortège s'arrêtait pour donner aux chevaux le temps de souffler. L'arrêt se propagea en secousse par les rangs pressés. Tout en bas, au commencement de la montée, où les derniers flots étaient moins denses, on continua un moment de marcher.

Abel regarda : il regarda, stupide d'abord, ce peuple en habits de deuil, qui, avec lui, conduisait M. Mascran au champ du repos. Le soleil brûlait terriblement : toute l'étendue noire du cortège s'était tachée de blanc, — les mouchoirs blancs qui essuyaient les fronts mouillés de sueur; — un bourdonnement montait de cette foule, et, maintenant que sur la route de basalte les roues du char ne faisaient plus leur grincement dur, Paul de Buret déclara, d'une voix émue, avec une grande force de conviction :

— Voilà un spectacle qui réconforte! Dieu merci, il y a encore de braves gens, et des cœurs reconnaissants. Tous ceux que ton cher père a obligés, et toi aussi, mon cher ami, ils sont tous là, jusqu'à ces pauvres qui l'aimaient bien, l'excellent homme, et qui viennent aujourd'hui lui rendre le dernier hommage.

— Oui, fit Abel, ils sont tous là.

Au bord de la route où il s'était avancé, il regardait toujours. Mais maintenant il voyait : il voyait, en même temps que le fourmillement de la multitude, la signification de cette affluence. Tous ces êtres humains, par cen-

taines, par milliers, les pauvres, les riches, les boutiquiers, les fonctionnaires, les propriétaires, les grands marchands et les nobles, tous étaient là pour son père, pour lui : ce jour solennel réalisait en ce grouillement d'êtres la puissance de M. Mascran, la sienne; la ville entière, le pays tout entier, de si loin qu'on avait pu venir, étaient en marche avec lui.

— On repart, murmura Paul.

Les roues grincaient de nouveau sur la route lisse : Abel reprit sa place, derrière le char qui gravissait les dernières pentes. Il marcha, la tête haute, le pas assuré. Devant ses yeux, l'image qu'ils avaient recueillie, l'image de la foule innombrable était encore présente dans l'air embrasé et vibrant : en lui l'orgueil tendait tous les ressorts de son énergie.

Paul de Buret disait, à son côté :

— Pas avant une heure, au moins...

Sans doute, il évaluait la durée de cette fin de cérémonie. Ces paroles rappelaient à l'esprit d'Abel la pénible révélation qu'il devait faire au marquis, ce jour même, au retour. Certes l'idée qui lui revenait ainsi n'était pas moins humi-

liante, cette fois-ci, que les autres. Mais tout de suite un désir nouveau l'emporta sur la mesquine douleur de la honte ; ce fut ce souhait passionné :

« Il faut que Paul accepte, pour me conserver la puissance d'aujourd'hui qui croulerait demain ! »

Paul accepterait-il? Le sacrifice était énorme, et à tout autre il eût été plaisant de le demander. Mais à Paul !...

« Je me rappelle si bien, au collège, ce qu'il donnait, sans jamais se faire prier ni faire valoir ses générosités. Et à Paris, pour mes dettes, sa bourse toujours ouverte ; ici, les pauvres, les « œuvres », les élections, lui prenant, chaque année, quoi? quinze, vingt, trente mille francs ! Combien de fois à une demande que je lui présentais pour une veuve, un infirme, il a répondu au delà ce que j'attendais !... Oh ! il acceptera ! Et puis il y a l'argument politique : mon père avait raison ; je le pousserai là-dessus. Il doit accepter : un homme tel que lui ne peut pas ne pas accepter. »

L'image de la foule se fixa plus fortement devant ses yeux ; la confiance l'affermissait, et ce fut en lui comme un espace ouvert de tous

côtés où la multiplicité de tous ces êtres s'étalait librement. Il eut le sentiment vigoureux et jaloux d'une possession : tout ce monde était à lui, en vertu de la sympathie et du respect, biens inestimables, conquêtes obtenues par tant d'efforts, récompenses méritées par tant de services... Eh oui, l'humiliation d'avouer les crimes de son père à Paul de Buret, la gêne de devoir à cet ami trop envié, la honte enfin, secrète, de prendre l'argent d'un homme après lui avoir pris sa femme, il fallait à ce prix payer de tels biens; mais ces biens valaient cela, et plus encore. Pour les conserver, Abel eût tout donné à l'ivresse furieuse de sa vanité; en cet instant, et pour la première fois, il excusa son père; il fit mieux, il le comprit.

Dès lors son visage parut ennobli d'une gravité mâle et simple. Ce n'était plus le fils luttant contre la douleur d'une horrible catastrophe; ni l'homme aimé, Abel, recevant des femmes le retour de tant d'amour qu'il leur avait donné : c'était Mascran, l'héritier, le successeur du grand Mascran, le seul Mascran désormais, conscient de l'honneur et des devoirs qu'il recueillait par la disparition de son père.

Il fut célébré, ce père, devant la tombe où son cercueil allait glisser, par les hommes les plus notables du pays, et généralement par tous ceux qui avaient envie de parler en public. Ces discours étaient pareils, non seulement en leur forme, et par les épithètes amoncelées comme des fleurs qui ne coûtent rien, mais par l'inspiration qui à tous les orateurs avait imposé ce thème : louanges au disparu, espoir, confiance, certitude que son fils le remplacerait. Debout près du tertre, à ce sommet du cimetière, en face de la foule qui se pressait sous le soleil, — pittoresque avec les mouchoirs tendus et les ombrelles ouvertes, — en face de l'horizon le plus somptueux, où les montagnes se dressaient puissamment au-dessus de la ville aux toits rouges et gris, Abel écoutait, avec un regard triste et ferme. Paul de Buret parla le dernier : il était extrêmement ému de parler en public et les feuilles qu'il lisait tremblaient dans sa main. Comme il disait des choses violentes, rappelant le rôle politique du défunt, le contraste du langage avec sa timidité fit un peu sourire des adversaires, qui témoignèrent ainsi de ce plus mauvais goût; il eut en revanche la juste admi

ration de ses partisans. A la fin, s'adressant à Abel, il formula avec une autorité plus grande les espoirs déjà exprimés :

— Dans ta douleur profonde, mon cher ami, tu as la douce consolation de voir tes regrets poignants partagés par une population entière. Ne te laisse pas cependant absorber par le chagrin d'une mort si imprévue et si cruelle. Regarde la vie de celui qui n'est plus, donnée tout entière au service de son pays. Cette vie est un exemple : tous ici nous savons que tu le suivras. Il faut que tu le suives. Les ennemis que ton père a toujours combattus redoublent d'audace. Nous avons besoin de toi; et, en déposant sur cette tombe l'hommage de nos plus douloureux regrets, je peux dire en mon nom, en notre nom à tous : « Dormez en paix, cher monsieur Mascran : avec votre souvenir qui ne périra jamais dans nos cœurs, vous laissez un fils digne de vous. Nous comptons sur lui. Au revoir, monsieur Mascran! »

Abel fit un pas vers le marquis : leurs mains se serrèrent; parmi les murmures étouffés de la foule, l'émotion qu'ils avaient l'un et l'autre dressa leurs tailles, tendit leurs bras, les posa

tous les deux, tête haute, mains jointes, en l'attitude consacrée par l'usage pour l'échange de solennelles promesses. Reconnaissant le geste, qu'elle avait pu voir au théâtre dans les drames, et, au hasard de la vie, dans les foires, pour la conclusion d'un marché, toute l'assistance eut le sentiment qu'un acte important venait de s'accomplir.

Au retour vers la ville, tous ceux qui étaient, si peu que possible, capables de penser et de parler, se livrèrent à des commentaires éperdus sur ce serment. Parce que le geste avait été saisissant, il annonçait, il devait annoncer des événements inouïs. Quels événements? L'imagination de ce peuple montagnard et méridional, dès qu'elle s'éveille, est chaude, emportée, prompte aux créations héroïques et violentes : des orateurs prophétisèrent que les deux hommes, Mascran et le marquis, tenteraient de grandes choses. Ils disaient : « *Masqueranne* » « *marrequis* » ; sur la route dure, le roulement dur des gros souliers à clous était dominé par le chant âpre de leurs voix. Graves, bouches fermées, faces mortes, d'autres écoutaient, comprenaient vaguement, se défiaient. Parmi les

gens de la ville, avec une égale vivacité, on louait et on blâmait le marquis : « C'est bien ce qu'il fallait dire... » ou : « Parle-t-on politique sur une tombe? » Sur les bas-côtés de la route, la foule se divisa, se rangea, pour faire place aux voitures qui descendaient au grand trot; un coupé passa : on salua les profils, vaguement entrevus, dignes et hautains, d'Abel et du marquis.

*
* *

Ce même jour, vers cinq heures, ensemble encore, Abel et le marquis de Buret sortaient du cabinet du père Mascran, descendaient l'escalier, et, sous la voûte, se dirigeaient vers la porte cochère. Ils ne disaient rien. La mine de Paul de Buret était singulière pour un homme de son humeur, — toujours quitte envers sa conscience qui ne lui reprochait rien et son intelligence qui ne le sollicitait pas. — Sa bouche débonnaire faisait une moue chagrine, et toutefois, dans le vide de ses yeux, quelque chose qui ressemblait à une énergie durcissait le regard, sous les sourcils presque comiques d'être trop froncés.

Le regard d'Abel était fixe aussi, mais vague, tout le visage maussade, et comme rapetissé.

Tels, l'un et l'autre, ils avaient dû être dans leur enfance, après quelque dispute, qui laissait à Paul vaincu la force inconsciente de sa supériorité sociale, à Abel vainqueur la conscience humiliante et irritée de sa propre infériorité.

Au moment où la main du marquis atteignait le loquet de la lourde porte, Antoine appela :

— Monsieur le marquis!... madame la marquise est au salon pour attendre monsieur le marquis.

Paul, se retournant, regarda Antoine, puis Abel, comme incertain : il cherchait, sans doute, si cette présence, et l'obligation de paraître devant madame Mascran s'accommoderaient, en cet instant, avec son émotion. Il avait une sympathie pour l'âme de madame Mascran, qui lui était fraternelle. Cette sympathie le décida.

Dans le salon, les visages de ces deux femmes qui ne se plaisaient guère, trop évidemment tendus, l'un de contrainte, l'autre d'ennui, s'animèrent.

— Vous n'êtes pas trop fatiguée, madame? demanda Paul à madame Mascran.

Elle répondit simplement : elle avait pour lui un respect infini, mais exempt de gêne, et qui s'enhardissait à le soupçonner, à le plaindre de n'être pas heureux.

La marquise n'avait pu causer avec Abel; des serrements de mains, des regards avaient exprimé une sorte de pitié qu'elle éprouvait pour un chagrin qui lui paraissait un peu excessif, qui la reléguait loin de lui. Du moins elle s'était sentie toute disposée, par le visage que ce chagrin faisait plus attirant, à mettre en œuvre, pour consoler, tous les moyens d'apaisement et de joie dont peut user une femme aimée. Et elle voulait qu'Abel le sût. Dans ce salon, près de son mari et de madame Mascran, elle ne résistait pas à son envie. Comme la douceur de ses yeux pouvait être légitimée par la sympathie de circonstance, elle fit ses regards aussi doux qu'ils avaient été à leur dernière entrevue, au moment de le quitter, sur le petit pont, en face des tours de Buret.

Lui, le dos tourné au groupe de sa femme et du marquis, eût été libre de la regarder à sa guise; cependant il ne répondit pas à l'invite consolatrice de ces yeux. Il considérait, comme

pour y compter les grains de poussière, les fentes du parquet, privé encore de son tapis, sali par le piétinement du matin. Il disait les choses qu'on dit après un tel malheur, le soir d'un enterrement. La tête baissée, il ne montrait pas ses yeux : il semblait accablé. Elle fut déçue, et, le sentant étranger, se sentit lointaine.

— Il serait temps de partir, chère amie, fit le marquis.

— Quand vous voudrez.

En serrant la main d'Abel, la marquise vit, cette fois, tout son visage, et le trouva si fâcheusement changé qu'elle ne put s'empêcher de dire :

— Il faudra vous remettre, voyons!

— Il est des coups dont on ne se remet jamais, qui vous enlèvent jusqu'au goût de vivre.

Il la regarda enfin; et elle ne retrouva rien dans ce regard de tout ce qu'elle y avait aimé. Tout leur passé, tout leur amour était mort. La peine assez vive qu'elle en éprouva ne lui donna d'autre envie que de se détourner, comme on fait d'une chose qui pourrait attrister inuti-

lement. C'était sa propre vie et son ardeur de vivre qui se détournaient de cette mort.

Sitôt les Buret partis :

— Eh bien? demanda madame Mascran. Tu lui as parlé? Consent-il?

— Je lui ai parlé : il consent.

— Ah! fit madame Mascran. Raconte-moi... Ça été pénible, mon pauvre ami!

— Je ne recommencerais pas pour tout l'or du monde!

— Qu'a-t-il dit?

— Ah! je ne sais, pas grand'chose : que voulais-tu qu'il dît?... Il a été stupéfait, naturellement; irrité, sans doute. Mais il est homme de parfaite éducation; il a le respect de la mort; il a compris que mon père, en sacrifiant sa vie, avait rendu toute récrimination oiseuse : il a agi comme s'il le comprenait. Puis, quand je lui ai demandé ce qu'il décidait pour ces faux billets, s'il les prenait à sa charge, ou si je devais révéler aux créanciers, à la justice, que mon père, le vieux Mascran, le représentant de nos idées, avait été un faussaire, il a très bien senti que notre sort, à nous, était entre ses

mains, mais qu'aussi le bon renom de notre parti dépendait de sa décision. Je l'ai regardé alors. J'ai bien vu qu'il était à la fois content, oui, content de nous tenir à sa merci, tenté de se venger en nous déshonorant, et inquiet de ses responsabilités, peut-être aussi du ridicule. Il répétait : « Quelle affaire ! » ou : « Que va-t-on « dire?... de moi qui avais si bien placé ma con- « fiance?... de nos amis?... » Je me taisais, j'attendais. Il restait perplexe, tourmenté... Tout doucement enfin j'ai donné l'avis qu'il ne voulait pas demander : pour lui-même, pour tout le parti qu'il a dirigé avec mon père, il devait payer. C'est bien la solution que lui conseillaient son amour-propre et ses scrupules. Mais alors il n'avait plus de revanche contre nous. Cela l'agaçait évidemment, bien qu'il ne soit pas méchant. Mais il est comme tout le monde : il n'aime pas à être joué; plus que de la perte d'argent, il restait vexé d'avoir été joué. Il me regardait, toujours perplexe. Il m'a dit : « Et « toi, que vas-tu faire?... » A ce moment, je n'avais qu'une idée : la dette payée, nous en aller, n'être pas exposé, chaque fois que je le verrais, lui, à cette mine de protection irritée

et dédaigneuse. Je lui ai déclaré que je vendrais l'étude, que je lui en remettrais le prix, avec ta dot, avec tout ce que j'ai, et que nous nous en irions nous enterrer n'importe où. Et il a répondu : « Oh! mais je ne veux pas... » A tout ce que j'aurais pu dire, il aurait évidemment répondu : « Je ne veux pas. » Ce qu'il ne voulait pas, c'était ce que je voulais, moi. Mais il fallait des raisons, et il a ajouté : « Je n'ai « pas besoin de ton argent; j'ai besoin de toi, « de tes services... » Mes services!... Je suis son domestique, n'est-ce pas? puisqu'il paie ma dette!

Le visage de madame Mascran, durant ce récit, avait exprimé une satisfaction immense, mêlée de quelque peine : elle était profondément heureuse de la décision du marquis; elle était peinée d'apercevoir qu'Abel, par réaction de son amour-propre humilié, travestissait certainement la pensée de Paul de Buret.

— Oh! fit-elle, avait-il l'intention de te blesser? Tes services, c'est ton aide, le secours de ton intelligence, de ton expérience...

— Naturellement, il ne s'agit pas de cirer ses bottes... Parbleu! je sais que, livré à lui-même,

incapable de rien prévoir ni décider, il deviendrait la fable du pays. Je sais que j'ai tout ce qui lui manque et, à défaut du savoir et de la robuste intelligence de mon père, du tact, de la dextérité... C'est tout cela que je lui dois en retour de sa générosité. Il me l'a fait assez bien sentir. Comme je résistais, il a été nettement exigeant : « Il faut que tu restes : en échange « de ce sacrifice d'argent que je fais volontiers, « et qui va sauver l'honneur de ton nom, j'ai le « droit d'exiger ta présence... De ton père, je ne « veux me rappeler que ceci, c'est qu'il fut pour « nous un chef incomparable; toi seul peux le « remplacer à mes côtés : tu dois le rempla- « cer... »

— Tout cela est vrai, fit madame Mascran; et je trouve que c'est aussi très beau, dit par le marquis... cela ne m'étonne pas de lui.

Abel la considéra, l'œil dur déjà comme était celui de son père.

— Évidemment! répliqua-t-il d'un ton léger; la même chose paraît très belle ou très laide suivant qu'on est placé pour la regarder.

— Ou suivant la manière de la regarder...

— Oui... Enfin il te plaît de ne voir là qu'une

magnanime générosité : je ne discute pas. Bref j'ai cédé, et il est donc convenu que, tous les faux billets acceptés par lui, notre situation restera pour tout le monde ce qu'elle était avant : rien ne sera changé...

— Jamais je n'aurais espéré cela, fit madame Mascran.

Abel eut un rire sec :

— Rien ne sera changé... entendons-nous! Nous gardons nos revenus et le produit de l'étude, puisqu'il ne veut pas de mon argent. Mais il va falloir vivre désormais avec nos revenus vrais : la moitié de ce que nous avons toujours dépensé!

— Qu'est-ce que cela fait? Le deuil nous servira de prétexte pour ne plus recevoir, pour changer notre train... En vérité, c'est peu de chose.

— Quant à moi, continua-t-il, je n'en parle pas : l'étude à diriger seul, la correspondance politique, la surveillance de tous nos comités... Si je ne crève pas à la tâche!...

— Mais non! dit-elle, tu suffiras à toutes ces tâches, et tu t'en tireras à merveille. Jusqu'ici, c'est l'occasion qui t'a manqué de donner

ta mesure : tu disparaissais à l'ombre de ton père. Maintenant que tu es seul, on saura ce que tu vaux... Moi, je le sais, et c'est pourquoi je te dis d'envisager l'avenir avec courage et confiance : avant peu, sois sûr que tu auras autour de toi toute l'estime et tout le respect que tu as bien vus, ce matin, autour de ce cercueil...

L'œil bleu d'Abel, morne et dur, s'était animé, à ces paroles, d'une lueur d'attention. Madame Mascran poursuivit avec autorité. Elle se sentait sur lui, à cette heure et pour l'avenir, l'autorité d'une associée fidèle, dont les conseils avaient toujours été excellents, de l'amie qu'il savait passionnément dévouée à sa personne, de la femme au cœur solide qui avait su consoler toutes ses peines, les petits ennuis du passé, la grande douleur récente. Elle sentait en lui, dans le désarroi de la catastrophe, l'éternelle vanité, à la fois faiblesse et force, qui lui faisait pleurer la douceur du passé, qui avait été rudement éprouvée par l'aveu au marquis, mais qui pouvait aussi dresser fortement son être au-dessus des soucis de l'avenir. Elle donna à la faim de sa vanité défaillante tout ce

qu'elle put trouver d'aliments, des plus délicats aux plus grossiers; et quand elle n'en trouva plus dans l'opinion très sincèrement enthousiaste qu'elle avait de ses mérites, elle en inventa. Elle dit bien au delà de ce qu'elle pensait. Mais il acceptait tout. Que n'eût-il accepté!

Limpides et tranquilles, les yeux de madame Mascran laissaient voir en son âme une image de lui très noble et très belle, qui paraissait l'emplir tout entière : Abel se prit à les contempler avec un peu plus que l'indulgence habituelle. Il écoutait les paroles de sa femme. Puis son regard se mit à chercher, plus vague, l'avenir qu'elle promettait.

Ce fut, dans son esprit, comme une scène immense, qu'un rideau lentement relevé eût découvert peu à peu. Du fond jusque sur le bord apparaissaient, incohérentes, des formes d'êtres et de choses : — l'image sanglante, telle qu'à la Prade, était là, installée à jamais, la poitrine défoncée, le visage sévère; cependant Paul de Buret, tout auprès, semblait embarrassé de sa taille, de son argent, de tout; madame Varignot souriait, alanguie; la marquise étalait,

comme dans la chambre du château formidable, son impudeur amoureuse; il y avait d'autres femmes, un mouvement brillant d'êtres joyeux et parés, qui faisait le théâtre semblable à une salle de bal; il passait des galops d'amazones en costume de chasse, suivies d'hommes insouciants, et, parmi eux, lui-même, le plus chic et le plus hardi; dans un coin, des visages ardents et pâles se penchaient sur le tapis d'une table de jeu; au loin, des femmes élégantes et flâneuses contemplaient une mer d'argent bleu, telle qu'est, de la Croisette, la Méditerranée, vers le soir... Continuellement la vaste scène s'emplissait de ces tableaux où se reproduisaient les heures les plus insignes de la vie d'Abel. Les tableaux apparaissaient, fuyaient. Cependant, immuable à travers ces formes changeantes, l'image de la Prade restait au premier plan. Il sembla peu à peu que la sévérité de ce visage, l'horreur de cette poitrine sanglante éloignaient à jamais les visions légères, charmantes, passionnées. Un instant, l'image demeura seule, et ce fut un instant d'angoisse affreuse, où Abel, les yeux fixés à cette blessure, put croire que désormais, éternellement, il n'aurait pas d'autre

vue, — l'horreur et le désespoir toujours, et l'implacable sévérité de ces lèvres résolues, de ces yeux clos...

Mais la scène se peuplait de nouveau, en même temps que l'image se voilait : de toutes parts une foule d'êtres recueillis, visages de sympathie et de confiance, envahissait, emplissait l'espace vide; il en venait toujours, et les premiers rangs se pressaient pour que les arrivants pussent trouver place; et tous ne parvenaient point à entrer. Au delà des derniers visages, Abel devinait d'autres visages. Il reconnaissait ces êtres, tous ceux qu'il avait vus au cimetière, debout près du cercueil qui enfermait l'image voilée : et il regardait autour de lui. Il sentait venir à lui, de l'immense foule, la force mystérieuse de tant de confiances, de désirs, de volontés, qui le souhaitaient pareil en dévouement et sagesse au grand Mascran, son père : il recueillait par avance, dans l'unanimité des hommages au disparu, la reconnaissance et la gloire qui l'attendaient lui-même. Il se vit comme il avait été, ce matin, calme et grave. Il se vit aussi tel qu'on voulait qu'il fût, l'homme de droiture, de raison et de généro-

sité. Une joie nouvelle lui parut réservée à cet homme, une joie austère, mais combien puissante, — le sentiment de tenir groupés autour de lui, comme ils avaient été aujourd'hui, par le respect, l'intérêt, l'estime, la crainte, l'affection, tout ce monde, la ville, le pays entier!

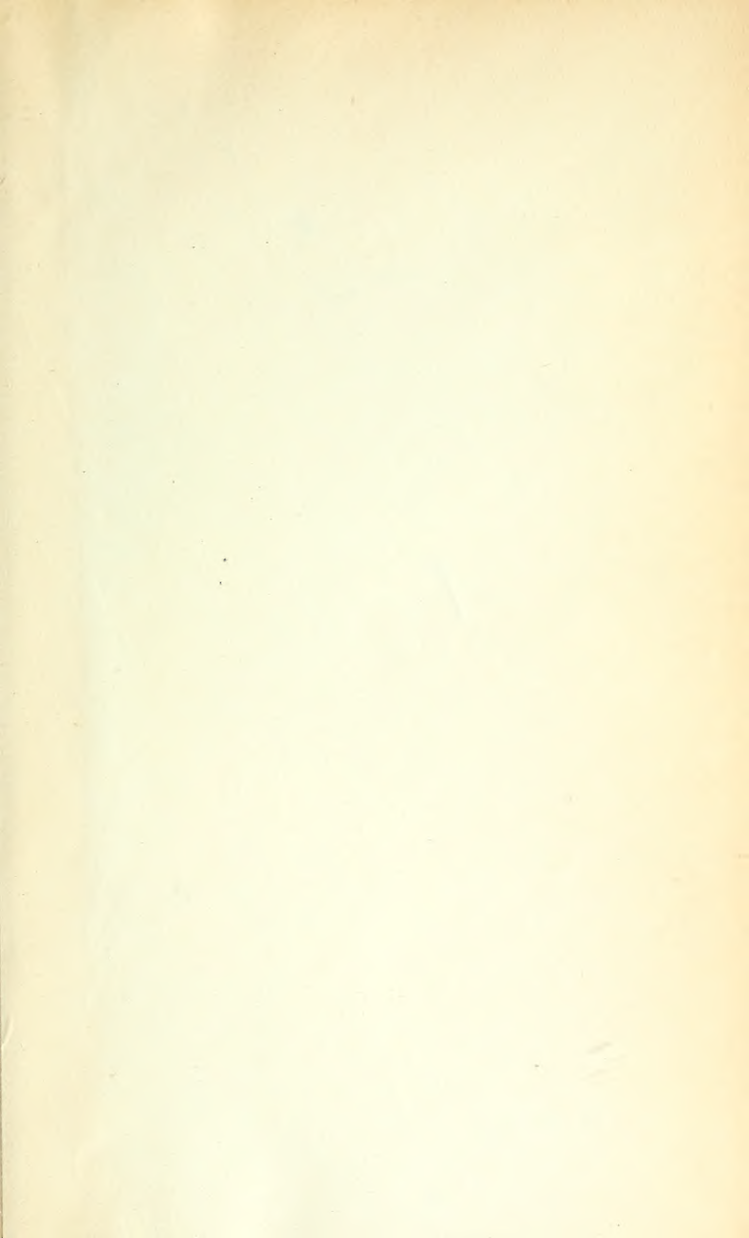
Auprès de cette joie, toutes les autres, celles du passé, et jusqu'aux baisers des femmes, lui parurent sans goût. Pour l'avoir, elle, il comprit que ni la honte secrète devant Paul de Buret, ni la rudesse rebutante des labeurs sans plaisirs ne compteraient : car en elle seule pouvait s'épanouir démesurément, indéfiniment son orgueil.

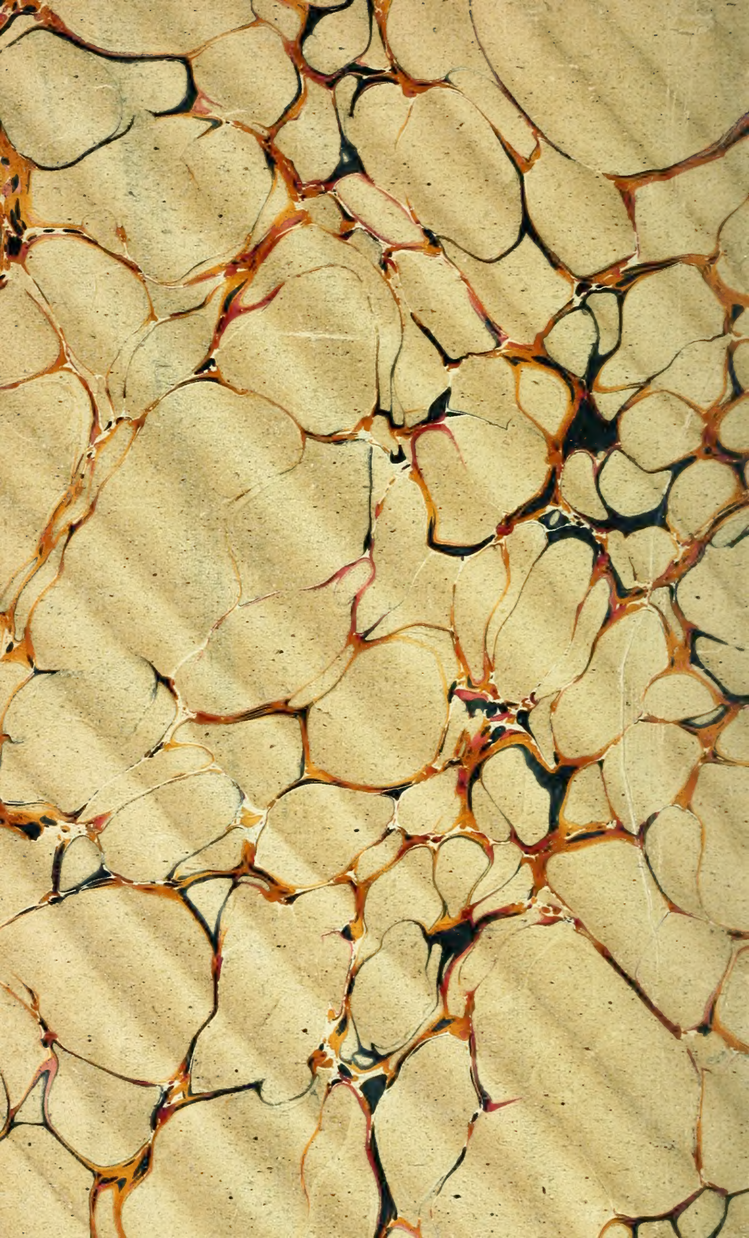
FIN

COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD










UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 27 04 04 001 6